

Avant de dormir

Lilly Bouriot



Lilly Bourriot

Avant de dormir



Publié sous licence

LAL 1.3

Framasoft est un réseau d'éducation populaire, issu du monde éducatif, consacré principalement au logiciel libre. Il s'organise en trois axes sur un mode collaboratif : promotion, diffusion et développement de logiciels libres, enrichissement de la culture libre et offre de services libres en ligne.

Pour plus d'informations sur Framasoft, consultez
<http://www.framasoft.org>.

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Pour plus d'informations sur le projet Framabook, consultez
<http://framabook.org>.

Copyright 2015 : Lilly Bouriot, Framasoft (coll. Framabook)
Avant de dormir est placé sous Licence Art Libre
(<http://artlibre.org/licence/lal/>).

ISBN : 979-10-92674-07-1

Prix : 11 euros

Dépôt légal : février 2015

Pingouins : LL de Mars, Licence Art Libre

Couverture : création initiale par Nadège Dauvergne, Licence CC By

Illustration de couverture : Lilly Bouriot

Mise en page avec \LaTeX

Préface de l'éditeur

Durant l'été 2014, nous avons eu le plaisir de recevoir une première missive de la part de Lilly Bouriot, qui désirait obtenir un avis éclairé sur le manuscrit de son premier roman. À priori assez éloigné de la ligne éditoriale de la collection Framabook, le projet a néanmoins retenu toute l'attention d'un comité de lecture sensible au style de cette jeune lycéenne.

Le modèle de notre collection, ainsi que nous le présentons, n'est pas seulement un modèle de diffusion d'œuvres sous licence libre. Pour les auteurs, c'est toute une démarche qui consiste à placer leurs œuvres dans le bien commun, sans toutefois affranchir l'éditeur ni le lecteur du cadre juridique du droit d'auteur.

Cette démarche commune ne saurait être complète si elle ne visait aussi à encourager la créativité et l'originalité. C'est pourquoi nous avons le plaisir de publier le premier roman de Lilly Bouriot, avec l'ambition de libérer ainsi un talent prometteur.

À Léo.

Chapitre 1



Il y avait beaucoup de choses qu'Andrei ignorait. Par exemple, il ne savait pas vraiment à quoi ressemblait un lit.

Il n'y avait qu'une raison à son ignorance : il avait passé sa vie dans un camion. C'était un véhicule très différent de la petite voiture blanche et sale dans laquelle il était bringuebalé en ce moment. Il était plus grand, plus familier. C'était une maison quand la voiture n'était qu'une voiture.

Dans le camion, faute de place, il avait dormi dans un hamac près de la porte, ni vraiment par terre, ni vraiment dans les airs. Cet entre-deux avait, alors qu'il n'était qu'un enfant, convaincu Andrei que les hamacs valaient tous les lits du monde.

Mais ses parents s'en étaient débarrassés lorsqu'il avait eu le dos tourné et il serait maintenant obligé de dormir dans un vrai lit, posé au sol, avec des pieds et un matelas et peut-être, peut-être que cela jouait un peu sur son humeur massacrate.

Ses parents disaient qu'ils se sédentarisèrent pour travailler. Andrei avait longtemps pensé qu'il s'agissait d'un mensonge. La vie des adultes au camp était coupée de celle des enfants, et à treize ans et quelques mois, Andrei était toujours considéré comme un enfant. C'est pourquoi poser la question ne servait qu'à recevoir un geste évasif et l'ordre d'aller jouer ailleurs.

Andrei détestait ça. Andrei avait besoin de savoir ce qu'il se passait, pas simplement par curiosité, mais parce que travailler lui semblait être une énorme aberration et il se demandait comment des adultes pouvaient y consacrer autant de temps.

Jamais personne n'avait dû quitter le camp pour travailler. Bien sûr, parfois, ils se cachaient, parfois ils fuyaient, mais jamais ils n'avaient dû s'en aller. Ils avaient toujours été ensemble, dans un camion, dans un champ, sur un parking désert, mais personne ne s'en était allé. Et c'était très bien.

Malgré tout, cela faisait des mois qu'ils en parlaient, prévoyaient, disaient au-revoir et aujourd'hui, ils étaient partis, toujours sous le même prétexte du travail.

Andrei le suspectait d'être une excuse, celle de tous ceux qui avaient besoin d'une excuse envers leurs enfants. « *L'Excuse avec une belle majuscule. Ça, les adultes aiment, les majuscules.* »

Il avait bien remarqué que quelque chose n'allait pas.

D'ailleurs, c'était toujours ainsi. Andrei ignorait beaucoup de choses, mais il en remarquait beaucoup aussi.

À toute vitesse, la voiture glissa devant un cinéma fermé, des magasins protégés de grilles sales et une rivière sans couleur presque aussi lisse qu'un fleuve de mercure. Les arbres semblaient avoir été recouverts de béton. L'hiver avait frappé le pays entier avec une gifle de fer – Andrei n'avait jamais connu un froid pareil.

Cette ville avait des allures de cimetière et il détestait ça.

De plus en plus horrifié, ou – mais il n'en savait rien au final – de plus en plus attristé, il vit défiler des murs gris et des rangées de buissons sans feuilles de l'autre côté de la vitre, roulé en boule à l'arrière de la voiture. Une odeur de givre et de poussière hantait les sièges. C'était l'odeur des choses mortes et oubliées. L'odeur parfaite pour une ville comme celle-ci.

« *Au moins, se dit-il, je n'aurai pas à dormir ici.* » Mais cela ne lui remonta pas le moral aussi bien qu'il l'aurait voulu.

Morose, il baissa la vitre sur les rues vides de la ville. Une bourrasque de vent glacé s'engouffra dans la voiture. Elle fit tourner

Chapitre 1

ses cheveux et l'obligea à fermer les yeux. Elle était si forte et si froide qu'il put s'imaginer voler à toute vitesse à travers un blizzard dans une quelconque toundra, et pendant un instant, un sourire élargi par la vitesse fleurit sur son visage.

— Ferme cette fenêtre ! cria sa mère, quelque part dans la tempête, coupant court à ses rêves de danger et d'aventures.

Il entendit son père marmonner quelque chose qui devait être un accord et il referma la fenêtre en soupirant, mais pas trop fort, pour ne pas s'attirer de remontrances.

Le voyage tapait sur les nerfs de ses parents, il n'y avait pas besoin d'être un génie pour s'en rendre compte. Ils criaient lorsqu'il faisait chaud, ils criaient lorsqu'il faisait froid, ils criaient quand il y avait trop de lumière et quand il faisait nuit. Ils criaient s'il commentait le paysage et ils criaient s'il ne disait rien. Andrei aurait voulu les gifler. Mais c'était stupide et il voulait vivre tranquillement, alors, muré dans son silence, on disait de lui qu'il boudait.

C'est pour cela qu'il fut presque soulagé lorsqu'après quelques timides incursions au fond de ruelles grisâtres, sous la conduite d'un plan mal tracé, ils tombèrent presque par hasard sur le cul-de-sac où leur maison avait été coincée, avec six autres maisons.

Il sortit à toute vitesse de la voiture. Les murs des maisons voisines étaient si hauts que la ville entière lui était cachée.

Ses chaussures claquèrent sur le goudron. Alertés par le bruit, trois chats blancs détalèrent de sous le perron, vifs comme des anguilles. Il les regarda déguerpir et, en quelques bonds de fourrure maigre, se percher sur le toit des voisins pour le fixer avec curiosité, la queue battant l'air en un point d'interrogation blafard.

« Ils ne doivent pas savoir ce qu'on fait là. Ça doit les surprendre. C'est peut-être leur maison et on est en train de la leur voler. Il faudrait leur donner une bonne raison d'être là. »

Comme il ne savait pas quoi leur dire, il haussa les épaules.

Les chats battirent des paupières tous en même temps. Puis, rasurés peut-être ou conscients de l'ignorance d'Andrei, deux d'entre

eux se mirent à faire leur toilette. Le plus osseux, tout à droite, posa sa tête entre ses pattes et continua à le regarder. Andrei avait l'impression de lire de la pitié dans ses grands yeux gris.

— Andrei !

Il tourna la tête. Sa mère sortait des cartons étiquetés « figurines en plâtre et autres animaux de verre » du coffre.

— Viens m'aider à décharger pendant que ton père va chercher un endroit pour garer la voiture !

Il jeta un dernier coup d'œil au toit des voisins – absents probablement, car les volets semblaient clos depuis des lustres – mais les trois chats avaient disparu.

Il remarqua que le ciel était toujours très gris et froid, décidément déprimant – et ce n'était toujours pas de la mauvaise foi – puis retourna à la voiture. Il n'en sortit que ses affaires, car sa mère se chargerait probablement des collections de bibelots et son père des mixers, ce qui viderait presque complètement le coffre. Et, se disait-il en empilant ses sacs sur son dos, il pourrait bien revenir et prendre les petits cartons qui resteraient, comme les nouvelles choses de la ville, le téléphone, l'ordinateur ou les livres.

Ainsi chargé, il se tourna de nouveau vers la maison.

— Elle est belle, hein ? fit son père en avançant à petits pas, les bras chargés de cartons. Andrei ricana tout bas.

— Magnifique, répondit-il, et cela lui tira un nouveau ricanement – qui n'était pas intelligent, mais il supposait qu'il valait mieux en rire qu'en pleurer ou s'enfuir en courant.

Mais lui, il la trouvait étrange, cette maison. et il en avait vu des choses étranges, des chiens écrasés contre des panneaux routiers, des os bardés de clous dans les fourrés d'une aire d'autoroute et même une femme qui savait révolter ses yeux en entier. Mais la maison était plus étrange que tout cela.

Devant l'entrée, on semblait avoir enfoncé une toute petite cour que le soleil ne devait jamais éclairer à cause du voisinage trop haut. La porte était terriblement étroite ; si lui y passait sans trop de peine, ses parents eurent un peu plus de mal. Le plafond était

aussi très haut, trop haut, une fois de plus, probablement pour empêcher les occupants d'aller changer les ampoules si elles venaient à éclater, comme si l'architecte avait pris un plaisir pervers à leur rendre la vie difficile.

Dans le salon s'enfonçait la niche pour télévision la plus grande qui soit.

La salle de bains était très large, mais hélas ! trop basse pour qu'il s'y tienne debout. La cuisine était ronde – son plafond formait une voûte, le mur traçait un arc de cercle et le sol semblait lui aussi un peu creux. Un poêle gigantesque, comme tiré des profondeurs archaïques d'une usine désaffectée, avait été installé au milieu et raccordé par des tuyaux qui tenaient au mur par leur seule volonté.

— Magnifique, répéta-t-il, avec plus d'amertume.

— Qu'est-ce que tu as dit ? cria sa mère dans le salon.

— Rien, maman, répondit-il, puis il continua sa route.

Il n'y avait pas de fenêtres. Pourtant, il avait vu des volets sur la façade. Peut-être étaient-ce des faux, ce qu'il trouvait un peu bizarre, mais expliquait l'odeur de renfermé.

Peinant à se mouvoir dans les couloirs sinueux, Andrei chercha un moment la pièce qui deviendrait sa chambre. Il trouva beaucoup de petits cagibis enfoncés au hasard dans les murs comme des coups de marteau. L'un d'entre eux lui parut assez grand pour qu'un matelas y soit posé et qu'un humain s'y tienne debout en même temps.

Cela faisait une chambre presque convaincante. Faute de mieux, il y posa ses affaires.

Puis il décida de retourner dans le couloir. Il tomba sur une autre pièce.

Pendant un instant qui lui parut extrêmement long, il pensa que la maison avait bougé autour de lui, puis comprit que le placard ne servait que de couloir.

Il passa la tête par l'embrasure pour découvrir ce qui était la pièce la plus rectangulaire, la plus droite, la plus normale de la maison, ou ce qui devait l'être.

Contrairement aux autres, elle possédait une fenêtre. Elle était très étroite, en forme d'ogive, et le rayon de lumière qui s'en échappait traversait la pièce de bout en bout, en glissant sur le lit au centre.

Andrei y entra. Il referma la porte le plus silencieusement possible, mais la poignée fit un petit bruit en se relevant et, sous le lit, il eut l'impression d'entendre bouger. La chair de poule courut sur ses bras.

« *C'était peut-être un autre chat* », se dit-il. Mais le son faisait plus penser à un froissement de plumes sèches qu'à la fourrure molle d'un chat. Alors Andrei ne bougea plus et attendit, la main posée sur la poignée, que le bruit revienne. Rien ne se passa. Après un moment de silence, il osa s'éloigner de la porte et, à petits pas, s'approcher du lit. Il l'effleura du bout des doigts.

Ce n'était pas le premier lit qu'il voyait, mais c'était le premier qu'il touchait pour de bon et cela devait expliquer le sourire qu'il afficha.

Le bois était froid et très dense. Andrei en tirait le même sentiment que s'il avait frôlé du métal, un sentiment de danger, un goût de fer. Il lui resta dans les doigts comme des milliers de morsures de fourmis grises.

Malgré cela, il semblait un lit normal, ni très décoré, ni très sculpté, ni très spécial. Il était, à l'instar de la pièce, un lit trop normal pour l'être vraiment, se dit Andrei. En tous cas dans une maison comme celle-là.

« *Combien de gens se sont laissé abuser par des lits pour s'en mordre les doigts après ?* »

« *Sûrement pas beaucoup* », se dit-il après mûre réflexion.

Il se demanda s'il dormirait ici. Il ne se le demanda pas longtemps. Andrei était trop curieux pour laisser passer une telle occasion.

Puis il se pencha pour jeter un œil à ce qu'il y avait sous le lit et il ne vit rien. Par rien, il ne voulait pas dire qu'il voyait le sol et des moutons de poussière, ou le mur de l'autre côté, mais qu'il

ne voyait rien. Absolument rien. Le vide complet, le noir absolu. C'était terrifiant. Un moment passa durant lequel il se sentit prêt à hurler et courir, puis, brusquement, quelque chose frémit au fond de ses entrailles et une bouffée d'excitation lui monta à la tête.

Qui sait ce qu'il serait devenu si son père n'était pas entré à ce moment-là ? Peut-être aurait-il été aspiré par le néant sous son lit, ou qu'un monstre lui aurait arraché la tête, ou lui aurait fait quelque chose d'horrible et de salissant.

Mais rien de tout ça n'arriva. Et s'il s'était passé quelque chose, sans doute ce « quelque chose » aurait-il perdu une importante partie de son potentiel terrifiant, puisque se produisant en la présence d'un homme, qui, à lui seul, incarnait toute la banalité et le réalisme un peu triste que les enfants attribuent souvent aux adultes.

Andrei ne détestait pas ses parents. Ou plutôt, il ne s'était jamais posé la question de savoir s'il les aimait ou non, ce qui faisait finalement une grosse différence. Ils étaient ses parents et il pensait qu'il était un peu obligé de les aimer, ce qui n'était pas le plus beau des amours. Mais sans parler d'amour, ils étaient grands, lui n'était qu'un enfant et il devait leur obéir.

Alors il se releva et fit comme s'il n'avait rien vu sous le lit en attendant que son père dise quelque chose.

Son père battit deux fois des paupières. Il avait de petites lunettes rondes, vertes et dorées, qui lui donnaient l'air d'un scarabée. Il portait un carton de mixers dans les mains. Andrei le savait parce que c'était marqué en lettres noires, amoureusement détachées et bien lisibles, sur le devant, avec leur nouvelle adresse pour qu'on ne perde pas le carton, au cas où.

— C'est ma chambre, dit Andrei.

— C'est une jolie pièce, reconnut son père. La fenêtre y est pour beaucoup.

— Tu as pu garer la voiture ?

— Tu penses que ta mère et moi pourrions dormir dedans ? enchaîna-t-il sans répondre à la question de son fils. Le placard

devant ferait un très beau bureau. Il faudra juste enlever le lit, il m'a l'air un peu petit pour nous deux.

Comme Andrei sentait la déception enfler dans sa gorge, il essaya de contrer les plans de son père.

— Et moi, où est-ce que je dormirai ?

Son père cligna à nouveau des yeux, surpris par la question.

— Eh bien... On pourra te faire une place dans la cuisine. À côté du poêle, pour que tu n'aies pas froid.

Dormir près du feu, c'était aussi la promesse de beaucoup de chaleur et de lumière. Un grand avantage lorsqu'il aurait du mal à s'endormir.

Mais il regarda une nouvelle fois la pièce parfaite, le lit normal, le néant en dessous, et la tentation du poêle disparut comme elle était venue.

— Je ne veux pas dormir dans la cuisine, répondit-il.

— Eh bien je ne vois pas où tu pourrais dormir ! À part dans la cour, bien sûr...

— Je ne peux pas dormir dans la cour...

— Bon, alors c'est décidé, tu iras dans la cuisine ! fit son père très joyeusement. On te fera un joli coin chambre. Du moment que tu ne casses pas les mixers, tout ira bien. Pourquoi ne vas-tu pas voir ta mère ? Je vais déposer nos valises ici en attendant.

Andrei se demanda un instant si son père avait vu quoi que ce soit sous le lit – mais il se rendit vite compte que ce n'était pas le cas, et il en fut soulagé.

La discussion étant close, Andrei baissa les yeux et sortit de la pièce sous le regard paternel. Il retraversa les petits placards muraux, les couloirs trop hauts, et se dirigea vers ce qui allait probablement devenir la bibliothèque de la maison.

Sa mère en voulait une depuis longtemps. Lui aussi, bien sûr, mais l'idée le fascinait autant qu'elle le faisait rire : ils n'avaient

pas assez d'étagères pour remplir correctement la moindre bibliothèque. Ils n'avaient pas assez de livres non plus. Andrei en gardait exactement seize dans une grande valise noire qui aurait pu en contenir au moins cinquante.

Andrei adorait lire. Il lisait mal, mais il adorait ça. Sa mère lisait des livres sur l'amour au Moyen Âge. Son père préférait les biographies d'auteurs morts. Lui, ça ne l'attirait pas du tout. Ce qu'il aimait, c'étaient les grandes histoires d'aventures, ou les contes bizarres avec une morale qui – il en était certain – voulait dire quelque chose, mais qu'il ne comprenait pas toujours. Ça, oui, il aimait.

Mais ses parents avaient aussi quelques romans dont la couverture et le titre le fascinaient parce qu'ils semblaient évoquer des histoires sanglantes, ou délicates, ou complexes et pleines d'émotions, encore meilleures que les histoires qu'il lisait d'habitude.

Bien sûr, il n'avait pas le droit d'y toucher. C'étaient des livres pour adultes, disaient-ils. Cela sous-entendait qu'il devait rester planté là à attendre d'être adulte. Alors il se contentait de regarder de très loin leurs tranches noires et blanches avec respect et curiosité. Au moins la bibliothèque les rendrait plus accessibles. Sinon plus faciles à dérober.

La bibliothèque, ou le placard qui deviendrait la bibliothèque, était en forme de serrure, commençant par un long couloir et finissant par une pièce aux murs ronds où sa mère s'activait déjà. Andrei s'approcha à petits pas. Sans le regarder, elle tendit la main vers lui. Elle s'était verni les ongles avec un beau rose brillant pour fêter leur sédentarisation, mais le trajet en voiture et l'énervement avaient enlevé une partie de la couleur.

Si son père était gentil et si doux qu'il en devenait morne, sa mère était perpétuellement irritée, ce qui la rendait incapable d'apprécier le calme d'un jour de pluie ou d'un programme télévision. Que ces deux extrêmes se soient mariés au camp relevait du miracle, disait-on. Andrei avait appris avec le temps à ne jamais lever la voix en sa présence. S'il l'osait, il se prenait une gifle, et parfois, une punition, assez humiliante pour qu'il s'en souvienne longtemps.

— Passe-moi Petsberg, s'il te plaît. Il est dans le carton des nains aux chapeaux rouges.

Il se baissa pour tirer le nain Petsberg du carton des nains aux chapeaux rouges. Petsberg semblait triste, se dit-il. Triste et un peu ailleurs, car le plâtre s'effritait sur ses yeux, les laissant blancs et flous. Andrei trouva ça dommage. Il lui fit un petit sourire de consolation et crut voir le nain lui répondre en faisant de même sous sa barbe peinte. Ça devait être la lumière.

— Papa veut me faire dormir dans la cuisine, fit Andrei en donnant le nain Petsberg à sa mère.

— Je suppose qu'il a beaucoup réfléchi à la question.

— Non, pas du tout.

— Tu veux bien chercher Myrtille la girafe ? Elle doit être quelque part avec les lions en bois de Mémé Esmé. Elle nous refile toujours tous ses bibelots. Elle ne comprend pas qu'on n'a pas de place ? Je lui ai dit pourtant. « Mémé, arrête de nous donner tes bibelots », je lui ai dit. Mais elle n'en fait qu'à sa tête. Elles a les idées plus tenaces que des mauvaises herbes.

— J'ai vu une chambre avec un lit déjà installé, fit-il tout en fouillant dans les cartons. Je pourrais y dormir, non ?

— Tu as la girafe ? s'impatienta plutôt sa mère.

Il la sauva des lions de bois qui lui jetaient de drôles de regards et la tendit à sa mère qui s'empressa de la poser à côté du nain Petsberg et d'une danseuse aux cheveux noirs dont il avait été amoureux jusqu'à ses cinq ans.

— Merci, chéri. Tu sais quoi ? Tu dois être fatigué du voyage, dit-elle en se tournant vers lui dans l'un de ses rares accès d'amour maternel. Tu pourrais aller dehors, visiter le quartier, voir si des enfants de ton âge vivent ici ? Je m'occuperai de tes affaires.

Andrei n'insista pas. Il sentait que cela ne servirait à rien de toute manière.

Il se laissa conduire jusqu'à la porte d'entrée où sa mère le força à mettre une affreuse écharpe verte – pour ne pas attraper froid,

argua-t-elle avant de s'en aller. Il l'échangea vingt secondes plus tard contre un foulard en soie bariolé volé dans la valise de sa mère et sortit de la maison l'humeur singulièrement plus légère et la gorge singulièrement plus découverte.

Il revit les trois chats blancs après avoir fermé la porte. Allongés sur la gouttière, loin au dessus de lui, ils l'aperçurent, bâillèrent de tous leurs crocs, se levèrent sans se presser et s'en furent.

Avant de s'en aller derrière les deux autres, celui aux yeux gris le regarda et se frotta l'oreille droite. Andrei fit de même. Le chat parut sourire. Puis, d'un bond, il atteignit la fenêtre cassée par laquelle ses camarades s'étaient faufilés et disparut.

Andrei n'eut pas l'impression d'avoir gagné quoi que ce soit au cours de l'échange. Mais les chats étaient des créatures capricieuses et ceux-là l'avaient écarté de son objectif : la découverte de son quartier.

Au bout de quelques minutes d'exploration, il dut se rendre à l'évidence : personne n'habitait ici. La chose la plus vivante qu'il eût croisée – sans compter les chats – était une mouche bleue sur un cadavre de pigeon.

Il n'y avait ni voisins ni presque-voisins, ni quoi que ce soit indiquant que des voisins avaient pu habiter dans le quartier à un quelconque moment.

Il y avait bien des boîtes aux lettres, dont la leur, mais elles ne portaient pas de nom. Elles semblaient aussi fermées depuis très longtemps. Les charnières avaient rouillé. Il jeta un œil par l'ouverture : Il n'y avait ni lettres ni publicités. Ils vivaient dans le coin le plus perdu d'une ville elle-même dénuée de vie.

Les maisons dressaient des allures de caveaux vers le ciel. Leur boîte aux lettres leur servait d'épithaphe. « *On ne vient pas vivre ici, se dit-il. On vient s'y enterrer vivant.* »

Andrei sentait que les jours passés ici allaient être longs. Très longs.

Il se trouvait au bord du quartier maintenant. S'il avançait encore un peu, il se retrouverait dans la rue et pourrait explorer la ville toute entière.

Il n'était pas certain qu'il en ait le droit. Mais, se disait-il, personne ne lui avait formellement interdit de sortir, pas vrai ? Personne n'en avait même évoqué l'idée. C'était peut-être que ce n'était pas si interdit que ça. Et de toute façon il ne partirait pas longtemps.

Il regarda derrière lui, un peu nerveux malgré tout, puis dépassa les maisons-tombes vides des voisins inexistantes et sortit dans la rue.

La rue ne changeait pas beaucoup du quartier. Le goudron était peut-être un peu plus clair. C'était à cause du soleil, qui faisait une vague apparition derrière les nuages âpres du ciel si bas. L'air sentait la neige et la fumée. Andrei inspira profondément et recommença à marcher.

Comme les maisons du voisinage, les rues étaient désertes. Il n'y avait ni voitures ni magasins ouverts. Il se demanda si la ville n'était pas tout simplement abandonnée et si ses parents ne s'étaient pas trompés d'endroit.

Il longea les murs de la grande route, qui traversait la ville de bout en bout. Ils étaient passés par là pour y entrer et ils avaient traversé une rivière gelée à peu près au milieu.

Andrei avait dans l'idée de la rejoindre. Il y a toujours des choses intéressantes au bord des rivières, comme des animaux ou de vieilles canettes brillantes.

Mais il tourna dans une ruelle à un moment, en espérant y dénicher un raccourci, et ne retrouva pas la rivière. À la place, il tomba sur une autre rue sillonnée de petits caniveaux. Il s'amusa à sauter par-dessus les plus grands d'entre eux.

L'eau était froide et coulait à peine. Des stalactites se formaient sur toutes les grilles qui menaient aux égouts. Andrei avait lu que pour tuer un homme, utiliser une stalactite était une bonne idée, parce que la glace fondait ensuite et qu'on ne retrouvait pas l'arme du crime. Il en cassa une pour jouer.

Mais encore aurait-il fallu avoir des hommes sous la main pour faire semblant de jouer à tuer, et la ville était toujours aussi vide. De dépit, il jeta la stalactite contre un mur. Elle explosa en milliers de bouts miroitants auxquels il n'accorda pas un regard.

L'un des caniveaux se différençait des autres par sa couleur. Il était plein à ras-bord d'une eau verte et presque vive. Andrei s'y pencha avec intérêt. La vase était si épaisse qu'elle ne passait pas à travers les grilles, et se contentait de flotter mollement au-dessus de l'eau à peine gelée. Une bulle creva la vase. Il la regarda un instant.

Dans une gerbe d'eau qui éclaboussa le trottoir sur un bon mètre, un énorme serpent surgit des grilles.

Il se débattait dans la vase qui l'empêchait de nager. Andrei sursauta et recula un peu, incertain – il n'était pas exactement un expert en serpents – pour se demander un instant s'il était sage de l'aider.

Mais le serpent se coula promptement sur le bord du trottoir et après quelques secondes d'incertitude, se mit à ramper vers lui, en vagues humides et continues qui le fascinèrent une seconde avant que son instinct de survie ne prenne le dessus et ne lui crie de prendre ses jambes à son cou. Ce qu'il fit presque aussitôt.

Après quelques mètres, Andrei osa regarder derrière lui. Le serpent le suivait encore. Sa tête en triangle plat se souleva un peu de terre et il lui dévoila des crochets de la taille de son pouce.

Andrei maudit les voitures qui ne passaient pas sur cette route, et qui auraient pu effrayer ou même écraser son poursuivant, puis se remit à courir.

Il s'enfuit sur une distance qui lui parut incroyablement longue. L'idée qu'un serpent d'eau douce d'un mètre le chassait y était probablement pour beaucoup.

Essoufflé, il finit par ne plus pouvoir garder le rythme. Il chercha des yeux un banc ou une marche sur lequel se reposer, où le serpent ne pourrait pas l'attaquer, puis, inévitablement, tourna la tête pour voir si on était toujours sur ses talons.

Il avait disparu. Il s'arrêta aussitôt de courir, surpris, inspira profondément et regarda autour de lui, battant vigoureusement des paupières. Son cœur battait la chamade. Il n'y avait rien. Il fronça les sourcils en se demandant – c'était une pensée très désagréable – s'il y avait vraiment eu un serpent derrière lui. Il l'espérait.

C'est alors qu'il perçut le bruit.

Andrei tendit l'oreille dès qu'il crut entendre le moindre chuchotement. Il cessa presque de respirer.

Il entendait définitivement quelque chose. Des cris, des pleurs peut-être, des insultes faites de rage et de désespoir. Des femmes, des hommes. Une clameur humaine. Du vivant. Cela lui tira le sourire le plus sincère qu'il ait eu depuis le jour où ils avaient décidé d'emménager ici.

À petits pas, tous les sens en éveil, il se dirigea vers la source de bruit. Plus il avançait, mieux il percevait les nuances entre les barrissements des femmes et les sanglots des hommes.

Il n'y avait pas de voix d'enfants. Juste des adultes. Des centaines de voix, des centaines d'adultes.

Pour la première fois, il vit quelqu'un d'autre passer en courant devant lui. Deux personnes venaient de surgir d'une bouche de métro, les mains sur le visage. Une troisième, plus lente, sortit peu de temps après. Andrei était loin, et ne distinguait pas la nature de ce qu'elle avait sur les épaules, mais quelque chose – quelque chose de mauvais – lui disait que ce n'était pas un sac.

La curiosité prit le dessus. Il avançait encore.

Avec les bruits vint l'odeur de l'humanité. Elle était chaude et pas vraiment agréable, salée aussi, avec des relents de sueur et de colère, mais Andrei la préférait au froid de la ville. Il la respira avec une pitié qu'il ne s'expliqua pas.

Enfin il se heurta à la masse humaine qui bloquait la route, au tournant de la ruelle qu'il empruntait.

Il n'y avait que des femmes sur les bords. Beaucoup d'entre elles hurlaient. Les yeux gonflés, elles se tenaient la main et pressaient l'autre sur leur visage.

Chapitre 1

De temps en temps, elles se criaient de se pousser, et Andrei arrivait à apercevoir des costumes bleus passer à toute vitesse.

Il remarqua qu'elles essayaient d'aller au centre de la rue. C'est ce qu'il fit lui aussi. Il se faufila entre toutes les femmes et, au bout de quelques minutes, atteignit les hommes. Une autre vague, d'autres odeurs, d'autres comportements. Andrei était partagé entre la joie et un très mauvais pressentiment.

Beaucoup pleuraient aussi. Ils juraient plus. Ils étaient moins nombreux mais ils se poussaient davantage les uns les autres pour avancer. Andrei se retrouva plus d'une fois écrasé contre un inconnu par un homme que la tristesse rendait violent.

L'un d'entre eux se trouva pris d'une quinte de toux monstrueuse et tomba à genoux, incapable de respirer. Andrei profita de la panique pour foncer vers le milieu. Enfin il passa la dernière rangée d'hommes et put voir ce qui faisait crier et pleurer tous ces gens, toute la ville.

Il y avait des draps. Sur des mètres et des mètres, on avait étendu des draps, et sous tous les draps il y avait des bosses. Andrei y devinait parfois la courbe d'un visage ou l'angle d'un coude tordu.

Il y en avait tant qu'on ne voyait plus la route, et qu'on les empilait dans les caniveaux comme des paquets de viande, faute de place. Il y en avait des petits, des grands, des draps de femme et des draps d'enfant, avec des peluches qui souriaient dessus.

Andrei vit des gens essayer de courir vers certains draps, s'effondrer devant eux, les serrer contre leur cœur : ces personnes étaient repoussées avec une facilité effrayante vers la foule.

Andrei crut d'abord être impressionné, puis découvrit qu'il en avait juste la nausée.

La foule ne cessait de s'ouvrir et de se refermer pour laisser passer les hommes en bleu qui amenaient les draps. L'un d'entre eux, plus petit, en portait un long dans les bras. Il chercha un instant une place du regard, puis plia les genoux et déposa avec délicatesse son fardeau de chair et de tissu sur le bord de la route. Andrei se dirigea vers lui.

Soudain, un homme se détacha de la foule. Il était très grand. Ses yeux étaient rouges. Comme Andrei, il se dirigeait vers le jeune homme en bleu, mais contrairement à Andrei, il était proche de lui, et ses jambes étaient plus longues. Il arriva avant lui.

L'homme saisit l'homme en bleu par le col et le souleva de terre avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait.

— Vous allez nous expliquer tout ça ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que vous faites avec nos gosses ?

L'homme en bleu n'arrivait pas à répondre. Inefficaces, ses mains glissaient sur la peau du géant qui lui hurlait dessus.

— Vous voyez, là ?

Il lui tourna la tête de force et l'obligea à coller le nez contre l'un des draps. Il était vert-de-gris, avec des motifs floraux un peu décousus qui couraient le long du bord en une infinité de torsades compliquées. C'était un joli drap.

— C'est ma nièce ! Ma nièce, elle a vingt ans, elle va se marier, et elle est morte ! Elle est morte à cause de vous ! Qu'est-ce que vous êtes en train de faire, hein ? Vous et vos chefs ? Vous et votre gouvernement ! Vous allez arrêter tout ça !

— Ils sont en train de mourir par paquets là-dedans ! Laissez-moi ! Il faut que j'y aille !

— Ils meurent à cause de vous ! Toutes vos lois et votre gouvernement ! Vous voyez ? Dans nos maisons ! Vous venez nous voler nos familles dans nos maisons ! C'est ma nièce ! C'est ma seule nièce et vous voyez ce que vous en avez fait ? Vous voyez où elle en est ?

Le géant s'apprêtait à soulever le drap où il avait écrasé le jeune homme en bleu quand Andrei intervint.

Ce n'était pas tant pour aider l'un ou l'autre. C'était plutôt parce que l'idée même d'enlever l'un des draps le rendait malade.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ils arrêtaient de se battre pour le regarder. Le géant posa même l'homme en bleu par terre où il chancela un peu, étonné de retrouver le sol sous ses pieds.

Chapitre 1

— Va-t-en, petit. Tu devrais être dans les abris avec les autres enfants, fit l'homme.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? répéta-t-il.

— Où sont tes parents ?

— On vient d'emménager.

— Vous devez vous enfuir, déclara l'homme en bleu.

— Je veux d'abord savoir ce qu'il se passe.

— Comment tu t'appelles ?

— Théodore, répondit Andrei.

— Théodore, répéta l'homme en bleu. Théodore, il faut que tu t'enfuis. C'est très dangereux par ici. Dis à tes parents de se mettre dans les abris maintenant que les routes sont fermées. Qui vous a dit de venir ?

— On a loué une maison. On se sédentarise.

— Partez tout de suite dans les abris au nord. Surtout, n'allez pas dans les caves. Ne vous enfermez pas chez vous. Il faut que vous rejoigniez les groupes déjà existants. Essayez de trouver un groupe avec un médecin. C'est urgent. Tu peux leur dire ça, Théodore ?

— Oui, mais qu'est-ce qu'il se passe ?

— On ne sait pas. C'est pour ça que c'est dangereux. Allez, file, maintenant, et... Non, ne regarde pas, fit le géant alors qu'Andrei jetait un œil aux gens que la foule recrachait, un corps mou dans un bras et un drap jaune dans l'autre.

Pour cette fois, Andrei obéit. Il refit le chemin inverse, se faufila entre les hommes, puis les femmes, puis retrouva la route sur laquelle il avait couru pour échapper au serpent d'eau. Une longue trace humide en huit découpés y courait. Il la suivit longtemps. Il dépassa le court d'eau vaseux et tous les petits caniveaux pris dans la glace. Il retrouva la route principale. Toujours déserte.

Sans émettre un seul bruit, il retourna dans les ruelles. Il entra dans son quartier de maisons inhabitées, ne chercha pas les chats, ouvrit la porte trop étroite, se glissa à l'intérieur. Sa mère était juste en face. Elle le regarda un instant et elle dit :

— Alors, tu as trouvé des amis ?

Et avant qu'il ne puisse répondre quoi que ce soit, elle enchaîna :

— Mais c'est mon écharpe ! Qu'est-ce que tu fais avec ça sur le dos ?

— Ça va, maman. Je vais bien. Tout va bien, répondit-il, en croisant les mains dans le dos. Tout va très bien.

Elle lui enleva le foulard de soie de la gorge en pestant tout bas, et le replia avec délicatesse en un petit carré coloré pour le ranger dans une boîte ronde qu'elle avait mise devant l'entrée dans un souci de décoration. Puis elle partit, probablement pour déballer quelque bibelot, et Andrei ne la revit plus de la journée.

Pour passer le temps, il fit le tour de la maison une fois, et une fois encore, en évitant la pièce parfaite. Quand il eut fini, il recommença. Et lorsqu'il repassait pour la énième fois devant la porte de l'entrée, lorsque l'envie de tout dire le prenait, il repartait.

Andrei réfléchissait. Et il détestait réfléchir autant, mais plus il le faisait, plus la solution lui paraissait claire, et c'était sûrement très bien.

Le soir vint plus vite que ce qu'il n'aurait cru. On trouva les boutons-poussoirs pour les ampoules. Son père avait allumé un feu dans le poêle avec tous les cartons déballés et quelques bûches qui traînaient dans le coffre. Au lieu de se rassembler dans le salon, trop encombré, ils se mirent en cercle autour du feu et mangèrent presque en silence leur poulet et leur purée de pois.

La télévision était allumée dans un coin. Ils regardèrent un journal-télé insipide qui ne leur apprit rien de neuf, ni sur ce qu'Andrei venait de voir, ni sur quoi que ce soit qui aurait pu, d'une manière ou d'une autre, y être lié.

Sa mère fit plusieurs remarques énervées sur la maison – l'eau chaude trop chaude, la niche du frigo trop petite, et d'autres choses sans importance. Son père ne dit rien. Andrei pensa plusieurs fois à avouer ce qu'il se passait à ses parents. Penser à l'étendue de draps dans la rue « *des centaines de draps, maman, des centaines, je te*

jure » le rendait malade. Malade et, aussi, quelque part, « *des centaines de draps, maman, et je te promets que ce n'est pas normal, c'est tout sauf normal, c'est comme le néant sous mon lit, comme les bruits que j'imagine, maman, tout ça ne devrait pas exister et pourtant c'est là et j'ai tout vu* » un peu extatique.

Et si ça s'étendait au monde entier ? Il aurait eu une chance d'empêcher ce désastre et il l'aurait abandonnée par caprice ? Il s'imaginait être poursuivi par une foule furieuse prête à le lyncher, les mères éplorées et les hommes en rage brandissant au-dessus de leurs têtes les corps de dizaines de nièces prêtes à se marier.

Il pensa aux vieux, aux malades, aux gens qui fêtaient leurs anniversaires ; et à ceux qui avaient treize ans, qui se joindraient à cette foule en colère et il se disait que quelqu'un devait bien faire *quelque chose*. Et si personne ne savait comment faire à part lui – ce serait très égoïste de laisser couler, n'est-ce pas ?

« *Dans les livres, ça va de soi* », se dit-il. « *Le Héros arrive et fait quelque chose pour aider, et ça marche.* »

Mais Andrei savait très bien qu'il n'était pas aussi généreux. Andrei n'était même pas vraiment généreux. Andrei, pire que tout, était curieux. Curieux jusqu'à la bêtise, peut-être, curieux jusqu'au creux des os. Il y avait un monde nouveau, des meurtres suspects, des aventures dont il n'avait pas la moindre idée et Andrei qui avait treize ans et aucune connaissance du monde extérieur se dit que réprimer sa nature était une chose horrible, et réprimer sa curiosité une chose pire encore.

S'il s'enfuyait, le regret le tuerait.

Il prit sa décision, une compote pour le dessert, alla se brosser les dents et dit au revoir à ses parents pour la nuit.

Ils étaient encore à table. Ils restaient toujours plus longtemps que lui avec les adultes, au camp, lorsqu'ils mangeaient, mais ici il n'y avait pas d'autres adultes. Cela devait leur faire bizarre de n'être que tous les deux. Andrei balaya la cuisine du regard et se souvint alors qu'il devait dormir ici.

—Tu n'as pas installé mon matelas ? demanda-t-il à son père après lui avoir fait la bise.

Celui-ci battit quelques fois des yeux sous ses lunettes rondes, puis secoua négativement la tête. Le cœur d'Andrei fit un grand bond dans sa poitrine.

— En fait... Le lit de ce qui allait être notre chambre est cloué au sol. Curieux, pas vrai ?

Il hocha vivement la tête. Il avait envie de sautiller sur place.

— Je n'ai pas de quoi enlever les vis, continua-t-il. C'est un lit à place unique, donc je me disais – si tu le veux bien, bien sûr... Tu ne voudrais pas dormir là-bas, par hasard ? Je sais que tu voulais être à côté du poêle mais ce serait dommage de ne pas utiliser la pièce, hein ? C'est un beau lit, et j'ai mis un chauffage d'appoint.

— Ça ira, papa. J'y vais. Ne t'en fais pas.

Son père eut l'air soulagé.

— J'avais un peu peur que ça ne te plaise pas...

— Non, non, ça va. Vraiment. Bonne nuit, papa.

— Andrei, intervint sa mère. On voulait te dire... Je sais que tout ça, c'est nouveau pour toi, et que tu vas te sentir un peu seul au début, mais si jamais tu n'aimes pas la ville...

— Ça ira, maman. Je m'y ferai. Je te promets que ça ira bien.

« *Bientôt, ça ira bien* », leur promit-il silencieusement.

Ses parents hochèrent la tête, apaisés. Andrei eut le droit de sortir de la cuisine. Une fois hors de vue il se retint de faire des bonds de joie et de courir jusqu'à la pièce parfaite. Mais il marcha le plus lentement possible, sans savoir si c'était de l'excitation ou une peur panique qui lui serrait le ventre.

Mais, comme une fois devant la porte c'était à peine s'il arrivait à frôler la poignée, il en conclut qu'il était terrifié.

Il respira profondément. Il ne risquait rien. Il se convainquit que s'il y avait quoi que ce soit dans le vide sous son lit, cela ne pouvait pas lui faire de mal. Il se dit aussi qu'en cas de danger, il pouvait toujours s'enfuir, et que s'il voyait des choses trop bizarres, il s'en irait dormir près du poêle.

Oui, il ferait tout ça. Ou pas. Il devait être brave, pas vrai ? Il devait être brave. Il devait faire *quelque chose*.

Il inspira encore une fois et ouvrit la porte.

Rien de bien particulier ne se passa. La pièce était restée la même, parfaitement rectangulaire, le lit n'avait pas bougé et la fenêtre était toujours aussi mince. Son père avait mis un vieux radiateur à bain d'huile dans un coin. Ses affaires avaient été apportées au pied du lit. Il y avait des draps sur le matelas. Sa mère avait dû changer l'ampoule, la lumière était plus jaune que blanche. Un semblant d'étagère se dressait sur le côté. L'atmosphère était tiède, rassurante.

Le regard d'Andrei se posa sous le lit et le noir sans fin qui y régnait.

Il referma la porte, les lèvres serrées. Son cœur battait de grands coups désordonnés. Il aurait voulu fuir. Il serra nerveusement les poings. Quel genre d'explorateur abandonnait au début ? Personne. Personne n'abandonnait au début. Et lui ne pouvait pas le faire non plus.

Tout doucement, il se dirigea vers ses cartons, sans quitter des yeux le dessous de son lit. Le noir tenait exactement entre les pieds de bois, sans dépasser, comme une grosse boîte noire que quelqu'un aurait rangée ici. Andrei sentait pourtant que ce « vide » n'était pas solide. C'était impossible qu'il le soit.

Toujours avec lenteur, pour être certain de ne pas réveiller ce qu'il pouvait y avoir sous ce lit, il ouvrit l'un des cartons et fouilla dedans à tâtons. Il tomba sur beaucoup de choses, des gants, des pistolets sans munitions, surtout des boîtes, celles où il rangeait toutes les petites choses brillantes ou coupantes qu'il trouvait dans la rue.

Enfin, sa paume épousa la forme d'un cylindre de plastique froid et il ressortit du carton, triomphant, sa vieille lampe-torche.

Il en poussa aussitôt les boutons. Une seconde passa où rien ne brilla dans l'ampoule et il crut un instant terrifiant qu'elle était cassée ; mais il la secoua un moment et le contact se fit.

Un long rayon de lumière, un peu passée, déchira la pièce et s'étala sur le plafond. Il s'amusa avec pendant quelques secondes où il se rappela des choses anciennes. La dernière fois qu'il l'avait utilisée, c'était pour chercher la chienne de ses cousins, à deux heures du matin, le long de l'autoroute. Cela devait faire seulement deux ou trois mois, pourtant ce souvenir lui paraissait très, très lointain, brouillé par le temps. Il s'en étonna un peu. Il avait d'habitude une bonne mémoire. Puis il oublia, et son attention se reporta sur le vide sous son lit, et le silence de la pièce.

Andrei se mit à ramper en direction du noir, lampe-torche braquée en sa direction. Il n'avait aucune intention de le toucher ou même de trop l'approcher, de peur que quelque chose en sorte pour le dévorer. Il voulait juste savoir s'il voyait quelque chose dedans. Ce n'était pas dangereux, de regarder, ce n'était pas mal. . .

Il laissa la lampe-torche par terre, toujours vers le vide, et fit le tour du lit. La lumière ne frappait pas le mur.

Il entendait son sang pulser dans ses tempes. Il se lécha les lèvres. C'était très désagréable. Il refit le tour, se rabaissa, reprit sa lampe, et continua à ramper vers le néant. Un peu plus près – juste un peu. Rien ne se passa. Il avança encore.

Quelque chose brilla dans le noir. Son hurlement s'y perdit.

— Ça va ? demanda aussitôt sa mère de l'autre côté de la porte – peut-être était-elle là depuis le début ?

— Oui, je me suis juste cogné, dit-il, et il fit de son mieux pour calmer son souffle et pour se retenir de se mettre à courir et de supplier ses parents de partir très, très loin d'ici.

— Tu ne devrais pas être couché ? Il est tard maintenant et demain ton oncle viendra peut-être nous voir avec Mathilde et tu devrais être reposé pour les accueillir, tu sais que Mathilde restera sûrement pour la nuit et je ne veux pas que tu sois trop fatigué. . .

— Je cherche des affaires, fit-il, un peu agacé maintenant.

— Qu'est-ce que tu cherches ? On n'a rien oublié au camp je crois. . .

— Maman, je fais autre chose !

— Allez, dors maintenant, il est tard.

— Oui, oui. Bonne nuit.

Il s'obligea à ne pas respirer pour mieux entendre les pas de sa mère qui s'éloignaient dans le placard, puis dans le couloir. Une fois certain qu'elle était partie – et qu'il n'avait plus assez d'air pour continuer son petit jeu – il ferma les yeux, respira à nouveau, les rouvrit et fit bravement un mouvement vers le lit.

Cette fois-ci, il était préparé à voir quelque chose. Les dents serrées, les jambes crispées, il affronta les choses brillantes dans le noir.

Il bougea sa lampe. Le rayon jaunâtre éclairait bien des choses, pas beaucoup, mais il voyait son reflet quelque part, flou et en fines lignes qui bougeaient sans son aide.

Qu'est-ce que ça aurait pu être ? Andrei se fit une rapide liste de tout ce qui pouvait faire ce genre de reflets. Des dents, des livres, des plantes peut-être. Des plantes sous son lit ? Ça paraissait ridicule que le noir ne soit produit que par une poignée de végétaux – ridicule et un peu décevant – alors, pour être certain, il se rapprocha tant qu'il aurait pu enfoncer le bras dans le néant s'il l'avait voulu.

Il tendit l'oreille. Il n'entendait rien qui puisse ressembler à une respiration. Mais plus il regardait, plus il était convaincu de voir des branches, des feuilles, et là peut-être une autre source de lumière cachée par les ramures et là un tronc énorme qui ne pouvait pas être juste posé sous son lit parce qu'il était à la verticale.

Andrei s'assit pour réfléchir. Mais il était plus confus qu'autre chose et cela ne l'aida pas beaucoup.

L'envie d'entrer dans le noir devenait à chaque seconde de plus en plus grande. Que risquait-il dans des arbres ? À part tomber et s'écorcher le genou ? Il passait la tête, il regardait, il revenait, rien de plus. Il n'était pas fou. Ce n'était pas comme s'il allait y rester.

Mais et s'il y avait quelque chose ? Il fronça les sourcils. Son cœur battait à nouveau la chamade. S'il y avait quelque chose, il était fichu. Il lui aurait fallu quelque chose pour vérifier. Comme un

appât à poissons, sauf que ça aurait été un appât à monstres. « *On va pêcher quelques beaux monstres, hein ? Les gens qui vivent des aventures en mangent trois au petit-déjeuner. On va en pêcher plein et je ne sais pas ce que je vais en faire mais je vais le faire quand même parce que si je ne le fais pas, je resterai un enfant perdu dans une ville froide et j'y dépérirai de ne pas avoir vu ce qu'il y avait à voir.* »

Il se retourna et prit son écharpe verte, celle-là même qu'il avait dédaignée ce matin et que sa mère avait posée dans ses affaires en espérant peut-être qu'il se mettrait à l'apprécier, et en la tenant fermement d'une main et en l'éclairant de l'autre, la lança dans le noir.

Il eut l'impression qu'elle avait heurté le sol mais qu'un bout pendait dans le vide, comme au bord d'un mur. « *Un peu bizarre* ».

Avec appréhension, il la tira vers lui. Dans son esprit, mille et unes choses s'y étaient déjà agrippées. Elle aurait pu avoir été mangée par un insecte géant. Elle aurait pu avoir cessé d'exister, partie dans un espace-temps étranger ou désintégré par un phénomène physique qu'il ne comprendrait jamais.

Elle était intacte.

Il poussa un long soupir soulagé. Elle n'avait rien. Pas une éraflure, pas une couture en moins, rien. Aucune araignée ne grimpait dessus pour pondre dans sa main. Aucun poulpe géant n'y avait laissé ses tentacules. Il la porta à son nez, elle n'avait pas changé d'odeur. C'était exactement la même écharpe. Verte. Laide. Réconfortante.

Aucune écharpe au monde n'aurait pu alors avoir plus de valeur aux yeux d'Andrei.

Il décida de la garder auprès de lui, comme une preuve que le néant n'était pas dangereux. Il la noua soigneusement autour de son cou, fit un nœud, comme il l'aurait fait avec les foulards de soie, avec un sourire un peu angoissé. Puis il raffermi sa prise sur la lampe-torche et, en prenant une grande respiration, se glissa sous le lit.

Il avait, par instinct ou par lâcheté, fermé les yeux lorsqu'il était entré dans le noir. Il ne put pas les ouvrir avant une vingtaine de secondes. Vingt secondes où une partie de lui-même était déjà persuadée qu'il allait mourir là dans des circonstances horribles.

Pour en finir, il se braqua la lampe-torche en pleine face, s'aveuglant de force. La lumière le força à remuer. Il ouvrit les yeux. Son premier geste dans le néant fut de se tourner précipitamment vers l'entrée.

Andrei voyait toujours sa chambre, les cartons et le bas du mur, exactement comme sous un vrai lit, la lumière rassurante de l'ampoule et même la porte d'entrée sur laquelle il pourrait se ruer s'il en éprouvait le besoin.

« Pour l'instant, tout va bien », se rassura-t-il. « Je vais bien. Je suis en vie. Je vais me tourner. Je ne sais pas ce que je vais voir mais je vais bien pour le moment et tout va bien. Tout. Va. Bien. »

Il fit ce qu'il s'était dit. Il se tourna avec lenteur de l'autre côté, et il ne vit rien de menaçant – il ne vit rien d'autre, en fait, que les reflets qu'il avait vus dans sa chambre, mais plus précis et plus proches. Il leva le bras. Sa main heurta les vieilles lattes dures du lit au-dessus de sa tête. Étonnamment, cela le calma beaucoup.

Et maintenant qu'il savait qu'il n'y avait rien de mortel ici, peut-être entendait-il le chuchotement d'une forêt en pleine nuit, et peut-être qu'il sentait comme un courant d'air froid et piquant qui pouvait être du vent d'hiver – *« du vent d'ailleurs »,* se dit-il.

Il se mit à ramper vers l'ailleurs. Il allait juste voir. Ce n'était pas dangereux.

Au bout de quelques mètres il tendit les bras pour agripper quelque chose pour aller plus vite mais il n'y avait rien et soudain, son corps ne reposait plus sur quoi que ce soit, et, avec une lenteur extrême, il se sentit basculer et il tomba du sol.

Les branches auxquelles il essayait de se rattraper lui fouettaient le visage. L'une d'entre elles se coinça entre ses dents et lui déchira la lèvre.

« Si je crie, on m'entendra dans ma chambre ? »

Il cria quand même.

Malheureusement, toutes les branches autour de lui étaient trop minces pour supporter le poids d'un humain en chute libre et elles craquèrent avec lui. Il eut tout juste le temps d'arrêter de crier pour penser « *mon Dieu faites que le sol ne soit pas trop loin* », et avec un bruit sourd, il heurta la terre.

S'il n'avait pas si mal au dos, il se serait dit qu'il avait eu de la chance.

Andrei avait atterri sur des buissons humides et un tas de feuilles mortes en décomposition, qui sentaient la forêt et les insectes. Un nuage de mouches furieuses et de champignons pourris explosa autour de sa tête. Une terre suintante d'humidité s'engouffra dans sa bouche. Il allait se faire enterrer vivant !

Il s'étrangla, se mit à tousser, battit des mains pour enlever la terre, s'assit, le dos en miettes, et au bout de plusieurs quintes de toux, la folle pensée qu'il n'était plus chez lui lui traversa l'esprit.

Andrei se releva aussitôt. Ses pieds nus s'enfoncèrent dans une pourriture molle. Il sentit des choses s'enfuir en rampant sous ses orteils.

Il avait perdu sa lampe-torche dans sa chute. Sa joue le brûlait. Il y passa une main pleine de terre en grimaçant. Il avait l'impression de s'être coupé. Sa bouche avait un goût métallique qu'il savait être celui du sang. Il ferma les yeux et décida de ne plus y penser.

Puis, précautionneusement, en tirant ses pieds de la terre, il se dégagea des buissons où il était empêtré et cessa de respirer.

Il faisait nuit.

Il faisait nuit et il faisait un peu froid. Il était heureux d'avoir pris son écharpe.

Les arbres étaient plus hauts que les plus hauts des arbres qu'il avait vus dans sa courte vie. Noirs et frémissants comme des géants, ils formaient une immense forêt, remplie d'ombre et de petits points lumineux, blancs et jaunes, qu'il n'osa pas approcher.

Il y avait aussi de très grandes ruines au milieu des très grands arbres, qu'il voyait parce qu'elles étaient blanches et reflétaient la

lumière d'une large lune invisible, quelque part dans le ciel. Il leva la tête pour l'apercevoir.

Il n'y avait pas de lune. La nuit était noire, noir d'encre, noir complet, noir du vide sous le lit, sans ces belles traces éthérées que son père nommait nuages de lait, sans spoutniks, sans rien. Parfois, son regard y attrapait des nuages d'étoiles qui ne restaient pas à la même place très longtemps. Paresseuses, elles se déplaçaient en bandes, s'étiraient, se regroupaient, disparaissaient entre les arbres, poussées par un vent céleste qu'il n'entendrait jamais souffler.

Ça ne devait pas être des étoiles.

« *Ce sont peut-être des avions, se dit-il. Ou des oiseaux de nuit. Des satellites, même. Ou des lampions, comme dans les livres sur la Chine avec des fêtes où des lampions sont accrochés aux toits. J'espère quand même que je ne suis pas en Chine. C'est vraiment loin.* »

Le froid empêchait l'odeur de la forêt d'être étouffante. Il ferma les yeux, inspira profondément, pour voir.

C'était la même odeur que dans toutes les forêts qu'il avait visitées, un mélange de feuilles humides, de terre et de champignons, mais celle-là était plus vieille, consciente, étrangère, comme s'il avait atterri dans le plus vieil organisme vivant du monde et qu'il pataugeait dans ses entrailles humides.

Peut-être était-ce à cause de la douleur, du contrecoup de la peur, ou du fait de sentir sur sa peau à quel point la forêt était vivante, Andrei eut envie de se mettre à pleurer. Il en fut empêché par le bruit.

C'était le même bruit que celui qu'il avait entendu la première fois qu'il avait poussé la porte de la salle parfaitement rectangulaire. Ça semblait si loin ! Il n'aurait même pas été capable de s'en souvenir deux secondes auparavant.

Mais maintenant qu'il l'entendait, qu'il approchait de lui, il pouvait jurer que c'était le même bruissement. Il était doux, et froid, et presque mort, comme la fois où il avait passé la main dans un manteau de fourrure, un très cher, fait de renards qui bondissaient

dans les champs deux ans avant et que grand-mère Béatrice avait fait tuer par son mari. Il lui hérissa les poils du dos.

Le bruit venait de derrière lui. Andrei déglutit. Plutôt que de s'enfuir et de ne pas voir ce qui le produisait, il préféra se tourner, avec une lenteur extrême, et affronter *la chose* en face.

De toute manière, il avait l'impression que rien ne lui ferait plus jamais peur.

D'abord il ne vit rien. Il plissa les paupières, serra les bras autour de son écharpe verte, et soudain, une silhouette se découpa sur l'une des ruines blafardes. Il sursauta à peine.

On aurait dit un autre garçon, mais de dos. Ses contours ne cessaient de bouger. Des choses bondissaient vers lui, noires sur blanc. Andrei ne comprit pas tout de suite et se demanda s'il se faisait attaquer. Il recula, son talon heurta quelque chose de plastifié. Sa lampe-torche !

Malgré la chute, elle fonctionnait encore – un petit miracle, se dit-il. Il voulut la pointer sur la personne d'en face, mais à la place, à cause d'un drôle de sentiment d'interdit qu'il ne comprit pas, il la laissa pendre au bout de son bras et éclairer le sol.

Cependant, il y voyait déjà plus clair.

Les choses noires avaient des airs d'oiseaux. Elles se jetaient sur le garçon comme prises dans une tornade dont elles n'arrivaient pas à s'échapper, mais le vent n'était pas assez fort pour ça. Elles devaient le faire exprès.

Le garçon était bien de dos, et penché sur quelque chose qu'Andrei ne voyait pas. Le garçon, ou quoi que ce fût, n'avait pas l'air de s'être rendu compte qu'il était là. Ou alors faisait-il semblant ?

En tous cas ils ne pouvaient pas continuer à s'ignorer comme ça.

Andrei se lécha les lèvres. Il n'avait jamais vraiment su lancer une conversation avec des inconnus, surtout dans une forêt sous son lit. Il avança un peu. Pas de réaction. En hésitant, il avança encore. Rien. Il continua à avancer. Ils devaient être à cinq mètres l'un de l'autre à présent. C'était très peu.

« *Quelque chose ne va pas* », se dit-il.

Dans un bruit révoltant d'os qui craquent et de peau tordue, le garçon tourna la tête vers lui, et Andrei comprit ce qui n'allait pas.

Le garçon n'était pas vraiment un garçon. Ses vêtements étaient noirs, les rares boucles de cheveux qui lui restaient étaient noires, et les corbeaux étaient noirs, tous les corbeaux, qui sortaient du tissu de ses vêtements comme s'ils sortaient des frondaisons d'un arbre. Et Andrei avait beau essayer, il lui était impossible de discerner la limite entre les vêtements et les corbeaux tant ils étaient mêlés, entremêlés, mélangés, fondus et refondus ensemble.

La peau du garçon – du monstre – était grise, comme poudreuse. Peut-être avait-il récemment joué dans des cendres, peut-être était-il malade. Il avait tant l'air de souffrir que ça ne l'aurait pas étonné.

L'un des corbeaux fit claquer son bec pour briser le silence. Il sursauta. Plus gros que les autres, il nichait dans le crâne du garçon, entre l'os et le cerveau, qu'il avait creusé pour se faire une place confortable.

L'oiseau battit des ailes. Elles étaient trempées de sang. Andrei lisait une profonde noirceur dans son regard. Il l'observa, sans rien dire, partagé entre la fascination et la répulsion.

Le « garçon » en lui-même était presque hideux. Ses lèvres étaient enflées et des bulles de sang durcies gonflaient la peau fine de ses lèvres. Ses paupières avaient éclaté sur ses yeux jaunes dans un nid de veines sombres et de peau violacée *« comme des fleurs, comme des belle-de-nuit, sauf que ce ne sont pas des fleurs, ce sont des yeux »*.

Et puis il avait des cicatrices. Une infinité de cicatrices bleues qui rampaient sur la totalité de son visage brouillaient ses traits, saignaient en permanence, nourrissaient les corbeaux avides qui râpaient ses joues de leurs becs noirs. C'était un spectacle si écœurant qu'Andrei eut envie de s'enfuir. Mais il se retint.

Le monstre n'avait pas l'air furieux. Il n'avait pas l'air inquiétant ou fou non plus. Il avait juste l'air perdu des gens que la compagnie étonne parce qu'ils n'en ont pas l'habitude, et c'était si humain, malgré les corbeaux, le sang bleu, la couleur de ses yeux, qu'Andrei cessa d'en avoir peur.

Ce monstre-là n'était pas vraiment dangereux, admit-il.

Il décida de lui parler.

— Je n'ai pas peur de toi, lui dit-il.

— Parce que tu devrais ? répliqua le Corbak (Andrei ne savait pas d'où ce nom lui était venu. Peut-être l'avait-il entendu dans la bouche de son père, un jour, il n'en savait rien. Cela n'avait guère d'importance. Un nom n'était qu'un nom : pas grand-chose). Je n'ai rien fait pour te faire peur.

Puis il se tourna vers lui, les mains couvertes de sang et de souris mortes.

— Et puis, enchaîna le monstre, tu es celui qui m'a fait peur. Je devrais être terrifié. Tu débarques en douce, et tu as cette chose, dans la main. . .

— Ma lampe ?

— Elle me fait bizarre dans les os. Fais-la disparaître. Retourne chez toi.

— Comment tu t'appelles ? demanda Andrei.

— Pars. On va te tuer si tu restes.

— J'éteins ma lampe, d'accord ?

Il vit ses yeux dorés briller de crainte lorsqu'il leva la lampe pour l'éteindre, puis il se retrouva à nouveau dans le noir, sans voir du Corbak que sa silhouette sur les ruines. Un nouveau silence s'installa. Il chercha un moyen de continuer à parler sans le provoquer ou l'effrayer.

— Et sinon. . . D'où tu viens ? Je ne t'ai jamais vu ici, fit alors la voix du Corbak, quelque part dans le noir.

Il entendait les claquements impatients des becs des corbeaux qui mangeaient dans ses mains. Sa voix était hésitante, pas rauque comme les oiseaux autour de lui, et bien plus jeune que ce qu'il avait pu imaginer. Andrei se frotta la nuque. Ils avaient peut-être le même âge. Est-ce que les monstres avaient les mêmes conceptions du temps que lui ?

— De mon lit.

Chapitre 1

— Ah bon. C'est bizarre.

— Un peu. Tu es un... Je veux dire, tu es un monstre ?

— Oui. Comme tout le monde. Et toi, tu... enfin, tu es un humain ?

— Oui.

— Ah.

Il y eut une pause, puis il reprit, presque légèrement :

— J'ai entendu dire qu'il y en a, ici, qui ont déjà mangé des humains.

Cela éveilla lentement les soupçons d'Andrei. Il jeta un regard vers l'endroit où il était tombé. Tout en haut de l'une des ruines blanchâtres, il voyait une bande lumineuse briller à travers les feuilles.

« *Un peu comme sous un lit* », se dit-il.

Elle était haute, bien sûr, mais on pouvait y accéder si on le voulait vraiment. Si quelque chose nous y poussait. L'instinct de survie, par exemple, la nécessité de se nourrir pour voir le jour se lever une fois de plus.

— Tu viens souvent par ici ?

— J'aime bien cet endroit. Il y a plein de petits animaux pour les corbeaux. Pas que ça m'amuse, mais... Ils ont toujours faim, tu comprends ?

— Hum. Tu vois le trou qui brille, là-haut ?

— Où ça ?

Andrei tendait le bras, mais dans l'obscurité, cela ne servait pas à grand-chose. On foula des feuilles pourries un peu à sa droite. Le Corbak s'était rapproché.

— Là-haut, près des murs...

— Ah, oui. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de là que je viens. Tu vas là-bas, parfois ?

— Non, c'est trop haut pour moi. Qu'est-ce que tu veux ?

La voix du Corbak était suspicieuse à présent, et Andrei crut sentir tomber sur lui des dizaines de petits yeux brillants d'oiseaux noirs. Il se demanda un instant s'il fallait lui dire la vérité sur ses soupçons et sur la vie chez lui. Il ne se le demanda pas très longtemps.

Il savait bien qu'on ne mourait pas comme ça du jour au lendemain alors qu'on était une nièce, qu'on avait vingt ans et qu'on allait se marier. Il était peut-être jeune mais il n'était pas idiot.

Si personne n'y comprenait rien, si les draps étaient propres, s'ils mouraient alors que, dans l'ordre des choses, ils auraient dû vivre, alors ce n'était pas humain. Ce n'était ni humain ni scientifique. C'était autre chose.

Bien sûr, un adulte aurait pu trouver une cause plus logique, avec un peu de temps et assez de machines pour créer de toutes pièces les preuves dont il aurait eu besoin. Mais Andrei n'était pas un adulte et cette explication, les monstres affamés dans les ruines du néant sous son lit, lui paraissait plausible – plausible et tellement excitante qu'elle ne pouvait qu'être vraie.

Alors il se mit bien droit et expliqua au Corbak silencieux les raisons de sa présence.

— Des gens meurent, chez moi.

— Ça arrive tout le temps, répliqua le Corbak, toujours soupçonneux.

— Ils meurent trop vite. Et tous à la fois.

— Ils ne sont pas malades ?

— Non, pas tous comme ça. Ils sont morts d'un coup. Des grands, des petits. Il y en avait plein, tu sais.

— Oh. Vous êtes encore nombreux ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Je voudrais surtout ne pas mourir comme eux.

— Oui, ce serait embêtant, admit le Corbak. Mais qu'est-ce que tu crois ? Que je tue ces gens ?

— Je ne sais pas. Je demande, c'est tout.

Chapitre 1

— Est-ce qu'ils avaient des coups de bec sur le visage ?

Il y réfléchit un moment puis secoua la tête négativement, avant de se rappeler que le Corbak ne le voyait pas dans le noir.

— Non. Ils étaient propres. Les draps étaient propres.

— Alors je ne les ai pas tués, répondit-il avec logique. Tu devrais rentrer chez toi, tu sais. On va venir si tu restes. On va te sentir.

— Attends ! Tu ne sais pas qui aurait pu faire ça ?

— Si, un autre monstre, sûrement. Eux aussi ont souvent faim.

— Mais ils étaient entiers. Je veux dire, personne ne les a mangés. Il faudrait que ce soit un monstre qui tue mais sans avoir l'air de tuer.

— Comme si c'était dans l'ordre des choses ?

— Comme si c'était dans l'ordre des choses. Mais ça ne l'est pas.

Les bruissements des corbeaux se calmèrent. Il ne percevait plus que la lente respiration du Corbak et parfois le bruit que faisaient les plumes du gros corbeau contre l'os de son crâne ouvert.

— C'est la Vouivre, finit-il par dire.

— La Vouivre ?

— La Vouivre. C'est notre mère à tous. Si elle te sent, elle te tuera. Je peux m'approcher ? dit-il, très brusquement, comme s'il venait de prendre son courage à deux mains

— Oui, vas-y. Tu sais où je pourrais trouver cette Vouivre ? demanda Andrei, alors qu'il entendait le Corbak s'approcher à pas timides sur la terre molle, suivi par sa cohorte d'oiseaux de malheur.

Enfin, ils furent presque face à face. Les yeux d'Andrei étaient habitués à l'obscurité à présent. Le Corbak et lui faisaient la même taille ou presque – c'était dur à dire, à cause de tous les oiseaux qui bougeaient sans cesse. Il traînait une odeur de cadavre qu'il n'aima pas beaucoup, et une plus douce, mais qui se mélangeait mal à la première, de grande forêt après la pluie.

— Tu restes souvent dans les bois ? lui chuchota-t-il.

— Tout le temps.

Il comprenait l'odeur d'arbres à présent, et il n'était pas stupide au point d'ignorer la provenance de celle de mort. De petits corbeaux venaient picorer les mains du Corbak pour le débarrasser des derniers lambeaux de souris. Il se demanda un instant si, à cette vitesse, les oiseaux lui laissaient le temps de manger quoi que ce soit, lui.

— Tu sais où est la Vouivre ?

— Non. Mais je pense que les sages, les cinq grands sages, le savent. Ils sont très importants. Ils doivent être au courant.

— Ah. Et... Où est-ce que je peux les trouver, ces sages ?

— Ça dépend duquel.

— Du plus proche.

— Alors je sais où il doit être. Ce n'est pas trop loin. Il faut sortir des bois. Tu es déjà venu ici ?

— Non.

— Si tu veux...

Il se tut. Andrei l'encouragea.

— Oui ?

— Je pourrais t'accompagner, proposa le Corbak.

Andrei vit le corbeau dans sa tête lui frapper furieusement le crâne, comme pour désapprouver ses propos. Le Corbak grimaça à peine. Il devait être habitué. L'oiseau lui lançait de sales regards luisants tout en pinçant son hôte, et Andrei eut soudain envie de le mettre en rogne.

— D'accord, répondit-il.

Le corbeau arracha une des rares mèches de cheveux qui restaient sur la tête du monstre et, de dépit, la jeta le plus loin possible. Puis il commença à picorer de petits lambeaux bleus qui pendaient de son crâne et se désintéressa de lui.

Andrei voyait la lumière de sa chambre se refléter dans le sourire du Corbak. Il avait des réactions très similaires aux humains finalement, se dit-il, et cela lui plut.

— Il va falloir marcher ?

— Évidemment.

— Combien de temps ?

— Un jour ou deux. Ça dépend des arbres. Mais il habite là où il y a toujours quelqu'un, alors le chemin sera sûrement dégagé.

Il ne comprit pas vraiment la logique de la phrase, ni ce qu'il entendait par « là où il y a toujours quelqu'un », mais cela ne semblait pas trop dangereux ou inquiétant puisqu'il y avait quelqu'un. Néanmoins, il allait devoir partir quelques jours, et il faudrait peut-être prévenir ses parents qu'il ne reviendrait pas pour le petit-déjeuner. Il fit la moue. Sa mère le gronderait en rentrant s'il ne leur disait rien.

— Il faut que je prévienne ma famille avant.

— Ta famille ? répéta le Corbak.

— Oui. Attends-moi là, je reviens vite, il faut juste que je remonte dans ma chambre pour leur laisser un message.

Le Corbak fronça les sourcils.

— Tu reviens vraiment ? demanda-t-il, incertain.

— Bien sûr. Il faut que je parle à cette Vouivre. Tu m'attends, hein ?

— Oui, oui.

Andrei se détourna du monstre et, en pataugeant dans les champignons et la boue, réussit à atteindre les sous-bois jusqu'au pied du mur, là où il était tombé. Les insectes attaquaient son visage en vagues furieuses.

Il releva la tête. Le mur était très haut, mais il pouvait s'accrocher aux branches pour atteindre l'ouverture. Il entama son ascension.

Monter lui parut plus long et plus dangereux que descendre. Des plaques de moisissure, humides et glissantes, enveloppaient les troncs comme des manteaux suintants. Il allait lentement, précautionneusement, et pourtant il trouvait le moyen de s'écarter les mains, de se griffer le visage, et il devait enfoncer les dents dans ses lèvres ensanglantées pour s'empêcher de crier. Il n'était pas habitué à la douleur.

Quelques corbeaux s'étaient perchés près de lui pour l'observer grimper. Leurs petits yeux brillants étaient moqueurs.

L'un d'entre eux s'était posé à côté de ses mains sanguinolentes et se mit, alors qu'il cherchait une prise plus confortable, à lui y donner des coups de becs, tandis que les autres croassaient dans ses oreilles.

Andrei retira vivement sa main, en se raccrochant de justesse à une branche à peine plus grosse que lui pour ne pas s'écraser et mourir bêtement.

— Enlève tes oiseaux de là ! cria-t-il au Corbak tout en bas.

— S'ils m'obéissaient, ça se saurait depuis un moment ! répliqua-t-il.

Sa voix était lointaine. Combien de mètres avait-il grimpés ? Il essaya de jeter un œil plus bas, mais il ne voyait que des arbres, et parfois un peu de ciel noir, avec ses nuages de points brillants.

— Essaie ! Je vais tomber s'ils restent là !

Le Corbak ne répondit pas immédiatement et Andrei, pendant une poignée de secondes angoissantes, crut qu'il était parti, ou que sa voix ne portait plus assez loin pour qu'il l'entende.

Un cri épouvantable se fit alors entendre. Rauque et suraigu et venant de partout, dans ses oreilles, contre sa tête, dans le bois des arbres et dans l'air lui-même.

Quelque chose de purement animal se contracta dans les entrailles d'Andrei. Une envie de s'enfuir aussitôt face à un fauve trop grand pour lui s'empara de ses jambes et de son estomac. Il ferma très fort les yeux et serra le tronc moussu de l'arbre, tenta de calmer son cœur affolé.

— Ce n'est rien, se dit-il tout bas, pour se rassurer. Tout va bien.

Cela marcha presque.

Les corbeaux, eux, ne pouvaient pas se reconforter les uns les autres. Affolés, ils battaient des ailes en croassant et tentaient de sortir du feuillage le plus vite possible. Deux d'entre eux filèrent vers la même sortie. Ils se battirent un instant. Mais le plus gros

décocha un coup de serre mortel au plus petit et s'en alla sans demander son reste alors que l'autre, les ailes en croix, loin tout en bas, heurtait la boue avec un bruit humide.

Enfin les corbeaux s'en furent tous. Malgré cela, Andrei resta immobile, frissonnant dans le froid. L'humidité du bois perçait la manche de son t-shirt. Il sentait la pourriture s'étaler sur son avant-bras et geler sous le vent.

— Qu'est-ce que c'était ? osa-t-il demander au bout d'un moment.

Sa voix tremblait dans sa gorge.

— Ça a marché ? répondit le Corbak.

— Comment est-ce que tu peux faire ça avec ta voix ?

— Ce n'est pas la mienne. J'ai arraché une plume au corbeau dans ma tête, ça ne lui a pas beaucoup plu. Tu vas bien ?

— Oui. J'y vais. Merci.

Il y eut un instant de silence, puis le Corbak répondit :

— De rien.

Il avait l'air très étonné. Andrei ne comprit pas immédiatement pourquoi, puis se dit qu'enfermé dans des bois, avec pour seule compagnie des corbeaux mangeurs de peau, il ne devait pas parler souvent. Une profonde pitié l'envahit. Il l'oublia, bien sûr, mais elle resta quelque part, loin dans sa tête, avec la compassion qu'il éprouvait pour toute chose vivante, sur Terre ou ailleurs.

Il continua à grimper.

Plus il approchait de sa chambre, plus l'ascension était facile – surtout sans oiseaux pour lui dévorer les mains. La lumière était toujours allumée et les branches étaient plus visibles. Il commença à prendre de l'assurance.

Il atteignit enfin le bord du mur. Il vit avec soulagement les cartons et les murs blancs de sa chambre, les affaires qui y traînaient. Rien n'avait changé. Avec prudence, il se pencha jusqu'au bord du mur et rampa jusque dans sa chambre.

Le flot de lumière l'aveugla. Il se frotta les yeux mécaniquement. Ses mains étaient pleines de terre et de sang, son dos le brûlait. Des dizaines de petites coupures le cuisaient.

Ainsi assis par terre, le dos contre le bois dur du lit, il se trouva dans un sale état.

Il supposait que c'était le prix à payer pour en avoir tant vu.

Le tout, se dit-il, était de ne pas paniquer maintenant. Il fallait agir de manière rationnelle. Comme un adulte. Les adultes faisaient des choses rationnelles et des listes pour ne rien oublier. Mais il n'avait pas de papier, alors il allait juste être rationnel, et ça devrait suffire.

Tout d'abord, il fallait qu'il se lave les mains, qu'il s'occupe de tout ce sang. Il avait lu dans un livre que c'était très important. Des gens mouraient à cause de blessures qui s'infectaient et il ne tenait vraiment pas à parler à une Vouivre pour finalement décéder d'une maladie au bout du voyage. Cela lui paraîtrait stupide.

À petits pas, et en laissant une longue, longue trace de boue sur le sol, il se dirigea vers la salle de bains. La cuisine était plongée dans le noir. Ils devaient être partis se coucher.

Dans la salle de bains trop basse, il trouva la boîte de soins de son père, et il l'emmena dans sa chambre en prenant garde à ne pas réveiller ses parents – ce qui était inutile, d'une certaine manière, car il ne savait même pas où dormaient ses parents puisqu'il avait pris leur chambre.

Il s'occupa d'abord de ses mains. Puis il se rinça la bouche plusieurs fois. Sa gencive se remit à saigner abondamment, mais Andrei savait que c'était ce qu'il fallait faire.

Lorsque le sang et la terre entre ses dents eurent disparu, il s'occupa de la coupure le long de sa joue. Elle était plus longue que ce qu'il pensait. Il n'avait pas de miroir. Il fut obligé de la frôler à tâtons en plissant les yeux de douleur.

Elle avait manqué l'œil de peu. Elle montait jusqu'au sourcil droit, en arrachait une partie, et filait jusqu'à la mâchoire. Andrei passa un quart de leur petite bouteille d'alcool à désinfecter dans

son nettoyage (ce qui lui fit plus mal que ce qu'il avait cru) mais, faute de pansement assez grand, ne fit pas plus. Il espérait que ce serait suffisant.

Il enleva ensuite son pyjama taché de champignons écrasés et d'insectes malchanceux pour mettre des habits propres, mais garda l'écharpe verte autour de son cou à la manière d'un porte-bonheur, ce qu'il espérait un peu qu'elle soit. Il enfila aussi des chaussures après un autre passage dans la salle de bains pour enlever la pourriture collante sur ses pieds.

Il avait plus chaud, moins mal, et il n'avait plus peur du vide. Rien ne l'empêchait de partir. Andrei sentit l'excitation remplacer la terreur dans sa gorge, l'adrénaline lui monta à la tête, et il resta un moment debout sans rien faire, vibrant de joie et d'impatience contenue.

Que lui restait-il à faire ? Il fallait qu'il prévienne ses parents.

Il n'osait pas aller les réveiller. Ils devaient être fatigués du voyage d'hier, et il se doutait bien qu'ils n'approuveraient pas son entreprise. Il aurait fallu tout leur expliquer, tout leur avouer. Ce serait long et le Corbak s'en irait, lassé d'attendre. Ça n'en valait pas la peine. Il décida de leur écrire une lettre.

Il chercha un moment de quoi écrire. Il trouva un vieux crayon un peu mâché, mais pas de papier. Il déchira donc l'un des cartons du déménagement et écrivit en s'appliquant – sa mère n'aimait pas qu'il fasse des fautes d'orthographe, surtout dans les lettres :

« Maman, Papa

Il faut que je parte. Ne vous inquiétez pas je vais bien. Je suis accompagné. J'ai pris l'écharpe verte pour ne pas prendre froid. Je suis de retour bientôt. Je pars pour faire quelque chose de très important. C'est bien. Je suis grand. J'y vais avec quelqu'un qui connaît l'endroit. Essayez de vous renseigner un peu sur la ville quand même. Ne touchez pas au lit. Attendez-moi. Ne m'inscrivez pas au collège. Bisous »

Il la relut plusieurs fois, pour s'assurer qu'il n'en avait pas trop dit. Il ne tenait pas à ce que ses parents le suivent. Ils se perdraient

sûrement, sans le Corbak pour les aider, ce qui serait un peu dommage. Encore une fois il fallait limiter les risques de catastrophe.

En se disant ça, Andrei se trouva très adulte.

Il posa ensuite son carton devant la porte, pour s'assurer que ses parents le trouveraient en entrant dans la chambre demain matin. Il recula pour admirer le résultat. Tout était prêt.

Un frisson courait à l'intérieur même de ses bras. Il se demanda si c'était ça que ressentaient les grands explorateurs à l'aube de leur voyage. Ceux qui devaient trouver de nouvelles terres pour leurs peuples, ceux qui chassaient les grands animaux pour la gloire, ceux qui allaient sur la lune pour le progrès.

Il se glissa à nouveau sous le lit et oublia tout de sa chambre.

Rien n'avait changé dans le vide qui n'était plus si vide. Il avait fait attention à ne pas tomber du bord comme il l'avait fait la première fois, et s'était prudemment aidé des arbres pour descendre. La terre molle ne remplit pas ses chaussures, la moisissure ne s'insinua pas entre sa peau et ses manches. Le Corbak le regarda émerger des sous-bois d'un air surpris.

— Tu es allé très vite, dit-il.

— Je ne voulais pas que tu m'attendes.

— Je n'ai pas attendu. On y va ?

— On y va, dit-il alors, et le Corbak lui adressa un autre de ses sourires malhabiles qui le fit sourire en retour.

Il avait une nouvelle estafilade le long du front. Elle saignait beaucoup. Il aurait voulu l'effleurer pour en connaître la profondeur, mais il ne savait pas comment le Corbak réagirait, alors il n'en fit rien. Il devait avoir heurté un arbre.

Les yeux d'Andrei se posèrent sur le bec du gros corbeau dans sa tête, qui ne réagit qu'à peine. Il était bleu de sang.

Ou peut-être qu'ici les oiseaux avaient plus de pouvoir que celui que leur hôte aurait aimé qu'ils aient.

Les oiseaux croassèrent pour manifester leur impatience et ils furent obligés d'y aller.

La forêt était vraiment très grande. Plus grande que toutes les forêts de chez lui. Les arbres étaient vraiment très, très hauts, et leurs troncs étaient absolument énormes, et c'était peut-être avec le temps que la forêt avait pu s'étendre ainsi, puisqu'il semblait n'y avoir personne pour les couper.

Les ruines aussi étaient très grandes mais elles ne ressemblaient pas à de vieux murs, ou à des maisons, ou à quoi que ce soit. Il l'avait remarqué lorsqu'ils avaient dû en traverser un champ et en escalader quelques unes – avec beaucoup de difficultés, parce qu'elles étaient aussi lisses que du marbre.

C'étaient juste de grands tas de pierres empilées les unes sur les autres comme par un gigantesque enfant, ou toute autre personne ayant assez de temps à perdre pour élever des tas de pierres blanches. Andrei finit par se dire qu'elles n'avaient aucune utilité. Aucune autre que de les empêcher d'avancer rapidement, voulait-il dire.

Le chemin était très long, et il avait la désagréable impression que tout se ressemblait dans cette forêt. Heureusement, le Corbak savait exactement où aller et quel chemin prendre. Andrei voyait les corbeaux s'envoler et disparaître entre les arbres pour les revoir un long moment plus tard, battant des ailes sur les branches comme des balises bruyantes. Il supposait que c'était ainsi que son guide se repérait.

En parlant du monstre, ce n'était pas si mal de marcher aux côtés du Corbak. Il en avait eu un peu peur, au début, mais ça allait mieux avec le temps. Il n'était pas très bavard mais il répondait lorsqu'Andrei lui posait une question, et ils pouvaient parfois continuer leur conversation pendant plusieurs minutes comme ça. Il n'était pas bête, et il avait un rire éraillé, un peu surpris, qu'il ne trouvait pas déplaisant. Andrei l'aimait bien.

Lorsqu'ils ne parlaient pas, ils ne cherchaient pas à combler le silence. Andrei n'avait pas l'habitude de marcher sans rien dire, surtout accompagné, mais ici, cela lui semblait aller de soi. Il trouvait même ça agréable. Différent, mais agréable. Comme quelque chose qui pulsait dans sa poitrine et qu'il trouvait chaud et réconfortant, même au milieu de la nuit.

C'était pour ça qu'il se fichait un peu de la longueur du trajet. Ça ne le dérangeait pas de rester aux côtés du Corbak.

Les seuls à vouloir tout combler de bruit étaient les corbeaux du monstre. Ils se mettaient tous à croasser lorsqu'ils décidaient qu'ils avaient passé trop de temps dans un silence commun.

La lune n'était toujours pas visible, Andrei n'en voyait que sa lumière. Tout était noir ou argenté.

Le visage du Corbak était tailladé par les ombres de ses cicatrices. Le corbeau qui nichait dans son crâne s'était assoupi, et le monstre en semblait un peu plus vivant, bien qu'il gardât sa voix basse pour ne pas le réveiller.

À force de marcher, ils atteignirent ce qu'Andrei pensa être la lisière de la forêt. Les arbres avaient perdu plusieurs mètres d'épaisseur et de hauteur, et le terrain était plus plat. Les ruines avaient disparu. Le sol était moins humide aussi, et l'odeur de vie parasite du bois avait cessé de lui remplir entièrement les narines.

Entre les arbres, Andrei voyait parfois des clairières remplies de grands cercles de champignons blancs. C'était très joli, et il aurait voulu aller les voir de plus près, mais le Corbak tenait absolument à les éviter.

— D'autres monstres vivent par là. Ils aiment ces champignons. Je crois qu'ils dansent au milieu et qu'ils les mangent après.

— D'autres monstres comme toi ?

— Non, non. Je n'ai jamais vu d'autres monstres comme moi, dit-il.

— Et tu ne veux pas rencontrer ceux-là ? Ils pourraient te tuer ?

— Non ! (son visage avait pris une expression de dégoût sans nom) On ne peut pas tuer un autre monstre, c'est... affreux.

— Alors pourquoi ?

— Mais ils pourraient, par exemple, m'attaquer et me blesser très grièvement, et ils laisseraient les corbeaux me manger, ou je pourrais perdre mon sang.

— C'est un peu comme s'ils te tuaient, alors, objecta-t-il, pas très convaincu.

Le Corbak haussa les épaules.

— Il faut juste être prudent. Et s'ils voulaient te tuer toi, ils le pourraient.

— Tu me défendrais.

— Je ne sais pas ce que je pourrais faire, fit le Corbak, et Andrei sentit la gêne dans sa voix. Je ne suis pas très fort.

— Ça va aller, dit-il. Un jour, j'ai cassé le nez à une de mes cousines. Mais on se battait, je n'ai pas fait ça pour m'amuser.

— Vous vous battez pour vous amuser ?

— Moi, des fois, oui. Je perds souvent mais ça va, je tiens le choc.

Le Corbak étouffa un rire dans sa main. Mais les secousses de sa tête, bien qu'il ait essayé de se contenir, suffirent pour réveiller le corbeau endormi et il se mit à battre violemment des ailes, son bec passant à un cheveu de l'oreille du garçon.

— Oh, tais-toi, marmonna le Corbak en agitant la main comme s'il le dérangeait alors qu'il essayait de faire quelque chose d'important.

Il s'y prit un coup de bec et la baissa aussitôt.

Andrei n'osait ni regarder la plaie ni le corbeau mécontent. Le sort du Corbak lui paraissait assez injuste. Il aurait dû se battre ou se plaindre à ce sujet. Mais il ne disait rien, grimaçait à peine lorsqu'il prenait des coups. Sûrement qu'il avait l'habitude.

Andrei commençait à penser que le Corbak était bien, bien plus vieux que lui, parce qu'il fallait être très vieux pour être habitué à la douleur.

« *Moi, je ne pourrais pas* » décida-t-il.

L'air avait encore changé d'odeur. Il était plus froid, si c'était possible, et humide sans être lourd, pas comme sous le couvert des arbres. Il devait y avoir de l'eau quelque part. Le Corbak le lui confirma quelques minutes plus tard.

— On arrive bientôt à la rivière. C'est facile d'aller *là où il y a toujours quelqu'un*, après. Il suffit de longer le bord et on y arrive. On y sera demain.

— Vous avez un soleil, ici ? fit Andrei, un peu étonné.

Ça semblait idiot mais il n'imaginait pas la forêt en plein jour, sans toutes ces zones d'ombres et les vagues taches blanches des ruines entre les arbres.

Il vit les corbeaux rouler des yeux dans un geste exaspéré. Le Corbak lui répondit poliment, lui.

— Oui, on en a un.

— Et il fait jour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Le temps d'une journée, je suppose.

C'était logique. Andrei ne posa plus de questions de ce genre car il savait, quelque part, que c'était un peu stupide. S'ils connaissaient le temps ici, ils ne devaient pas le compter de la même façon. Dans les livres pourtant une heure restait une heure. Ils n'avaient pas beaucoup d'originalité ! Peut-être les explorateurs exploraient-ils moins loin que lui.

La rivière était plus proche que ce qu'il avait cru. Il l'entendit à la toute dernière minute de leur trajet. Cela l'étonna, car c'était une grande rivière. Elle faisait très peu de bruit. Il voyait les vagues, il voyait l'écume, mais il avait l'impression de seulement imaginer le bruit que faisait l'eau en éclatant sur les rochers et il n'aimait pas cette idée. Elle lui rappelait le serpent qui l'avait poursuivi dans la rue.

— Il faut partir par là maintenant.

Le Corbak désignait un endroit entre les arbres – toujours très, très grands, mais moins – où la rivière avait fait des berges plates et laissé des troncs cassés de plusieurs mètres émerger de leurs vagues de cailloux comme des mâts de bateaux échoués. Une douzaine de corbeaux s'envolèrent dans cette direction.

Mais au lieu de disparaître au tournant de la rivière, ils s'arrêtèrent au-dessus d'un bloc de roche que le torrent avait emporté

avec lui. Ils s'y posèrent aussitôt, croassèrent un petit moment les uns entre les autres – cela devait être sérieux car aucun ne tenta d'en agresser un autre – puis sautèrent tous derrière.

— Ils ont vu quelque chose ? demanda Andrei.

— Je ne sais pas bien. . . C'est peut-être un petit animal.

D'autres corbeaux, curieux, avaient décidé de rejoindre les autres. Ils étaient une cinquantaine lorsqu'ils arrivèrent à leur niveau.

Andrei était un peu plus rapide que le Corbak, que ses corbeaux ne cessaient de gêner pour marcher, et il fut donc le premier à voir ce qu'il y avait derrière le rocher.

Heureusement les corbeaux étaient déjà tous sur le cadavre.

Il n'en vit qu'une toute petite partie. Le reste était couvert par les oiseaux, bien plus préoccupés par ce qu'il y avait dans leur bec que par le garçon qui se penchait au-dessus d'eux.

Une bouffée d'air fétide lui monta au nez lorsque l'un d'entre eux creva le ventre du mort. Des galaxies d'insectes lui tournaient autour. Nauséeux, il recula. Il ne devait pas en voir plus.

Une partie de lui-même le voulait, pourtant. Rien que pour savoir s'il s'agissait d'un monstre, d'un humain ou d'une pauvre bête. Il se retint, ferma les yeux, se détourna et compta les feuilles dans un arbre mort. Cela ne servit à rien.

Ce qu'il y avait derrière le rocher avait l'air mangeable. C'était rose dans le bec noir des oiseaux qui s'en donnaient à cœur joie. Et ça sentait vraiment fort. À nouveau, il crut qu'il allait vomir et il dut s'écarter encore.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? demanda le Corbak, qui s'assit à côté des oiseaux et les écarta du revers de la main, sans craindre leurs griffures agacées.

Andrei le regarda soupirer après quelques secondes devant le cadavre, puis il se releva. Les corbeaux reprirent leur place. D'autres vinrent s'ajouter au groupe. Ils commencèrent à se battre pour la nourriture. Quand les mouches passaient trop près d'eux, ils se jetaient dessus, et l'air était plein d'insectes mourants, de ventres

remplis. Le bruit était insupportable. Ils s'en éloignèrent davantage.

— Ils l'auront nettoyé bientôt. Ils ont faim.

— C'était quoi ? demanda-t-il.

— Juste un monstre de la rivière. Des fois, ils viennent sur la berge pour pondre, et ils n'ont plus assez de force pour retourner dans la rivière, alors ils meurent, fit-il aussi légèrement que s'il parlait de la pluie et du beau temps.

Andrei en fut un peu choqué.

— Tu laisses tes corbeaux en manger ?

— C'est plus facile que de chasser pour eux.

— Et toi, tu manges des monstres, aussi ?

— Non. Je n'en rencontre pas assez pour ça, ajouta-t-il. Il n'y a que les corbeaux pour se jeter sur tout ce qui est mort. Le pire, c'est quand ils ont des petits. Il faut toujours tuer et nourrir et tuer et nourrir. C'est épuisant, à la longue.

Andrei hocha la tête, puis s'assit, en observant du coin de l'œil la masse noire qui frémissait sur le corps derrière le rocher. La présence de tant de vie et de tant de mort à la fois avait un drôle d'effet sur lui. Il le sentait dans sa poitrine. C'était quelque chose de lourd mêlé à l'odeur de la rivière et à celle collante des champignons de la forêt.

Mais c'était si bizarre, si différent, qu'il ne comprit pas du premier coup ce qui lui arrivait. Et comme c'était une émotion, quelque chose d'étrange en soi, il ne chercha pas à savoir.

Il bâilla longuement et battit des paupières plusieurs fois de suite. Le geste lui rappela son père et il se surprit à espérer qu'il ne serait pas trop fâché ou trop inquiet à son retour.

Il regarda à nouveau le ciel. Il ne savait pas combien de temps ils avaient marché, mais maintenant qu'il était assis, il savait qu'il n'aurait pas la force de se relever.

— J'ai sommeil, dit-il au Corbak, qui lançait distraitemment des cailloux à un corbeau.

Il cessa de s'amuser et le considéra avec quelque chose qui lui sembla être de la surprise.

— Il faut qu'on reparte bientôt.

— Je ne marcherai pas longtemps si je ne dors pas. Il faut que je me repose.

— Je ne sais pas... fit le Corbak.

Andrei prit une voix volontairement boudeuse.

— Tu ne dors jamais, toi, peut-être ?

Le monstre parut alors singulièrement absorbé par un petit corbeau qui ne cessait de se percher sur son genou. Andrei haussa les sourcils très haut mais ne dit pas grand-chose de constructif. Il ne savait pas ce qu'on était censé dire dans ces cas-là.

— Ah, fit-il platement.

— Des fois, pas souvent. Il faut que je sois très fatigué. Ils n'aiment pas quand je dors.

— C'est horrible.

— Si tu veux, tu peux monter dans un arbre pour être tranquille, fit le Corbak.

— Non, je vais rester là.

Il enleva sa veste et la posa sur les cailloux, puis s'allongea maladroitement dessus. Il était heureux d'avoir quitté la forêt. Les cailloux étaient peut-être durs, mais ils n'étaient pas grouillants d'insectes en quête de nourriture. Il s'enroula dans les manches et enfonça sa tête dans la capuche. Ce n'était pas très confortable. Il ferma les yeux. Il avait déjà dormi dehors en été. Il pouvait le refaire. Probablement.

Il n'entendait plus que le Corbak à côté de lui et les corbeaux qui mangeaient bruyamment. Le monstre émettait parfois de petits croassements pour calmer les oiseaux lorsqu'ils décidaient de faire trop de bruit. L'attention lui plut. Il aurait voulu le lui dire mais il ne savait pas comment.

— Comment tu t'appelles ? chuchota-t-il au monstre.

— Je n'ai pas de nom. On ne m'appelle pas. On n'appelle pas les monstres.

— Comment vous faites pour vous reconnaître ?

— On ne se reconnaît pas.

Andrei resta silencieux quelques secondes.

— Tu voudrais que je te donne un nom ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas pour les monstres. Je refuse.

— Moi, je m'appelle Andrei.

Il l'entendit répéter son prénom plusieurs fois, tout bas, avec beaucoup d'étonnement, et cela le fit sourire dans sa capuche.

— C'est bizarre, finit-il par dire. C'est comme les corbeaux ou les pierres, ils n'ont pas de nom. Et toi tu en as un.

— La Vouivre, tu la différencies des monstres.

— C'est différent. Elle est unique. C'est notre mère.

— Je dois être unique aussi alors.

Le Corbak tomba dans un profond silence. Andrei se demanda s'il l'avait vexé d'une manière ou d'une autre. Il espérait que non. Il prenait un peu en pitié cette existence, sans nom, sans rêves, sans rien. Le monstre n'était qu'un monstre. Cela le rendit triste. Il s'endormit.

Lorsque le monstre le réveilla, Andrei put constater qu'il ne lui avait pas menti : il y avait bien un soleil. Il se couchait tout juste, couvrant le ciel de rayons écarlates qu'il n'avait jamais vus chez lui.

Andrei avait encore mal au dos de sa chute, lors de sa première descente, et les cailloux n'avaient rien arrangé. Il n'avait cessé de s'endormir et de se réveiller, pour s'endormir et de se réveiller encore. Il avait eu froid. La nuit avait été mauvaise. Ses yeux le brûlaient lorsqu'il battait les paupières. Il aurait voulu dormir plus.

Il avait faim. Le Corbak avait du sang rouge entre les ongles – il avait dû aller chasser.

— Je suis parti un moment, avoua-t-il lorsqu’il posa la question. Je t’en avais laissé, mais ils l’ont mangé quand je ne regardais pas.

Andrei secoua la tête. Ce n’était pas grave. Mais il ne put pas s’empêcher de jeter un œil aux petits os propres de l’autre côté du rocher et il se demanda si un jour il devrait faire comme les monstres pour survivre.

Quelque chose en lui se révolta à cette idée.

Ils longèrent la rivière jusqu’à ce que le rouge absolu du ciel s’affadisse et passe à une couleur bâtarde entre le noir et le pourpre, et parfois de l’orange, ou de l’acier, lorsqu’un nuage glissait entre les derniers rayons de lumière.

Les corbeaux servaient une fois de plus d’éclaireurs le long de la berge. Parce qu’ils étaient repus, ils croassaient beaucoup plus, et plusieurs s’essayèrent même à se poser sur sa tête ou à pincer la peau de son cou.

Dès que ça arrivait, le Corbak les saisissait aussitôt par les plumes et, avec un croassement furieux, leur cassait une patte. Elle se brisait dans un « clac » sec qui le faisait frémir. Ils s’envolaient, blessés, et partaient se réfugier dans le noir bruissant de ses vêtements. Andrei ne les revoyait pas.

— Si tu les laisses faire, ils commenceront à te trouer le crâne, avait-il expliqué en remarquant son air peiné.

Andrei regardait l’énorme corbeau qui nichait dans celui de son compagnon et se demandait si c’était comme ça que c’était arrivé. Si un jour, il n’avait plus eu les forces de les chasser et ils étaient venus et n’étaient plus partis. Juste comme ça.

Andrei n’éprouva plus aucune pitié pour ces créatures après cela.

Enfin – il faisait nuit depuis un moment à présent – ils arrivèrent à un rétrécissement de la rivière. Les berges étaient moins plates. Il n’y avait presque plus d’arbres. Le torrent par contre s’était fait plus fort et ils entendaient parfois des choses claquer contre les

rochers, avec des bruits de fer et de chair, mais ils ne les voyaient jamais.

Le bruit le rendait nerveux. Il avait l'impression d'être suivi. Le Corbak n'en avait pas peur. Les monstres qui vivaient dans l'eau ne se souciaient pas des monstres qui vivaient sur terre, avait-il dit. Il fallait mettre un pied dans la rivière pour qu'ils se sentent menacés.

— Alors pourquoi ils viennent ?

Le Corbak parut hésiter.

— Tu ne sens pas exactement comme un monstre, finit-il par dire, et cela se voyait qu'il choisissait ses mots.

— Je sens comment ?

— Comme un humain, je pense.

Andrei réfléchit quelques secondes à ce que cela signifiait en grattant une morsure d'araignée qu'il avait sur la nuque. Il se rappela, quand le Corbak lui avait parlé pour la première fois, l'insistance des regards des corbeaux. Affamés, à ce moment.

— Je sens comme de la nourriture ? demanda-t-il, vaguement choqué.

— Eh bien. . .

— Et toi, tu veux me manger aussi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est quelque chose que tu as. . . Tu es humain, tu pourrais me tuer si tu le voulais.

— Je n'ai pas d'arme, objecta-t-il.

— Si. Mais je ne sais pas laquelle. Tout ça pour dire que je ne pourrais pas te manger. Aucun autre monstre, je pense, ne le pourrait.

Le Corbak semblait très frustré de ne pas comprendre ce qui empêchait Andrei d'être mangeable. Andrei, lui, était juste un peu gêné. L'idée qu'il n'était qu'une proie potentielle pour le Corbak et ses oiseaux lui effleura l'esprit.

Il jeta un autre regard au monstre à ses côtés. Le plus gros des corbeaux le fixait, impassible dans son nid de veines. Ses yeux noirs lui semblaient plus ronds que d'habitude.

Il eut soudain très envie que le voyage se finisse.

Heureusement pour lui, le silence gêné qui leur était tombé dessus fut brisé par l'apparition d'un bâtiment en parfait état juste au coude de la rivière. Ce n'était pas un tas de pierres, ni une bâtisse grotesque, ni une grotte, ni rien de tout cela. C'était un vrai bâtiment. Et Andrei n'était pas religieux, mais il éprouva quelque chose comme de la joie en reconnaissant les pointes et les tours sacrées d'une église.

— C'est là ?

L'excitation reprenait lentement le dessus sur le malaise qu'il éprouvait. C'était une église tellement normale, tellement humaine ! Peut-être les grands sages étaient-ils humains aussi ? Ce n'était sûrement pas le cas mais cela lui aurait fait plaisir. Il n'était pas parti longtemps – il en était certain – et déjà, il éprouvait une certaine nostalgie de la terre qu'il connaissait.

— Oui.

— C'est ça que tu voulais dire par là où il y a toujours quelqu'un ?

— Bien sûr.

— Nous, on appelle ça une église romane, fit-il – et il le dit fièrement, car c'était un terme qu'il avait appris à l'école et il ne s'en rappelait habituellement pas.

— Vous avez des noms pour tout ? demanda le Corbak.

— Pratiquement. C'est parce que toutes les églises sont différentes, essaya-t-il d'expliquer, mais il vit que le Corbak peinait à comprendre l'idée, alors il dit : mais ce n'est pas très important, je t'expliquerai un autre jour. On y va ?

Le monstre hocha la tête. Un nombre exorbitant de corbeaux s'étaient déjà posés sur les corniches et les toits rouges, ravis de découvrir un nouvel environnement à détruire pièce par pièce. Ils

croassaient plus fort que jamais. Plusieurs essayaient déjà d'y donner des coups de bec pour voir. Mais comme ce n'était pas de l'insecte, pas du mort-qui-était-vivant-avant, mais de la pierre taillée, sereine et immortelle, ils ne réussirent qu'à se blesser.

Ils marchèrent sur la berge jusqu'à la porte de bois, qui était très haute, et très large. C'était la seule chose un peu démesurée de l'extérieur, lui sembla-t-il, mais cela ne le choqua pas. Les églises lui avaient toujours semblé un peu ostentatoires.

Il fut le premier à s'avancer jusqu'à la porte pour y frapper. Il n'était pas certain qu'il y ait quelqu'un – et on devait être en plein milieu de la nuit – mais il n'y pensa qu'après avoir toqué.

Le Corbak était resté en retrait, l'air extrêmement mal à l'aise.

— Ça ne va pas ? demanda Andrei, debout près de l'église.

— Si, si, répondit le Corbak.

Il n'en avança pas pour autant.

Andrei haussa les épaules. Peut-être était-ce quelque chose de typique chez les monstres. Peut-être était-il en train d'offenser l'une de leurs coutumes. Est-ce que les monstres avaient des coutumes ? L'interdiction de tuer un monstre, c'était quelque chose qu'ils avaient dans le sang, qu'ils connaissaient tous d'instinct, pas une coutume.

Il ne pensait pas qu'une créature seule pendant des dizaines d'années puisse avoir de coutumes comme un humain dans une ville en société.

La solitude devait faire de drôles de choses aux gens. On devait au bout d'un moment laisser les corbeaux vous creuser la tête et manger les cadavres et vivre comme ça sans plus lutter. Ça devait être bizarre.

Enfin, la grande, grande porte s'ouvrit. Andrei sursauta lorsqu'il vit le visage du garçon qui la poussait, pas parce qu'il était monstrueux, mais précisément parce qu'il ne l'était pas.

En voyant l'église, il s'était dit que le grand sage qui habitait dedans devait avoir des allures d'ange du seigneur, céleste et

impitoyable. Ses domestiques auraient donc des traits d'animaux d'église. Une souris ou une colombe, peut-être, un oiseau blanc aux plumes douces, pas aussi mesquin et vorace que les oiseaux du Corbak.

Mais ce garçon-ci avait l'air humain. Il avait une peau un peu trop pâle et de très grands yeux clairs, ainsi que de drôles de cheveux en pattes d'araignées, noirs et fins, mais il était humain. Andrei ne comprit pas pourquoi. Son cœur se mit à battre à grands coups dans sa poitrine.

Il plissa les yeux et le fixa sans aucune gêne. Il savait que ce n'était pas très poli, mais tout le monde manquait de gêne à un moment ou à un autre dans sa vie.

Ses yeux étaient peut-être un peu trop grands pour son visage pointu. Ils avaient l'air de tout voir sauf lui, mais en même temps, Andrei était certain qu'il le regardait, car un sourire timide apparut sur ses lèvres minces, un sourire qui disait « je suis content de vous voir mais je ne sais pas comment le dire alors je souris et j'espère que je ne vous embête pas ». Andrei l'apprécia d'emblée.

— Comment tu t'appelles ? fut sa première question.

— Je m'appelle L'Espérance, fit l'Espérance d'une voix claire.

— Ce n'est pas un prénom.

— Je n'ai pas besoin de prénom.

Andrei poussa un long soupir à cette réponse. Alors comme ça, le garçon n'était pas plus humain que le Corbak. Quelle déception.

Le garçon bougea légèrement la tête de gauche à droite, puis sembla remarquer le Corbak, qui gardait la tête baissée à plusieurs pas de l'église. Il n'avait toujours pas bougé. Le corbeau dans son crâne poussa un croassement suraigu, sûrement destiné à effrayer le garçon. L'Espérance ne frémit même pas.

— Vous l'accompagnez ? demanda-t-il au monstre, qui releva la tête, nerveux.

— Oui.

— Vous venez voir le sage, je suppose ?

Il chercha un instant le visage d'Andrei. Son corps ne cessait d'osciller, comme porté par des courants d'air plus forts que lui. Même ses cheveux fins semblaient voler au gré d'un vent qu'il n'y avait pas.

— Oui, c'est ça. Ce n'est pas... ?

— Moi ? Oh, non, non, je ne suis pas le sage, fit l'Espérance. Je suis son portier. Le sage vient juste de partir. Il avait une réunion importante avec les quatre autres sages.

— Il revient bientôt ?

— Je ne pense pas.

Andrei ne se découragea pas.

— Il faut que je le voie. Tu sais où est la Vouivre ?

Le visage mince de l'Espérance trahit sa surprise. Il le vit se hisser sur la pointe des pieds et se balancer un peu pour échanger un regard avec le Corbak. Andrei se retourna pour en comprendre la teneur, mais elle lui échappa. C'était quelque chose qui ne concernait probablement que les monstres.

— Dans ce cas, vous devriez rester ici le temps que le sage rentre, proposa-t-il.

— C'est très important, insista-t-il.

— Je sais. Justement. Entrez, entrez.

L'Espérance vacilla pour ouvrir davantage la grande, grande porte.

Andrei ne comprenait pas vraiment ce qui se passait, ni pourquoi il les laissait subitement entrer, mais il était fatigué de marcher et il supposait que, comme à l'école, il finirait par avoir les réponses à ses questions s'il attendait assez longtemps. Alors il fit comme demandé.

Il jeta un œil derrière lui avant de s'intéresser à l'intérieur de l'église. Le Corbak n'avait pas fait un pas.

— Tu viens ? dit Andrei.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Pourquoi ?

— C'est... compliqué.

Il regardait l'Espérance avec crainte. Celui-ci continuait à hocher la tête de droite à gauche, les yeux dans le vague. Andrei voyait sa poitrine maigre se soulever à toute allure. Il avait l'air de reniffler l'air.

— Si tu restes dehors, je peux y rester aussi, fit-il, oubliant du même coup les soupçons qu'il avait eus à son égard.

— Ce n'est pas la peine, intervint calmement l'Espérance, qui paraissait avoir retrouvé un peu de substance. Vous pouvez entrer. Vos corbeaux aussi, s'ils le désirent.

Le Corbak eut un petit sourire de remerciement soulagé et finit par le rejoindre à l'intérieur. Andrei ne le lui dit pas mais il était heureux qu'il soit resté. Il avait honte de ses soupçons. Le Corbak ne l'aurait jamais touché comme une proie. Il n'était pas mauvais. Juste seul. Très, très seul.

Et Andrei pensa qu'il avait de la chance de ne pas être seul dans cet endroit.

Les corbeaux qui s'amusaient sur les toits les rejoignirent aussitôt.

La plupart disparurent en allant se poser dans les vêtements du Corbak, mais quelques uns décidèrent de rester et filèrent se percher sur les bancs et les corniches. Le seul moyen de les voir dans l'ombre était de rencontrer leur regard luisant.

Les ténèbres étaient pleines de ces petits yeux ronds. Ils les regardèrent s'enfoncer dans un couloir sombre et longer des pièces dont Andrei ne voyait qu'une toute petite partie.

— Pardonnez le manque de lumière, s'excusa l'Espérance. Quand il n'y a personne, je n'allume aucune bougie.

— Tu ne dois pas les allumer souvent, alors, commenta le Corbak en contemplant les belles frises abstraites sur les piliers.

— Non, malheureusement. Je ne suis pas le plus visité d'entre nous.

— On parle de toi entre monstres des fois. On parle aussi de ton locataire et de ce qu'il fait aux monstres.

Andrei fut certain d'avoir vu l'Espérance rougir de honte, même dans le noir.

— Je suis désolé, souffla-t-il. Je ne dirige pas le sage. Je suis juste son portier.

— Je sais. Ce n'est pas grave.

Pendant ce temps, Andrei essayait de donner un sens à leurs propos, mais il n'y arrivait pas exactement. Est-ce que l'Espérance appartenait à une autre espèce ? Le Corbak n'avait jamais mentionné ce fait. Peut-être n'en avait-il pas eu le temps. Peut-être ne le pouvait-il pas.

Il fit la moue. Il aurait dû demander dès le début.

L'Espérance et le Corbak continuaient à discuter tout en marchant. Le monstre avait l'air d'avoir oublié sa gêne première. Seul le corbeau dans son crâne semblait nerveux. Il ne cessait de tourner la tête et de croasser lorsqu'ils passaient trop près des murs.

Lorsqu'il se rendit compte qu'Andrei le regardait, il se tut, mais il pouvait toujours voir ses yeux noirs s'agiter frénétiquement dans ses orbites. Est-ce que les corbeaux pouvaient être claustrophobes, comme les hommes ?

Il se demandait si interrompre une conversation autre part que chez lui était toujours considéré comme impoli lorsqu'ils arrivèrent dans une salle plus éclairée que les autres, et il supposa qu'il pouvait laisser tomber cette idée.

Il remarqua beaucoup de choses en même temps. La salle était voûtée, elle était chauffée. Quelque chose brûlait au milieu des flammes. Il plissa les yeux et vit enfin les formes de dizaines de chaudrons noirs dans le brasier. On faisait la cuisine. La faim lui tordit brusquement le ventre.

Ce n'était pas étonnant qu'avec tout cela il choisisse de penser à autre chose qu'à des histoires de monstres. C'était même une excuse parfaitement valable. Il décida de se pardonner lui-même, accepta son propre pardon avec humilité, et n'y pensa plus.

La pièce devait être la salle à manger et la cuisine de l'église en même temps. La seule source de lumière venait du feu qui craquait dans une titanesque cheminée, là où il avait vu les chaudrons. C'était vraiment un très grand feu. Un vieux réflexe le poussa à compter tous les meubles inflammables de la pièce. Il y en avait beaucoup.

Andrei n'était pas certain qu'une autre église ait adopté cette configuration un jour. Ou, en tout cas, elle avait brûlé depuis longtemps.

Il devait y avoir deux cents tables dressées pour six personnes, toutes rondes et très propres, mais ils étaient les seuls à s'y asseoir, sans compter les corbeaux qui s'amusaient juste à se pousser sur les chaises. L'immensité vide de la salle rendit Andrei un peu triste. Ce n'était pas une salle qui avait été créée pour abriter trois gosses perdus, mais des fêtes, des bals, des réunions. Pas eux.

— Le repas sera prêt bientôt, annonça l'Espérance en oscillant jusqu'à la cheminée.

— Le repas ? répéta Andrei en se balançant sur sa chaise. On n'a pas déjà dépassé l'heure de manger ?

— Oh, si vous n'avez pas faim, vous n'êtes pas obligé de manger, répondit poliment l'Espérance. Mais il y a toujours quelque chose sur le feu, à n'importe quelle heure de la journée.

— Pourquoi ? Tu attends quelqu'un ?

— Non. Mais au cas où quelqu'un viendrait et demanderait à manger, il aurait ce qu'il désire. J'attends un peu tout le monde.

Andrei trouva l'idée étrange et franchement épuisante, mais il garda ses propos pour lui-même. Il était l'une de ces personnes qui venaient ici en quête de nourriture, et il se dit, à juste titre, que critiquer l'Espérance à ce sujet était faire preuve de beaucoup d'hypocrisie. Il n'était pas hypocrite. Il était beaucoup de choses, il le savait, et beaucoup de mauvaises choses à en croire les adultes, mais il n'était pas hypocrite.

— Bon, alors si tu prépares quelque chose, je veux bien manger, fit-il en haussant les épaules.

— Je m'en irai un peu avant le repas, dit le Corbak. Les corbeaux risqueraient de prendre la nourriture à vos places.

Andrei se tourna vers lui avec inquiétude.

— Tu ne vas pas aller dehors, si ?

— Si vous voulez, vous pourrez monter au clocher, intervint l'Espérance. Vos corbeaux n'aiment peut-être pas les murs.

Le Corbak regarda l'Espérance avec beaucoup de surprise, puis son visage s'éclaira d'un de ses sourires maladroits et il le remercia. Andrei avait oublié à quoi ressemblait quelqu'un de vraiment poli. Il s'en souvenait à présent.

Il se passa un temps où aucun d'entre eux ne parla. Le Corbak avait les yeux dans le vague. Les corbeaux, assommés par la chaleur de la cheminée, n'essayaient pas de le faire souffrir, et il paraissait en profiter pour s'endormir. Andrei l'observa un moment sans qu'il ne s'en rende compte, juste pour voir ses yeux se fermer petit à petit et sa tête tomber vers la table.

L'Espérance, lui, ne dormait pas.

Il vacillait d'un pied sur l'autre, se balançait, chancelait presque gracieusement devant le feu. Il s'activait devant une infinité de marmites brûlantes. Andrei le regardait faire, passer devant les marmites et ne s'attarder devant aucune mais il savait qu'il avait jeté des choses dedans et qu'il en avait déplacées certaines pour que leur contenu ne brûle pas. La délicatesse de ses contacts le fascina.

Il resta là à l'observer faire, sans plus bouger que le Corbak, qui avait réussi à poser la tête entre ses bras sans déranger le corbeau dans son crâne. Il devait dormir maintenant. De loin, on aurait sûrement pu le prendre pour un humain de l'âge d'Andrei, qui se demanda soudain si le Corbak avait été comme lui un garçon curieux qui serait allé voir ce qu'il y avait dans le néant d'une maison délabrée. C'était idiot de se le demander maintenant. Il aurait pu y penser avant. Ou ne jamais y penser du tout, après tout.

N'avait-il pas dit qu'il ne se souvenait pas du moment où il avait été créé ? Peut-être qu'après des années et des années, parce que

vous ne pouviez pas remonter chez vous, pas revenir, comme lorsqu'une maladie vous rongait le corps vous deveniez monstre, et vous oubliiez.

L'idée fit monter une boule amère dans sa bouche et, pendant un instant, sans comprendre pourquoi (« *il n'y a rien à comprendre* », pensa-t-il) Andrei crut mourir de peur.

Il n'y eut plus rien d'autre que ça. L'oubli et il allait se faire trouer la tête s'il restait là.

L'Espérance, dans un geste brusque, tourna la tête vers lui et le dévisagea intensément.

— Ça va aller ? demanda-t-il, très doucement.

Ce n'était pas une demande en l'air.

Andrei fit non de la tête, puis après un long, long moment de rien « *et si c'était vrai ? Et si je restais là et que je ne pouvais plus jamais revenir parce que je vais mourir ici comme tous les monstres qui sont là et qui ne vivent même pas pour de vrai et ils oublient eux ils oublient ce que c'est ailleurs oh mon Dieu non* » l'Espérance vint s'asseoir à ses côtés. Sa présence était étonnamment apaisante.

Il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour reprendre un souffle normal. Sa vision redevint claire. Il s'aperçut avec stupeur que ses doigts étaient crispés sur le rebord de sa chaise. Ses jointures étaient d'un blanc de drap. Il les fit bouger jusqu'à ce que le sang les traverse à nouveau et il s'autorisa à pousser un long soupir.

— Désolé, dit-il à l'Espérance, qui le regardait avec une émotion qui ressemblait à de la pitié, mais moins humiliante.

— Ça va aller maintenant ? redemanda-t-il.

— Oui, ça va aller.

— Vous pensez que je devrais réveiller votre ami ? Le repas est prêt.

Andrei hocha la tête et avala la boule amère qui bloquait sa gorge. Il ne lui en voulait pas de changer de sujet.

L'Espérance s'approcha du Corbak les mains jointes dans le dos. Il voulait probablement le réveiller en le secouant un peu ou en parlant un peu plus fort, mais le plus gros des oiseaux sortit aussitôt de sa torpeur et se mit à croasser en direction du garçon, fouettant l'air de ses ailes. L'écho explosa sous la voûte comme cinq mille corbeaux furieux.

Le Corbak se releva immédiatement, les yeux ronds. Il avait l'air de faire un gros effort pour ne pas avoir l'air endormi. Andrei remarqua à ce moment les cernes indigo qui creusaient ses joues.

— Oh, désolé, fit-il alors que l'énorme corbeau décidait de s'acharner sur son front.

— Je vais y aller, reprit-il. Où est le clocher ?

L'Espérance lui montra la sortie du doigt.

— Par là, il faut monter les escaliers sur la gauche, ils font cinquante-sept marches.

Le Corbak se leva, les yeux baissés. Les autres corbeaux assoupis sur leurs chaises remuèrent aussitôt. Plusieurs d'entre eux se dirigeaient vers le feu, stupidement attirés par ce qui y cuisait, les autres se dépêchèrent de rejoindre leur hôte, qui laissait dans son sillage une myriade de petites gouttes bleues qui brillaient sur le sol de pierre.

— Attends ! cria Andrei en se levant à son tour. Je viens voir où tu dors ! Je reviens, ajouta-t-il à l'attention de l'Espérance, dont la tête trembla un instant sur son cou mince, probablement pour manifester son accord.

Il se mit à courir pour rattraper le monstre. Les croassements perçants des corbeaux résonnaient dans toute la cage d'escalier. Elle tournait et Andrei tournait avec. Les escaliers étaient très étroits. « *Ils font cinquante-sept marches* », et il les compta en marchant, ils en faisaient bien cinquante-sept.

Plus il montait, plus il faisait froid. Une fois arrivé au clocher, il devait faire moins de zéro. Il avait l'impression que la salive sur ses lèvres gercées commençait à geler.

Le clocher n'était pas très grand. La cloche prenait la majeure partie de la place, mais elle était couverte de poussière, et Andrei supposa qu'elle n'avait plus sonné pour personne depuis longtemps – en admettant qu'elle ait un jour sonné pour quiconque.

Du givre traînait sur le bord des fenêtres sans vitres. La nuit était plus froide que la précédente. Il n'y avait toujours pas de nuages. Pas de neige à venir, pas de pluie, rien. Y avait-il un climat dans ce monde ? Ou juste une nuit, la même nuit ?

La rivière luisait d'un drôle d'éclat à la lumière de la lune invisible. Andrei y voyait parfois des choses bouger, des choses longues et molles, vivantes. Elles tournaient un regard jaune en sa direction. Andrei pouvait les voir tourner la tête pour le suivre lorsqu'il marchait. Mais elles ne pouvaient rien contre lui – rien, bien sûr, il était très haut, elles étaient tout en bas, rien ne pouvait l'atteindre.

Il y avait bien plus de corbeaux dehors maintenant qu'ils n'étaient plus entre quatre murs fermés. Ils volaient en silence devant les fenêtres. Plusieurs dizaines, plusieurs centaines peut-être d'ombres noires qui se contentaient de faire des cercles autour du clocher comme autour d'un énorme nid à protéger.

Le Corbak était assis dans le coin qui ne prenait pas le vent. Andrei, tremblant, vint s'asseoir à côté de lui.

Il l'accueillit avec un sourire, mais le corbeau dans son crâne avait un regard noir qui l'empêcha d'y répondre sincèrement.

Il avait du sang sur la moitié du visage, le rendant presque invisible dans la pénombre. Andrei n'aimait pas beaucoup le sang et encore moins celui du Corbak. Il résista pourtant à l'envie de l'essayer pour ne plus avoir à le regarder, parce qu'il ne savait pas comment le monstre et ses oiseaux réagiraient. Sûrement très mal. Il s'obligea à regarder ailleurs.

— C'est gentil de t'inquiéter, fit le Corbak.

Ses lèvres étaient bleues elles aussi.

— C'est dommage que tu ne puisses pas rester.

Le Corbak haussa les épaules.

— Tu sais, ce n'est pas grave. Je n'ai pas l'habitude de dormir à l'intérieur. Ça me rendrait sûrement plus nerveux qu'autre chose. Et ça agacerait les oiseaux... Non, vraiment, ce serait beaucoup trop d'ennuis pour tout le monde.

Andrei mourait d'envie de lui demander si malgré son apparente nonchalance, il avait mal. Il ne le fit pas.

— Tu n'as pas froid ?

— Non. Et toi ?

— Un peu, admit-il.

Ils se turent pendant un moment. Ce fut le Corbak qui reparla le premier, d'une voix douce qui lui semblait venir d'ailleurs.

— Je ne peux pas te toucher. C'est un peu dommage. J'aimerais bien, des fois, mais les corbeaux te déchiqueraient la main. Je n'ai pas envie que ça t'arrive.

Andrei ne répondit pas immédiatement.

— Tu n'as jamais pensé à les tuer ?

— Si. J'ai essayé. Mais ça n'a pas marché. Ça me rend juste plus vulnérable... Un peu comme les animaux qu'on mange. On commençait à me chasser dans les bois. On avait le droit, puisque je n'étais plus un monstre. Et puis je...

Il se tut un instant, les sourcils froncés.

— Oui ?

— Je ne sais pas, dit-il. Je... Je crois que je me souvenais de quelque chose.

— De quoi ?

— Je ne sais plus. Mais j'en avais très peur. Non, c'était pire, j'étais terrifié. Et je n'aime pas vraiment être terrifié. Tu comprends ?

Andrei hocha la tête.

— Alors j'ai arrêté d'essayer de tuer les corbeaux.

Le ton du Corbak était très bas.

Andrei n'avait jamais autant voulu écouter quelqu'un de toute sa vie. Il avait resserré les jambes contre sa poitrine et il avait l'impression malgré cette position d'enfant que personne n'avait jamais été plus grand que lui. Il inspira. L'air était glacé dans sa gorge. Il continua à écouter.

— J'ai essayé de mourir moi. Mais les corbeaux n'ont pas voulu. C'est drôle, c'était la première fois qu'ils me nourrissaient de force. Je crois que si je meurs, ils meurent avec moi, et ils sont tellement stupides qu'ils ne pourraient pas chasser pour eux-mêmes. Et puis on ne peut pas tuer un monstre, pas vrai ? Ce serait pire qu'horrible.

Il ne sut pas vraiment quoi répondre. Hésitant, il finit par dire :

— Je ne veux pas que tu meures.

Le monstre fit comme s'il n'avait pas entendu.

Andrei était pourtant certain que c'était le cas. Le corbeau dans son crâne le regardait avec quelque chose qui ressemblait à de l'effarement, et il se dit alors que si l'oiseau en avait eu l'occasion, il lui aurait arraché les yeux. Il décida qu'il ne lui tournerait plus jamais le dos.

— Désolé. Je me plains beaucoup, pas vrai ? fit le Corbak, la voix un peu plus éveillée.

— Je connais des adultes qui se plaignent beaucoup et ils ont beaucoup moins de raisons pour le faire, riposta Andrei.

— Des adultes ?

— Ce sont des grands... Comme des vieux monstres.

— Il faudra que tu me parles de chez toi un jour. Si vous êtes plusieurs. Comment vous vivez. Ce genre de choses. Ce doit être bizarre.

— C'est drôle, je me dis la même chose de vous. Est-ce que l'Espérance est un monstre ? demanda-t-il alors, en se souvenant de toutes les questions que son apparition avait suscitées.

— Non. L'Espérance est... Je ne connais pas vraiment le terme. Ils ont un autre nom. Nous et eux sommes très différents.

— Tu as peur de lui ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Il a été plutôt gentil avec moi. Mais beaucoup de choses circulent sur ceux comme lui. Ils nous sont tellement étrangers. Tu sais, je ne parle pas aux autres monstres, mais j'entends quand même des choses, les corbeaux me les rapportent. Quelque chose ne va pas ces derniers temps.

— À cause d'eux ?

— C'est ce qu'on raconte, mais je ne sais pas si c'est vrai. J'espérais que le sage te répondrait. Pour la Vouivre. Ce serait allé plus vite.

— On lui demandera de nous indiquer le chemin. Et si tu l'aimes bien, il pourrait même venir avec nous, proposa Andrei.

— Je ne sais pas... Il ne voudra sûrement pas abandonner son lieu où il y a toujours quelqu'un... Son église romane, reprit-il en articulant bien le nom. Ceux comme eux, ils ont des places, ils doivent être à certains endroits très précis et pas ailleurs. Ils sentent quand ils doivent bouger, ils n'errent jamais au hasard.

— Ils ne sont jamais perdus ?

— C'est ça. Ce doit être bien, n'est-ce pas ? J'aurais voulu être l'un d'entre eux.

Sa voix était si faible sur les derniers mots, si hésitante. Il n'avait peut-être jamais dit ça à personne. Qui l'aurait écouté ? Les lucioles, les champignons ? Ils n'auraient même pas compris. Ils n'auraient même pas voulu comprendre.

— Moi, je comprends, fit-il presque pour lui-même.

Il comprenait vraiment.

Ils cessèrent de parler pour regarder les rondes inutiles des corbeaux. Il en compta beaucoup. Ils ne semblaient pas vouloir se fatiguer. Ils avaient l'air d'un banc de poissons noirs, à évoluer dans l'air sans aucun but, et l'idée le fit sourire.

Il ne savait pas vraiment s'il s'habituaient au froid ou s'il gelaient lentement sur place. N'était-ce pas la même chose ? Sûrement que oui, un peu.

Chapitre 1

Le Corbak fixait sans émotion deux corbeaux rebelles se battre sous la cloche pour un prétexte futile. Le ciel portait des reflets d'argent et de sang. Le souffle d'Andrei mourut dans sa poitrine.

Comme la première fois qu'il était arrivé, dans le cœur noir de la forêt, le lieu avait une odeur de profondément étranger, une odeur de ce qu'il n'aurait jamais dû connaître. Elle était froide et pleine de la rivière, pleine de plaies, pleine de fumée, pleine d'immense. L'odeur avait un goût d'éternel.

Les choses amorphes au fond de l'eau continuaient à les regarder avec un espoir de poisson, leurs yeux ronds comme des lunes troublés par la faim, et lui, et le Corbak, et ses oiseaux, étaient vivants.

C'était très étrange.

— Je vais y aller, dit-il alors.

— D'accord.

— On demandera à l'Espérance de nous conduire au sage demain, si tu veux.

— D'accord.

— Bonne nuit, ajouta-t-il.

— Merci, répondit le Corbak.

Il avait un drôle de sourire triste sur le visage.

— Toi aussi, bonne nuit.

Andrei lui sourit bravement et, sans regarder en arrière – mais il savait que pour une fois et le corbeau et le Corbak regardaient dans la même direction – il redescendit les cinquante-sept marches de la cage d'escalier et, à petits pas inaudibles, en claquant des dents, il rejoignit l'Espérance qui s'activait devant la cheminée de géant.

Sur l'une des centaines de tables vides, il avait posé une assiette pour lui. Elle fumait et sentait bon. Son estomac lui faisait si mal qu'il avait l'impression qu'il se digérait lui-même. Les couverts étaient les mêmes que ceux qu'il utilisait d'habitude, un couteau, une fourchette, des choses humaines et normales et cela lui plut beaucoup. Le sang du Corbak avait été essuyé.

La seule chose qu'il voyait de l'Espérance devant les flammes était son ombre, à gauche, à droite, mangée par la lumière du feu. Il avait l'air d'une brindille. Mais il avait beau se balancer sur la pointe d'un pied, il ne tombait jamais. Il lui rappelait les gens d'un cirque qu'il avait vus une fois, avec des lumières vives et un équilibriste qui vacillait, loin, tout en haut. Il l'impressionnait beaucoup.

Après quelques secondes d'émerveillement, il alla s'asseoir à sa table, hésitant, car il ne savait pas s'il devait l'attendre ou pas.

L'Espérance dut le remarquer. Son vacillement cessa un instant, il se mit bien droit, presque immobile, et enfin il se tourna vers lui, s'approcha, le nez relevé comme s'il humait l'air. Andrei lui fit un signe de la main.

— Merci pour le repas.

— Oh, de rien.

— Tu ne manges pas avec moi ?

Ce qui amusait Andrei, c'était que l'Espérance semblait vouloir rester maître de soi mais que son visage décidait du contraire. Ses émotions filèrent une à une sur ses traits minces et finirent par se fondre dans une surprise un peu joyeuse.

— Si vous voulez.

— Tu ne veux pas me tutoyer, aussi ? « Vous », ça me fait penser à ce professeur qui venait au camp. Il ne m'aimait pas parce que je n'étais pas fort en géographie. Remarque qu'un jour, j'avais eu un quatorze, et qu'il ne m'aimait pas plus, marmonna Andrei en mâchonnant ce qu'il y avait dans son assiette.

L'Espérance s'était assis en face de lui. Ils avaient la même assiette, mais il était presque sûr que l'Espérance s'était servi une portion plus petite. Il n'avait peut-être pas faim. Cela ne devait pas être très poli de l'avoir obligé à venir.

« *Vraiment ? On ne devrait pas laisser un invité manger seul* », se dit Andrei, et il n'y pensa plus.

— J'aime bien l'histoire. La vie d'avant, comment est-ce qu'on en est arrivés là. Les mathématiques, c'est compliqué, et la langue,

c'est ennuyeux, parce que les livres qu'on étudie sont vraiment trop abstraits. Mais l'histoire, c'est bien.

Les grands yeux pâles de l'Espérance reflétaient impeccablement la cheminée et le profil éclairé d'Andrei. Ses sourcils noirs tranchaient nettement sa peau trop claire. Il mangeait à peine mais avait l'air de l'écouter avec attention babiller sur l'histoire et les mauvais professeurs et cela fit sourire le garçon.

Pendant qu'il l'écoutait parler, sa main volait au-dessus de son assiette, comme incapable de décider quel bout de viande choisir, quel légume piquer. Andrei était inévitablement attiré par ses mouvements incertains et après avoir fini de discourir sur l'école, il lui en demanda la raison.

— Je suis aveugle, répondit l'Espérance.

Andrei fut secrètement heureux de n'avoir rien dans la bouche à ce moment-là.

— Pardon ? fut tout ce qu'il arriva à articuler.

— Désolé. J'essaie de ne pas le montrer. Est-ce que c'est trop évident ?

— Tu es aveugle ? Tu ne sais pas à quoi je ressemble ?

La bouche de l'Espérance se tordit dans une ombre de grimace gênée.

— En fait, si. Non. C'est compliqué. Je sais à quoi... tu ressembles. Mais je ne pourrais pas... te décrire physiquement.

— Et tu fais ça comment ?

— Je respire.

— Tu respirez, répéta-t-il.

— Je suppose que si j'avais été voyant un jour, je pourrais dire que je sens les choses.

Il sentit un flot de questions se précipiter dans sa bouche. Il n'y croyait pas. Cela ne pouvait pas être vrai.

— Et les couleurs ?

— Comment pourrais-je savoir ?

— Et le ciel ? Les arbres ? Les choses qui sont loin ? Tu les sens aussi ?

— Non, pas encore. Je n’essaie pas beaucoup. Je ne vais pas souvent dehors.

— Pourquoi ?

— Je reste ici. C’est le bon endroit.

— Le Corbak a dit que les gens comme toi savaient où aller, lui dit-il, et l’Espérance se plonge un moment dans un silence rêveur.

— C’est comme ça qu’ils disent ? finit-il par répondre, toujours dans le vague. Ce doit être vrai.

— Tu n’es pas un monstre, pas vrai ? demanda-t-il.

— Non. Nous n’avons pas la même mère.

— Ah, oui. . . Vous avez des mères. Elles vous créent directement ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens plus. Ça n’a pas vraiment d’importance, pas vrai ? Je suis l’Espérance maintenant. C’est tout.

— Et la tienne de mère, comment elle s’appelle ?

— C’est la Chimère.

— Et vous, comment vous vous appelez ?

— Je ne saurais pas te le traduire correctement. Ce serait quelque chose comme « ceux qui vivent les rêves ». Ou les lisent. Ou en sont. Je ne sais pas. Quelque chose comme devins. Peut-être. C’est beaucoup de choses à la fois, un nom. C’est pour ça que peu de créatures en ont.

— Tu sais, chez nous, on a tous un nom, lui confia-t-il. Je m’appelle Andrei. Ma mère, c’est Ileana. Et mon père s’appelle Eugen.

Comme le Corbak, l’Espérance chuchota son nom plusieurs fois, avec fascination et incompréhension. Dans sa bouche, son nom avait des intonations de nom de dieu. C’était flatteur.

Il voyait son nez battre comme un petit cœur de chair pâle et il se demandait s’il pouvait trouver les gens beaux.

— Andrei. C’est drôle. Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire moi, je suppose. Mais il y a plein de gens qui s'appellent Andrei dans le monde donc en fait, ça ne veut pas dire que moi. Ça veut dire moi seulement dans mon cas, tu vois ?

— Je ne comprends pas, fit l'Espérance en fronçant les sourcils.

— Je commence à ne plus comprendre non plus, avoua-t-il.

Ils se turent un long moment. Le feu dans la cheminée avait presque doublé de volume. La chaleur était à la limite du supportable. Il n'enleva son pull et son écharpe qu'au dernier moment cependant. Ça lui rappelait le camion bloqué dans les bouchons sur une autoroute brûlante en été. Sur le moment, c'était loin de l'amuser, mais ici, il lui manquait presque.

L'Espérance n'avait ni chaud ni froid apparemment. Il était juste là. Il se demanda un instant comment est-ce qu'il avait pu le prendre pour un humain tant c'était évident qu'il n'en était pas un.

Il avait presque fini de manger quand une idée lumineuse lui traversa l'esprit. Il releva la tête et ficha son regard dans les yeux lisses de l'Espérance.

— Toi, tu ne voudrais pas avoir un nom ?

L'Espérance fit non de la tête.

— Je ne peux pas.

Quelque chose dans son ton faisait que ce refus n'était pas absolu.

— Pourquoi ? insista-t-il.

— Je dois rester le même pour tout le monde. Si j'ai un nom spécial pour chacun, ce n'est plus égal. On va commencer à se battre pour savoir mon nom. . .

— N'importe quoi ! s'exclama-t-il. Tout le monde devrait pouvoir t'appeler comme il veut et ça ne voudra pas dire que toi, tu vas changer ! Moi c'est ce que je ferais !

— Ce serait beau si tout le monde était comme toi, dit-il, mais il paraissait mieux tolérer l'idée et Andrei réfléchit pendant quelques minutes à un prénom à donner à l'Espérance.

Il pensa à beaucoup de choses. Il pensa aux voyageurs célèbres, aux figures de mythes qui dorment dans les livres, il pensa à ce que voulait dire le mot espoir et il le pensa en plusieurs langues, il essaya longtemps, puis regarda le visage fin de l'Espérance, noir et blanc et bleu de glace.

— Tu sais quoi ? Les marins disent que quand on voit des albatros, c'est que la terre est toute proche. Et puis il y a les âmes de marins noyés dans les albatros. C'est pour ça qu'il faut suivre les albatros. C'est peut-être d'anciens camarades.

— Les albatros de la mer ? demanda doucement l'Espérance.

— Oui. Tu y es déjà allé ?

— Non. Le sage, oui. Il m'a dit que si un jour je sentais que je devais voir la mer, il m'y emmènerait. C'est très gentil de sa part. J'aimerais voir la mer.

— Tu pourrais t'appeler. . . Nemo. C'est le nom d'un grand explorateur de la mer chez moi. Il a fait plein de choses très bien, il a inventé le sous-marin, et il avait des jardins dans l'océan, et il faisait de la pêche au requin, et il aidait les pauvres Indiens à pêcher les perles. C'était vraiment un homme qui avait la classe.

— J'aurai le nom de quelqu'un d'autre ? Ce n'est pas grave ? On ne va pas nous confondre ? fit-il, incertain.

— Ne t'inquiète pas, il est mort, le rassura-t-il. Et puis je ne le dirai à personne. Enfin, au Corbak, oui, mais à personne d'autre. Comme ça tu ne seras Nemo que pour nous et personne ne se battra.

Il se balançait un moment sur sa chaise, confus, puis, du bout des lèvres, murmura « Nemo », une fois d'abord, hésitante, faible, puis plusieurs fois et plus distinctement et enfin il se tut. Andrei le laissa digérer son nouveau nom une poignée de secondes.

— Nemo, alors ?

— Oui.

— Ça te va bien, lui dit-il. C'est joli.

Nemo lui fit un sourire timide pour le remercier. Andrei aimait bien ce sourire. Il éprouva la même satisfaction que s'il avait réussi

à caresser un renard ou une autre bête sauvage dont les autres ne pouvaient même pas rêver d'approcher. C'était une satisfaction très égoïste.

— Il faudra que tu nous dises où est le sage, demain, murmura-t-il pour ne pas briser le contact ténu qu'il avait réussi à créer entre lui et le devin.

— Je ne te l'ai pas dit ? Je pars avec vous.

— Tu ne restes pas dans l'église ?

— Plus maintenant. Le Corbak a raison. Je sais où je dois aller.

— Et tu dois aller où ?

— Là où dort la Vouivre.

— Tu sais où c'est ?

— Non. Je suppose que ce doit être parce qu'il s'agit de la Vouivre, tout m'est très flou. Mais je sais que je dois y aller. C'est suffisant. Vous y allez pour quoi ?

— Elle tue des gens. Je dois lui demander d'arrêter.

— Ça semble normal de sa part, murmura-t-il.

— Ce n'est pas normal.

— Oh. Alors je comprends que tu veuilles faire quelque chose. Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je ne sais pas. On avisera sur place. C'est sûrement une mauvaise idée de se limiter à une seule chose.

— Je le pense aussi.

Son ton était étrangement grave, comme s'il savait quelque chose dont Andrei n'avait pas la moindre idée. Andrei hochait la tête.

Bien qu'immobile, Nemo semblait désorienté par toutes ces nouvelles pensées qui fleurissaient sous son crâne. Ses sourcils d'oiseau étaient imperceptiblement froncés, creusant une ombre entre ses yeux. Andrei ne savait pas comment ça faisait, de soudainement savoir qu'on devait tout quitter et aller vivre ailleurs, mais ça devait être assez perturbant.

Il aurait voulu le réconforter. Mais c'était dur de réconforter quelqu'un dont on ne connaît rien et dont on ne partage pas les sensations. Il ne put faire qu'un sourire compatissant.

— C'est drôle, dit Nemo. Je ne savais pas que je m'en irais avant maintenant. J'ai toujours vécu ici. J'entends parler du monde et ça ne m'agace pas parce je sais que je ne peux pas encore y aller et maintenant, je peux, mais je ne peux qu'à un endroit et j'y irai... Et je me demande, est-ce que je vais rater quelque chose ? Et si je voulais rester ? Et si quelque chose allait se passer ici ?

— Ce n'est pas si mal, dehors. Il y a des rivières et des arbres très grands. Et le ciel est un peu bizarre. Mais c'est intéressant, tu vas voir. Tu seras avec nous. On t'expliquera si tu veux. On fera tout ça ensemble.

— Vous pouvez aller où vous voulez, toi et le Corbak.

Andrei rit dans son assiette vide.

— Le Corbak a dit qu'il aurait voulu être toi.

— J'aurais voulu être le Corbak, affirma Nemo et Andrei rit de nouveau.

— J'ai de la chance ! Je peux choisir d'être l'un ou l'autre.

— Et tu vas faire quoi ?

— Les deux. C'est ce que font les grands voyageurs.

— Chez toi, il y a beaucoup de voyageurs ?

— Non, non. On n'aime plus trop ça. Ça ne rapporte pas assez. Mais je veux quand même en devenir un. C'est le meilleur métier du monde.

— Il y a assez de place pour trois voyageurs de plus ?

— Évidemment.

— Bon, fit Nemo, alors ça va.

Il n'y eut plus rien pendant un moment, puis il dit tout doucement :

— J'ai l'impression de sortir du fond d'une boîte.

Il se leva sur ces mots. Andrei voyait d'un autre œil la manière qu'il avait de se balancer sur ses pieds comme une danseuse. Il lui tendit son assiette vide et Nemo disparut à nouveau dans la lumière de la cheminée colossale.

Nemo était un être bizarre. Le Corbak était un être bizarre aussi. Ça allait être un voyage bizarre avec des gens bizarres et il devait avoir quelque chose de bizarre lui aussi sinon ça n'aurait jamais fonctionné. Oui, ils devaient avoir ça en commun.

Il se surprit à sourire en y pensant.

On écrivait des contes à ce sujet lorsqu'il reviendrait, parce qu'il en parlerait à tout le monde. On déformerait la réalité pour en faire un joli mythe et les enfants ne sauraient rien de la mort et de la vie et des grands feux dans lesquels les gens sont jetés, les hivers où les gens s'en vont.

Tous les explorateurs devaient avoir pensé la même chose. Quelle drôle de pensée. Il allait devenir une légende.

Puis, fatigué par le voyage et la chaleur de la pièce, il s'endormit sur la table.

Il rêva de ses parents. C'était un rêve très flou dont il ne garda pas grand souvenir en se réveillant, mais il savait qu'il avait beaucoup pleuré et que beaucoup de choses tristes s'étaient passées, des choses sans rapport avec ses parents mais qui les incluait quand même.

Persuadé de sa véracité, il releva la tête et ne comprit pas immédiatement où il était, où étaient ses parents ni ce qu'il faisait là. Leur absence lui serra un instant la poitrine si fort qu'il eut envie de revenir et d'abandonner la Vouivre. Mais il n'avait jamais été serré par la nostalgie, et le sentiment l'effraya. Il décida de le chasser et se dépêcha de se mettre debout.

Rien ne l'avait vraiment réveillé. Le feu était toujours aussi monstrueux dans la cheminée et aucune fenêtre ne l'aidait à situer l'heure. Nemo avait disparu. Son cou le brûlait. Ses coudes aussi. Il avait froid aux épaules. Il aurait bien voulu dormir dans une position décente, pour cette fois.

Il songea sérieusement à s'étendre sur la table et à se rendormir, puisqu'il n'y avait personne, mais il s'obligea à se lever et à marcher à pas lents jusqu'à la grande, grande porte de l'église.

Il la poussa en grognant. Dans un grincement de gonds un peu rouillés, un flot de lumière pâle se déversa sur les dalles. Le ciel était gris perle, les arbres gris violet, la rivière gris bleu. Il plissa les yeux, aveuglé, et se dépêcha de refermer la porte.

Alors comme ça c'était le matin.

Comme il n'y avait personne, il se demanda où dormait L'Espérance – non, Nemo – et s'il dormait tout court. Il n'en était pas certain. Il était sûrement trop non-humain pour dormir. Il souffla dans ses mains pour les réchauffer, ce qui ne servit pas à grand-chose, et décida d'explorer l'église puisque Nemo n'était pas là.

À sa gauche, il y avait les couloirs sombres qui conduisaient finalement à la cuisine qu'il venait de quitter. Ils passaient devant les escaliers du clocher – cinquante-sept marches, cinquante-sept – et une série de salles dans lesquelles ils n'étaient pas entrés hier soir.

À sa droite, il y avait un autre couloir. Il était un peu plus mystérieux parce qu'Andrei n'y avait jamais mis les pieds, contrairement au couloir de gauche, qu'il avait un peu vu. C'était beaucoup de mystère contre un peu moins de mystère. Il ne se prit pas la tête trop longtemps.

— La droite, c'est un bon côté en plus, se dit-il tout haut.

Sa voix fit un bref écho contre les murs de pierres puis disparut tout à fait. Il soupira. Il monterait voir le Corbak plus tard. Il avait entendu dire que lorsqu'on se parlait à soi-même, c'était qu'on se sentait seul, et il n'avait pas envie de se sentir seul. Il avait depuis peu une très mauvaise opinion de la solitude.

Le couloir de droite était incroyablement froid. Il n'était pas froid seulement par rapport à la température – et Andrei regretta de ne pas avoir repris son pull et son écharpe – mais aussi par rapport à ce que dégageaient les pierres.

Les pierres.

Les pierres d'ici ne voulaient pas de lui. Andrei le sentait comme si on le lui avait crié dans la tête. Ce n'était pas le cas, évidemment. Personne n'allait dans sa tête pour crier des choses – « *pas encore* », se sentit-il obligé de se dire. Par instinct il passa une main dans ses cheveux pour tâter la peau de son crâne. Elle était intacte. Bien sûr. Tout allait bien.

Ce qui n'empêchait pas que les pierres ne voulaient pas qu'il vienne.

Elles étaient trop dures, trop froides, avec une odeur de poussière gelée qui avait vu naître le monde et qui n'avait plus rien à faire des problèmes de l'humanité. Les pierres gardaient quelque chose de plus important que sa petite vie. Parce qu'il s'agissait d'une nécessité, d'une grande chose, elles avaient accepté quelqu'un dans leur infinité. Ce n'était pas lui.

Brusquement, après plusieurs minutes de ce silence méprisant, il s'arrêta, énervé.

— Qu'est-ce que vous allez me faire, hein ? Vous n'êtes que des pierres ! cria-t-il aux murs.

Ils ne répondirent pas en retour et Andrei eut l'impression que cette partie de l'église était une partie morte. Si vieille qu'elle avait eu le temps de se fossiliser sur elle-même. « *C'est marrant* » mais ça ne l'était pas vraiment « *que je rencontre un monstre mangeur de cadavres dans une forêt pleine d'insectes et un devin toujours prêt à aider les autres dans le plus vieux bâtiment du temps* ».

Pour provoquer les pierres, et parce qu'il avait envie de violer leur secret, de voir ce qu'il y avait au bout du couloir, il continua à explorer. Ça devait être un gros trésor, quelque chose qui valait la peine de vexer quelques murs. Oui vraiment, il devait continuer.

Si on le voyait, se disait-il, il pourrait dire qu'il cherchait Nemo, ou qu'il s'était perdu. C'était sûrement la meilleure excuse possible. Et il dirait qu'il était un peu stupide, qu'il ne comprenait pas grand-chose, et qu'il n'avait pas senti la tension du lieu ou le mépris des murs. Ça passerait tout seul. Les gens aiment croire ce genre de choses.

Au bout du couloir, sur sa gauche, il y avait une chapelle sans vitres aux fenêtres, aussi grises que l'extérieur, et sur sa droite une porte close. Tout était plongé dans le silence le plus épais qu'il n'ait jamais entendu.

Il tremblait de froid. Malgré l'apparence sereine des lieux, il savait qu'on était passé là il y a peu. Il le sentait sur sa peau comme de toutes, toutes petites araignées. La poussière n'était pas vraiment à sa place. Il n'y avait personne dans la chapelle.

Il poussa la porte et comme il s'y attendait elle n'était pas fermée.

Derrière la porte il y avait une chambre. Il supposait que c'était une chambre mais il lui manquait quelque chose pour qu'elle soit convaincante. Il y avait un lit, une armoire vide, une fenêtre ouverte, une araignée dans un coin.

La chambre n'était pas comme le couloir. Elle n'avait rien. D'ailleurs, elle n'était pas là pour lui inspirer quoi que ce soit. Elle ne lui appartenait pas.

Il posa par inadvertance le regard sur un tableau inachevé posé à côté du lit sans draps. C'était le ciel, étrangement flou, avec un nuage gigantesque évoluant dans le fond comme une armée céleste, et le début d'une chevelure. Toutes les couleurs étaient pâles. C'était la seule chose personnelle de la chambre. Comme le reste, il était couvert de poussière.

C'était une très vieille chambre. Une très vieille chambre en effet et Nemo était si vieux lui aussi.

Andrei recula avec précaution et referma la porte, en priant pour que personne ne l'ait vu. Sa main avait laissé des empreintes sur la très fine couche de poussière sur la poignée. Son odeur aussi devait flotter le long du couloir, à la manière d'un ruban de couleur. Il allait savoir. Quelle importance après tout ?

C'était ça alors. Quand Nemo n'était peut-être pas encore tout à fait l'Espérance.

Le monde était si vieux ici.

Mais lui, il ne vieillirait pas ici. Il rentrerait chez lui. Après tout il avait une maison. Il avait des parents qui devaient s'inquiéter un

peu pour lui. Il avait une ville à sauver, il avait des nièces à voir se marier, des déserts à explorer, des choses à faire. Tellement de choses à faire !

Andrei était un voyageur. Tous les voyageurs partaient de quelque part et en revenaient à la fin du voyage. Et comme il était un vrai voyageur, il allait faire comme ça. Nemo avait oublié, le Corbak avait abandonné, mais lui, il allait se débrouiller pour faire ce pourquoi il était venu et il allait réussir. C'était le but.

Il savait très bien qu'il aurait pu se sentir triste ou abattu en pensant à toutes ces choses qui pourraient avoir une fin plus rapide et plus tragique que ce qu'il imaginait. Il aurait dû, d'ailleurs. C'était un peu la chose normale à faire, pas vrai ? Penser à des choses tristes, réagir tristement, cela lui semblait logique.

Il n'était pas triste. Il était tout sauf triste. Et ça, c'était plutôt bien. C'était même vraiment positif. Et il était heureux de réussir à être positif alors qu'il y avait tant de raisons de ne pas l'être mais c'était ridicule de se le dire à soi-même.

Puis il revint sur ses pas.

Comme il se l'était promis, et parce que malgré le fait que ce soit personnel et ce genre de choses, il avait vraiment très envie de parler de la « chambre de Nemo », il monta voir le Corbak dans le clocher.

Il compta encore une fois les marches. Intérieurement, il avait un peu peur que l'église ne soit pas vraiment une église et qu'elle ait changé de place ou d'architecture pendant la nuit. L'humanité du lieu le réconfortait beaucoup. Il se serait senti trahi. C'est pourquoi il les monta avec précaution, une à une, sans en rater.

Mais l'église n'était qu'une église, immobile, solide, et il y avait toujours cinquante-sept marches. Alors qu'il montait les dix dernières marches, un rire rauque naquit dans sa gorge et explosa à la dernière. Évidemment, qu'il allait y en avoir cinquante-sept. Évidemment !

Le Corbak le regarda d'un air surpris. Les corbeaux faisaient de même et il ne put pas s'empêcher de remarquer leur ressemblance

avec le monstre qu'ils mangeaient bout par bout. Une phrase de slogan d'affiche de rue, de publicité de télévision lui passa à l'esprit. Qu'est-ce qu'elles disaient, déjà, toutes ces affiches qu'il avait vues ? « On est ce que l'on mange » ?

« On est ce que l'on mange ». Si c'était vrai, Andrei ne devait pas être grand-chose.

— Ça va aller ?

— Oui, oui, ça va. Il y a cinquante-sept marches, expliqua-t-il.

Le Corbak hocha la tête. Andrei était certain qu'il avait compris. Les plaies du monstre avaient séché et formé d'horribles croûtes violettes sur le haut de son crâne. L'une d'entre elles brillait d'un sale éclat. Il n'était pas expert en plaies de monstre mais elle avait l'air infectée.

— Tu vas mourir de maladie si tu ne t'occupes pas de ça, lui dit-il en indiquant la plaie. Il te faudrait des médicaments. Ce serait plus sûr.

— Non, non, je vais la rouvrir plus tard pour qu'elle saigne, et la maladie partira avec le sang. C'est très facile. Je l'ai déjà fait.

Andrei avait l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part. Peut-être dans les livres d'histoire, lorsqu'il apprenait les progrès de la médecine.

— Hmm. Je n'y crois pas trop. Tu as vu Nemo ?

— Nemo ?

— Ah, oui, tu n'étais pas là... L'Espérance, il a un nom maintenant.

— Vraiment ?

— Oui. On l'a choisi ensemble.

— Il a pris un nom ? C'est vraiment une drôle de personne. Enfin, plus drôle que moi ou toi, rectifia-t-il en voyant le sourcil levé sur le visage d'Andrei.

— Je trouve que ça lui va bien.

— Oui, ça lui va bien, admit-il. Mais je ne sais pas comment réagira la Chimère en l'apprenant.

— Il n'a pas le droit de prendre un nom ?

— Je ne sais pas. Je suppose que si, puisqu'il l'a fait. En fait on n'a jamais entendu parler de l'un d'entre eux qui aurait pris un nom. Tu changes beaucoup de choses autour de toi, Andrei, fit le Corbak.

Il aurait pu le prendre pour une accusation s'il n'avait pas entendu la pointe d'admiration qui perçait dans la voix du monstre.

— Merci. Tu n'es pas mauvais à ça non plus.

— Ah bon ?

— Je n'ai pas changé depuis la première fois qu'on s'est rencontrés ?

— Je ne sais pas. Je ne me rends pas compte.

— Tu parles comme si on se connaissait depuis longtemps.

— C'est sûrement le cas, dit le Corbak le plus sérieusement du monde.

C'était idiot, mais Andrei se mit à rire. « *Ce n'était pas un très beau rire* », se dit-il après. « *Pas forcé mais trop nerveux* ».

— Bon. Donc, tu as vu Nemo ?

— Oui. Il tue des poules derrière l'église. Je lui ai promis d'attendre un peu avant de venir, histoire de ne pas apporter les corbeaux avec moi. Il m'a dit qu'il allait venir avec nous. C'est bizarre, ça aussi, pas vrai ?

— Il tue des poules ? répéta-t-il.

— Il n'est pas un monstre, lui. Un peu comme toi. Il doit manger des choses cuites.

— Je ne pourrais pas tuer une poule, pensa-t-il à voix haute. C'est mignon et ça bouge sans cesse. Il y aurait du sang partout.

— C'est parce que tu n'as pas l'habitude. Après quelques unes, ça va plus vite. Tu vois, il n'y a pas besoin de trop les faire saigner, tu les prends et tu leur brises vite le cou. Tu attends un peu, sinon le cœur bat encore et le sang coule trop vite.

— Non, tais-toi ! le coupa Andrei en se bouchant les oreilles. Je ne veux pas savoir comment on tue !

Le Corbak redevint silencieux. Les corbeaux lui jetèrent de sales regards ronds depuis leurs perchoirs. « *Les seuls oiseaux à qui je devrais briser la nuque, ce sont ceux-là* », pensa-t-il avec une brutalité qui ne lui était pas coutumière.

— Ça fait combien de temps qu'il est monté, Nemo ? demanda-t-il au bout de plusieurs secondes d'un silence qu'il commençait à trouver gênant.

— Je ne sais pas. Un moment. Tu veux qu'on aille vérifier ?

— Oui. Je suis tombé sur quelque chose qui lui appartenait. C'était une chambre.

— Ah.

— Je crois qu'il a oublié que c'était la sienne, continua-t-il alors qu'ils descendaient les cinquante-sept marches de l'escalier qui tournait.

— C'est possible. Ceux comme eux n'ont pas beaucoup de mémoire.

— Ils oublient souvent des choses ?

— Tout le temps. La seule chose dont ils se souviendront vraiment, c'est ce pourquoi ils sont là. Je veux dire, en vie.

— Et ils sont là pourquoi ?

— Ils ne le diront jamais ! C'est un secret.

— Il va m'oublier quand je partirai ?

Le Corbak eut un petit soupir triste.

— Il nous oubliera sûrement, oui. C'est comme ça.

— On pourrait rester ensemble pour tout le temps. Il ne risquerait pas de nous oublier, comme ça, pas vrai ?

— Bien sûr, répondit le Corbak, mais Andrei entendait dans ce « bien sûr » la voix calme des adultes qui disent « bien sûr » en voulant dire « ce ne sera pas possible », et avec la voix du Corbak, qui n'était pas adulte, c'était encore pire.

Ils sortirent ensemble de l'église, en poussant la grande, grande porte, et ils en firent le tour. Ils entrèrent dans une petite cour noire,

tout près de la rivière, qui devait l'engloutir lorsqu'elle était en crue, car les murs étaient beaucoup trop bas pour retenir quoi que ce soit.

Nemo était là. Il avait une machette dans les mains et les mains pleines de sang. Ses yeux pâles suivaient les plumes qui volaient dans les airs lorsqu'il agitait par mégarde les poules qu'il avait déjà tuées.

Une chose étonna beaucoup Andrei : les survivantes étaient très silencieuses. Elles ne se débattaient pas, ni ne caquetaient, mais restaient sereinement dans leur coin et couvaient leurs œufs comme si les cadavres de leurs sœurs ne leur importaient guère.

Andrei, lui, se sentait un peu nauséeux.

Le devin se releva et fit vaciller sa tête jusqu'à trouver les leurs. La sueur perlait sur son front malgré le froid. Ses cheveux en toile d'araignée flottaient autour de son visage. Il leur sourit. Andrei réprima un frisson. Il avait beau le savoir aveugle, son regard était bien ancré dans le sien, comme n'importe qui d'autre le ferait.

Peut-être s'entraînait-il souvent à faire semblant de voir les gens. Au cas-où il en viendrait. Est-ce qu'il sentait ses yeux ? Leur couleur, leurs larmes ? Il savait que le nez aidait à avoir le goût de tout. Est-ce qu'il avait son goût sur la langue ?

« Au final je me fais plus manger par Nemo que par le Corbak ».

— Bonjour. Bien dormi ?

— Oui, répondit-il. Et toi ?

— Je n'ai pas dormi, répondit-il en chassant les corbeaux qui, inévitablement attirés par une promesse de cadavres, s'étaient posés près de lui. Je n'y arrivais pas.

— Tu n'es pas fatigué ?

— Si, bien sûr. Mais j'en ai profité pour faire autre chose. Il va falloir à manger pour voyager correctement. C'est ce que j'ai fait.

— Tu ne veux vraiment pas rester ici ? demanda le Corbak, toujours fasciné par ce concept.

— Non, non. Je dois m'en aller.

— Et les gens ?

— Ah, les gens, répéta-t-il lentement. Les gens qui cherchent une protection. Je ne sais pas. Je reviendrai peut-être un jour, vous savez. Ils auront sûrement besoin de moi un autre jour. Ce n'est pas grave. Il n'y a plus jamais personne ici. Ils se passeront de moi.

Sa voix n'était pas vraiment triste, mais Andrei sentait une déception vieille de plusieurs années peser sur ses paroles.

— On reviendra quand ce sera fini, promit-il. On fera venir du monde.

Nemo s'assit sur la souche où étaient mortes ses poules. Elles formaient un tas de plumes duveteuses à sa droite. Il les regardait tous les deux avec une telle compassion dans ses yeux clairs qu'il aurait pu croire qu'il les voyait réellement.

— J'ai le sentiment que ce sera vite fini, dit-il.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Que ce sera vite fini, tout ça, répéta Nemo.

— La Vouivre ne nous fera pas de mal, répondit aussitôt le Corbak. Je suis un de ses enfants, elle ne me tuera peut-être pas. Andrei a quelque chose, elle ne le touchera pas. Tu es un fils de la Chimère, et tant qu'elle ne le lui en donne pas le droit, la Vouivre ne peut rien contre toi.

— C'est quoi, la Vouivre ? Andrei demanda-t-il enfin.

Les deux autres froncèrent les sourcils.

— Comment ça ?

— Qu'est-ce que c'est que la Vouivre ?

— C'est la Vouivre, fit Nemo, l'air perplexe.

— Oui, mais vous l'avez vue ? Vous l'avez entendue ?

— Bien sûr que non ! Personne à part les sages n'a vu la Vouivre un jour. Mais elle existe, ça, c'est certain.

— Qui vous l'a dit ?

— Elle nous a créés, fit le monstre. On le sait. Elle a toujours été là.

— Et vous me suivez alors que vous ne savez pas ce que vous allez voir au bout ? s'exclama-t-il. Vous n'avez aucun but, rien du tout, et vous me suivez ?

— Oui.

— Si elle est si dangereuse, vous devriez en avoir peur ! Qu'est-ce qu'elle fait à part ça, la Vouivre ?

— À part tuer ? Rien, répondit platement Nemo.

— Rien ?

— Rien.

— Je vais parler à quelqu'un qui ne fait que ça ? Tuer ?

— C'était ton idée, lança le Corbak.

— Est-ce qu'on peut lui parler ?

— Ce n'est pas ce que tu allais voir ?

Andrei aurait bien eu envie de s'asseoir à son tour.

— C'est ridicule, souffla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je... C'est idiot. Je ne savais pas que ce serait aussi grand. Et si on y va pour rien ? Et si elle ne veut pas nous écouter ? Et si... Et si elle nous tue parce qu'on l'a effrayée ou parce qu'on n'a pas le droit de la voir ?

Il y eut un long moment de silence, puis le Corbak dit :

— Mais nous ne sommes même pas encore partis. Tu veux déjà t'en aller ?

Andrei respira profondément et leva la tête vers le ciel. Les corbeaux y volaient en grandes rondes noires.

Est-ce qu'il voulait s'en aller maintenant ? Il y avait tellement de choses floues à présent qu'il aurait mieux fait de partir.

Il ferma les yeux et imagina la nièce au drap vert de gris. Elle était morte à cause de la Vouivre, c'est ce qu'on lui avait dit, c'était ce qui devait être vrai. Il fallait s'en souvenir. Il fallait se rappeler qu'il faisait ça pour toutes les nièces aux draps du monde. Et pour lui, mais pas seulement.

— La Vouivre tue, mais elle reste une mère. On doit pouvoir parler à quelque chose qui enfante, fit doucement Nemo. Il faut aller voir. C'est le seul moyen d'être sûr.

Andrei se mordit les lèvres. C'était ça voyager. C'était penser à sa destination pour en trouver une autre au final. C'était le but. Les livres n'en parlaient pas, bien sûr, mais devait-il vraiment croire les livres après tout ce temps ?

Il ferma les yeux. Il avait mal à la tête. Il espérait qu'il n'avait pas attrapé de fièvre.

Il faisait un drôle de héros. Pourquoi était-il venu au départ ? C'était peut-être stupide d'avoir fait ça. Ça l'était sûrement un peu. Il aurait dû se poser la question avant. Il aurait dû se demander s'il était bon de venir risquer sa vie ici. Était-il lié à sa ville ? Il n'aimait pas cet endroit. Il n'aimait rien là-bas.

Mais il y avait des gens qui vivaient.

Andrei savait qu'il aimait ce qui vivait et il prenait en pitié tout ce qui voulait survivre. Et eux survivaient.

Oui, quelque part, cela en valait sûrement la peine.

— D'accord. Ça veut dire qu'on va quelque part, on ne sait pas où, parler à on ne sait pas quoi de dangereux et de mortel.

— On fait comme ça ?

— Évidemment qu'on fait comme ça.

Les corbeaux s'amusaient avec les plumes des poules contre les murs gris.

Ils partirent avant midi.

Chapitre 2



Jusqu'à ce qu'elle disparaisse, Nemo se retourna pour voir – sentir – l'église, et Andrei lisait sur son visage l'extrême incompréhension qu'apportait la sensation d'avoir oublié quelque chose d'important. La même expression qu'il devait avoir eue dans la chambre pleine de poussière, avant. Elle rendait Andrei un peu triste.

Mais comme Nemo avait dit qu'il ne devait plus être ici, cela ne servait à rien d'être triste, n'est-ce pas ? Andrei était triste d'avoir abandonné le camion, par exemple, parce qu'il s'en souvenait – abandonner le camion ! C'était ça, ses soucis d'avant ! Cela le fit rire. Cela faisait deux jours qu'il était parti et il n'avait jamais eu autant de problèmes.

Nemo, lui, ne se souvenait de rien.

Il l'enviait un peu. La vie devait être plus facile lorsqu'on ne se rappelait pas de tout. Les gens, les ennuis, les choses horribles comme les centaines de draps dans une rue, fini ! Comme un petit enfant, ou une très vieille personne malade. Andrei aurait aimé tout oublier un jour, juste pour voir, pas trop longtemps. On devait être tranquille. Tellement tranquille.

Le sage du coin était parti voir l'autre sage le plus proche, à un ou deux jours de marche. C'était ici qu'ils devaient tous se rencontrer.

Sur les cinq, trois d'entre eux venaient de très loin. Nemo lui parla de toundras, de montagnes interminables, de plaines dévastées par le vent, de tous les paysages et de toutes les contrées que les sages devaient arpenter, tous les jours, sans relâche. C'était apparemment tout ce que les sages faisaient, marcher.

— Mais ils font quoi, les sages ?

— Ils regardent simplement si tout va bien.

— Et quelque chose ne va pas bien avec la Vouivre ? C'est pour ça qu'ils font une réunion, pas vrai ? demanda-t-il, les yeux plissés. Aucune question n'aurait pu gêner Nemo davantage.

— Oui, avoua-t-il au bout d'un moment de silence. Je pense que c'est ça.

— Et qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas. Il ne me dit pas beaucoup de choses. Je ne suis pas un sage.

— Le Corbak m'a dit que des choses bizarres arrivaient ces derniers temps, se souvint-il avant de se tourner vers le monstre.

— C'est courant chez les monstres de vous accuser, marmonna le monstre. C'est parce que vous naissez de la Chimère... Et puis, la Vouivre ne pourrait pas faire du mal à ses enfants...

— Des monstres meurent ? fit Nemo, surpris.

— C'est ce qu'il se dit.

— Pourquoi la Vouivre voudrait tuer les monstres ?

— Ne me le demande pas, je ne suis là que depuis deux jours, répondit Andrei en haussant les épaules.

— De toute façon, reprit le Corbak, on n'aura qu'à demander aux sages, pas vrai ? Ce n'est pas de leur domaine mais ils sauront voir que c'est important.

— Il n'y a pas de sages, chez moi, fit Andrei pensivement. Tous ceux qui surveillent les pays se disputent sans cesse.

— Eux aussi se disputent souvent, dit Nemo. Ceux du nord et ceux du sud ne sont jamais vraiment d'accord entre eux.

— Donc ce ne sont pas vraiment des sages, en fait ?

Aucun des deux ne sembla comprendre sa question.

— Quand on est sage, c'est qu'on prend toujours les bonnes décisions, pas vrai ? Par exemple, moi, je ne suis pas sage. Mais donc vos sages, s'ils se disputent sans cesse, ils ne sont pas vraiment sages, si ?

— C'est leur nom, c'est comme ça, répondit le Corbak. Tu voudrais les appeler différemment ?

— Pourquoi pas ?

Mais il ne trouvait aucun nom convenable et il abandonna, parce qu'il n'était pas proche des sages, et qu'il se fichait un peu de leur nom. Ils auraient pu être des bergers ou des marins qu'il s'en serait tout autant moqué.

Marcher à trois était très différent de marcher à deux. Il n'était pas certain de pouvoir expliquer ce que ça faisait de devoir partager les oiseaux du Corbak avec Nemo, qui gardait le nez en l'air en inspirant toutes les odeurs de l'extérieur, un air profondément étonné sur ses traits fins.

C'était un peu bizarre parce que c'était nouveau. Très vite, l'impression d'étrangeté disparut et il eut le sentiment qu'ils avaient toujours marché ensemble.

C'était même assez drôle au bout d'un moment. Comme Nemo ne savait pas ce qu'il se passait dehors, le Corbak essayait de lui expliquer ce qu'il savait, mais il savait peu, et Andrei n'était pas là depuis assez longtemps pour pouvoir affirmer quoi que ce soit.

Il avait l'impression que ça faisait des jours qu'il marchait. Comme si toute sa vie, il l'avait passée à côté d'un devin aveugle et d'un monstre sans tête. Il supposait que c'était normal. Il y avait tant de choses différentes de ce qu'il voyait habituellement que sa tête aurait pu exploser et qu'il ne s'en serait même pas étonné.

Certes ce serait illogique car, dans ce cas-ci, il serait mort et incapable de penser quoi que ce soit mais... Là n'était pas la question.

« *Je devrais vraiment me reposer.* »

Ils parcoururent un nombre incalculable de kilomètres avant la nuit. Andrei n'avait jamais autant marché. Ses chaussures lui entaillaient le talon, et sa tête n'avait pas cessé de le brûler. Son dos lui faisait toujours aussi mal. Le Corbak se faisait harceler par un corbeau particulièrement virulent et Nemo avait l'air épuisé.

Malgré tout, il ne se plaignit pas de la douleur à voix haute. Quelque part, il avait l'impression qu'elle devait être là pour qu'il soit heureux de voyager. Comme quelque chose à payer, quelque chose contre laquelle il ne pouvait rien.

Ils passèrent la nuit dans une forêt de pins où le sol n'était pas couvert de givre. Ils n'avaient pas prévu de s'y arrêter, mais la nuit était tombée plus vite que ce qu'ils avaient pensé (surnaturellement vite, même, aurait-il pensé si tout n'était pas surnaturel ici) et ils y avaient été forcés.

Contrairement à la forêt du Corbak, elle n'était ni vivante ni oppressante, mais il y avait quelque chose dedans. C'était Nemo qui en avait senti l'odeur, dès leur arrivée. Il ne parvenait pas à la définir, pourtant.

— C'était froid, oui, et grand, et très, très bizarre avait-il dit, les sourcils froncés.

— Pas de sang ? avait demandé le Corbak.

Nemo avait fait non de la tête.

— Alors c'est inoffensif.

Au moins, remarqua Andrei avec une pointe de soulagement, mais Nemo n'avait pas l'air très rassuré non plus.

Ils auraient voulu pouvoir marcher toute la nuit et c'est ce qu'ils tentèrent bravement de faire. Néanmoins, Andrei n'était pas encore habitué aux nuits blanches de marche, et Nemo dormait debout. Ils finirent par devoir s'asseoir.

Nemo avait apporté un briquet pour faire du feu. C'était l'un de ces très vieux briquets qu'Andrei avait pu voir dans les livres d'histoires, ceux de la guerre par exemple, et même d'avant. Il le gardait dans une sacoche noire autour de son cou.

Quel genre de technologie possédaient les monstres ? D'après ce qu'il en avait vu, ils étaient sauvages, et ils n'avaient ni ordinateurs, ni télévision, ni quoi que ce soit. Pour diffuser quelles informations ? Il imagina un monstre relayant les événements dramatiques qui se passaient dans l'ombre des forêts et la vase des lacs. « Et nous apprenons que la ponte de cette année a été diminuée de moitié chez nos confrères océaniques suite à une tornade imprévue dans le nord-ouest »...

Un corbeau l'arracha d'un croassement à ses rêves de télévision étrangère. « *Ça n'a pas de sens, de toute façon, ils ne veulent même pas se nommer. Alors va leur parler de la télévision. . .* »

Il en profita pour se gratter furieusement le bras gauche, attaqué par les moustiques des marécages, puis le cuir chevelu, juste pour s'assurer que tout était toujours intact. Ses ongles étaient gris. Il grimaça en les regardant. La plaie sur sa joue se plia avec sa peau. Ses lèvres brûlaient.

— Il faudra que je me lave à un moment, annonça-t-il à personne en particulier.

— Effectivement, tu en auras besoin. Tu saignes, répondit le Corbak, en lui indiquant sa mâchoire du bout du doigt.

Comme il allait le toucher, un corbeau passa la tête par sa manche, attiré par sa joue, et il recula aussitôt la main.

Andrei poussa un long soupir. Il n'osait pas toucher la plaie. Les coupures avaient un sale aspect enflammé sur ses paumes et ses doigts étaient couverts de terre et de bois. Il préféra s'essuyer le visage dans son t-shirt.

Ce n'était pas vraiment mieux, se dit-il en essayant vainement d'enlever les taches couleur rouille qui s'étaient étalées sur le tissu, mais il se persuada que c'était plus hygiénique et que ses habits portaient moins de maladies potentielles que sa peau. C'était peut-être le cas, après tout.

Il avait le même t-shirt depuis deux jours. Il se demanda quand son niveau de saleté atteindrait ce point où il ne pourrait plus supporter la boue sur ses plaies et les taches sur ses habits et il devrait

soit se laver soit piquer une crise de nerfs. Il se donnait deux jours de plus. Trois peut-être. Et après, il s'habituerait. Sûrement. Peut-être.

C'était drôle comme on ne parlait pas de ça dans les livres, se dit-il.

Nemo, tout en chassant méthodiquement le moindre corbeau qui osait poser les pattes trop près de lui, avait sorti les poules mortes du sac qu'il avait jugé bon d'emporter.

— La dernière ne sera sûrement pas bonne lorsqu'on voudra la manger, leur dit-il en enlevant sans broncher les entrailles qui traînaient dans la carcasse de l'oiseau.

Il voulut les jeter dans le feu, mais le Corbak les lui prit des mains et les lança loin derrière les arbres. Tous les corbeaux présents à ce moment s'y précipitèrent avec des croassements suraigus. Le bruit de leur bataille fut étouffé par le froid.

Les branches furent vite vides de leurs yeux ronds et les trois garçons eurent l'impression satisfaisante d'être enfin seuls. Andrei décripa les épaules.

— Tu voudrais aller chasser ?

Le petit nez de Nemo se fronça.

— Je n'aime pas beaucoup la chasse.

— Les poules n'ont pas eu l'air de s'affoler quand elles t'ont vu arriver, fit remarquer le Corbak. Tu ferais sûrement un meilleur chasseur que tous les corbeaux réunis.

— J'ai dit aux poules que je devrais les tuer un jour, elles étaient habituées à l'idée. Mais les animaux de la forêt ? Personne ne leur a rien dit. Je ne sais pas si je pourrais le faire.

— Et tu vas faire quoi ? Manger la vieille poule ? Elle sera pleine d'asticots et de champignons, fit remarquer Andrei, un peu dégoûté.

— Probablement.

Andrei jeta un coup d'œil au Corbak, qui haussa les épaules.

— Ne compte pas sur moi pour manger des choses pourries.

— Très bien, j'irai chasser pour vous, trancha le Corbak. Je ne sais pas où on va après, mais dans cette forêt, il n'y a rien. Il faudra en être sortis.

— C'est tellement bizarre de s'inquiéter pour sa nourriture, marmonna pensivement Andrei. Vous vivez tout le temps comme ça ?

— Tu vis autrement, toi ?

— Moi, j'achète ma nourriture. Je veux dire... Il y a des gens qui nous donnent la nourriture contre des choses qui ont la même valeur... Enfin... On n'a jamais eu de problèmes avec ce qu'on mangeait. Il y avait toujours quelque chose, vous voyez ?

Nemo et le Corbak étaient silencieux autour du feu. Il essaya vainement de leur expliquer ce que c'était de ne pas devoir survivre tous les jours.

— On ne chasse pas. On ne mange pas de choses pourries. C'est... toujours bien.

— C'est pour ça que tu n'aimes pas tuer ? Parce que tu n'as jamais essayé ? demanda le Corbak.

— Je... Je suppose.

— Si ça se trouve, tu seras obligé de le faire pour manger, ici. Et tu aimeras peut-être ça.

— Je n'ai pas envie.

Tuer des choses, manger ses propres cadavres, en ronger les os pleins de vermine, se faire trouser la tête. Il écarta d'instinct ses cheveux pour sentir la peau en-dessous. Elle était brûlante. Mais elle était là et c'était le principal. Non, il n'avait vraiment pas envie de chasser quoi que ce soit.

« *Mais si c'était pour vivre ?* » pensa-t-il. « *Si je n'avais pas le choix ?* » Andrei hésita et finit par ne pas donner de réponse.

« *J'ai toujours mangé des choses mortes* », insista-t-il malgré tout. Mais il ignore cette autre pensée.

Les corbeaux commençaient à revenir vers le feu. Ils avaient des choses rouges entre les serres. Leurs petits yeux ronds luisaient de

satisfaction. Pour eux, c'était facile. C'était dans leur sang. Stupidement charognards.

Il se gratta à nouveau le bras. Ses ongles laissaient de longues marques à vif sur sa peau maintenant. Trop irritée. Il avait beau avoir froid, sa tête brûlait. Elle pulsait comme s'il avait eu le cœur dans le crâne.

Il ferma les yeux. Il aurait voulu savoir quelle heure il était. Ils étaient au milieu de la nuit, il le savait, mais c'était tout.

— On ne part pas dès qu'il y a du soleil, hein ? J'ai vraiment besoin de me reposer.

— On part quand tout le monde est prêt, dit Nemo. Tu comptes dans le tout le monde, pas vrai ?

Andrei lui sourit. Nemo vacilla un moment sur lui-même, puis lui sourit en retour, et Andrei commença à se dire que, comme le Corbak, Nemo devait se sentir seul pour lui sourire aussi timidement. Un autre point commun. Les gens bizarres s'attirent parce qu'ils sont bizarres, c'était évident ; et les gens seuls ?

Le Corbak repoussa un corbeau un peu trop vorace. Andrei le regarda un moment.

Il ne savait pas ce qu'il sentait dans sa tête. Mais ce n'était pas de la solitude. En tous cas – il en était certain – ça n'en était plus. Il n'était même pas sûr qu'un jour il avait compris qu'il était seul. « *C'était peut-être toujours là* ». « *C'était peut-être toujours comme ça* ».

Il pensa au Corbak. Il pensa à Nemo. Les blessures qui brillaient devant les flammes, les yeux qui les contemplaient sans les voir. Il y avait tellement de gens autour de lui pour une fois, tellement de gens qui avaient choisi d'être à ses côtés.

C'était un peu étrange d'y penser maintenant, mais il se demanda si c'était ça, ce que les adultes appelaient des amis, des gens qu'on choisit pour affronter avec soi les choses qu'on ne connaît pas.

Si c'était ça, c'était plutôt bien.

Ils avaient décidé de faire des tours de garde, au cas-où, mais lorsqu'Andrei se réveilla au milieu de la nuit, Nemo était coincé

entre deux arbres, les yeux clos, et le Corbak avait réussi par il ne savait trop quel miracle à s'allonger sans se faire dévorer et, les mains sur les yeux, il dormait profondément.

Le feu était réduit à un gros tas de braises rougeoyantes. Il y jeta une branche, pour voir. Elle s'enflamma puis disparut. Andrei aimait bien le feu. Il saisit quelques branches mortes, couvertes de mousse sèche, et les empila sur les braises. Elles s'enflammèrent plus vite que prévu. La lumière faisait trembler les arbres.

Il bâilla, s'étira.

Entre les troncs, il aperçut une tête géante de chat blanc.

Elle semblait flotter au-dessus du sol.

Andrei ouvrit grand les yeux. Il vit le reste du corps suivre comme un fil de fer sous la tête gigantesque.

Le chat allait à quatre pattes, comme tous les chats. Ses yeux contenaient comme des myriades d'univers et il affichait un drôle de sourire de chat, un sourire félin et figé qui n'en était pas vraiment un, parce qu'il ne s'agissait que d'un gros chat. On aurait dit qu'il portait un masque de cire.

Il le regardait, Andrei le regardait, et le chat marchait autour d'eux, en rondes furtives sur ses pattes longilignes. Andrei eut soudain l'impression qu'il allait leur sauter dessus – les chats ne mangeaient pas les humains, bien sûr, bien sûr, mais pourtant. . .

Enfin, il passa derrière un saule blanc. Andrei guetta ses moustaches frémissantes et sa fourrure rase avec une certaine nervosité. Elle n'apparut jamais. Seul le bout de sa queue battit l'air quelques secondes encore, en ligne blafarde dans l'obscurité, et disparut à son tour, avalée par le bois. Puis ce fut le silence.

Andrei resta là sans savoir s'il devait rire ou s'inquiéter.

— Magnifique, dit-il tout haut.

Sa gorge grattait horriblement.

Comme il avait toujours mal à la tête, et qu'il faisait encore nuit, il préféra se rendormir en regardant le dos du Corbak et les oiseaux qui s'y nichaient plutôt que de paniquer.

Le lendemain, le froid était devenu si mordant qu'il en avait mal à la poitrine. Il se réveilla en tremblant. Le feu était mort. Nemo ne souffrait pas du froid, mais lui et le Corbak avaient envie de maudire la terre entière pour le vent insidieux qui rampait entre les arbres et gelait toutes leurs plaies.

Comme ils n'avaient aucune raison de s'attarder dans ces bois, ils repartirent peu de temps après leur réveil. Le sol était devenu bleu et blanc de fleurs de gel. Les lèvres d'Andrei saignaient lorsqu'il y passait la langue. Sa gencive déchirée lui était affreusement douloureuse.

« Bien sûr, il fallait que ce soit l'hiver ici aussi, bien sûr ! »

Le Corbak avait autorisé les corbeaux à se nicher dans son cou et à picorer ce qu'ils désiraient du moment qu'ils lui tenaient un peu chaud. On ne voyait du monstre que ses yeux dorés à travers une masse de plumes sales qui claquaient du bec.

Andrei se mit presque à regretter de ne pas être un monstre. Mais très vite, il se passa la main sur le crâne – la peau était intacte, personne n'y avait encore fait son nid – et il oublia cette envie de chaleur parasite.

Il s'autorisa à soupirer entre ses dents claquantes. Il fallait souffrir pour rester en vie.

Ils sortirent des bois à la moitié de la journée. Il se rendit compte qu'ils étaient plus hauts que ce qu'il avait cru.

Le bois était perché sur le sommet d'une colline vide de vie. De leur côté, elle descendait presque à angle droit et allait se jeter dans une vallée toute plate. Nemo leur indiqua une autre forêt blanche au loin, au fond de la vallée, en leur disant que les sages venaient se réunir là-bas.

Alors qu'ils descendaient le flanc de la colline, Andrei passa un moment à méditer sur le nom qu'on donnait à la moitié de la journée. Cela ne devait pas être compliqué – non, ça ne l'était pas. Il le connaissait bien. Il l'utilisait souvent. Frustré de ne pas s'en rappeler, il grimaça.

« Ça commence par un m, se souvenait-il. Comme... Moitié, justement. »

Il chercha un moment, mais finit par se dire qu'il avait bien d'autres problèmes qu'un mot, et arrêta de se demander. Ce n'était pas très important. Ce qui était vraiment important, c'était ce qu'il devait faire, c'est-à-dire voir la Vouivre. Les mots pouvaient attendre.

Peu de temps après, le vent se leva, tranchant comme un rasoir, et battant avec une violence inouïe la colline déserte. Le dos courbé, ils avançaient sans rien dire, les dents enfoncées dans leurs lèvres. Les corbeaux ne pouvaient pas voler avec tant de vent. Ils restaient dans l'immensité noire des vêtements du Corbak et croassaient par moments.

Nemo marchait en tête d'un pas presque hésitant. Il donnait l'impression qu'il allait trébucher sur le moindre brin d'herbe ou qu'une rafale allait l'envoyer au fond de la vallée comme le ferait une lame de fond. Andrei finit par le rejoindre.

— Tu n'as vraiment pas froid ? demanda-t-il au devin.

— Non, vraiment pas.

Andrei tendit une main et la passa sur le front de Nemo. Il était sûrement tiède, mais pour sa peau gelée, c'était comme plonger la main dans de l'eau brûlante. Il plaqua fébrilement ses paumes sur son cou. Le sang du devin battait sous ses doigts. Nemo le regarda faire avec un peu d'étonnement.

— Tu as de la chance, fit Andrei. Je suis absolument gelé.

Il hocha la tête – c'était drôle de sentir les nerfs et les veines s'étirer sous sa main – puis se tut, les lèvres fermées comme s'il se retenait de dire quelque chose.

— Ça va ?

— Comment ça fait, d'avoir froid ? l'interrogea-t-il finalement.

— Crois-moi, tu ne veux pas savoir.

Ils s'arrêtèrent de marcher pendant une vingtaine de minutes. Andrei avait abandonné ces concepts polis d'espace personnel

qu'il avait appris lorsqu'il était petit. Comme Nemo semblait s'en moquer, il avait enfoui son nez dans son cou, oubliant qu'il n'aurait jamais, jamais agi ainsi chez lui et s'il ne l'avait pas oublié, il s'en moquait un peu.

Il fallait aussi dire qu'il n'avait jamais eu froid à ce point. Il frissonna en y pensant. C'était facile en fait d'oublier les concepts. Peut-être parce que ce n'était pas important. Il n'en savait rien.

Mais Nemo était vraiment très chaud et il avait vraiment très, très froid. Ils n'en parleraient pas et ce serait tout. Il serra plus fort la gorge mince du devin et ferma les yeux. C'était vraiment la seule chose qui lui importait.

Le Corbak regardait les corbeaux pelotonnés contre sa tête avec amertume. Andrei aurait pu parier qu'à ce moment son seul souhait était de tous les voir magiquement disparaître, et de pouvoir se permettre de toucher quelqu'un sans le dévorer par accident.

S'il avait pu – il se mit à rêver contre le cou battant du devin – il aurait étranglé ces oiseaux lui-même. Il l'aurait vraiment fait. Ça aurait été mieux pour tout le monde.

Mais il ne le pouvait pas et ils se contentèrent de ce qu'ils avaient.

Heureusement, quand le soleil se coucha, un gros soleil tremblotant comme ces choses en gelée jaune dans les magazines de déserts (Andrei détestait ces magazines, ils le dégoûtaient), le vent tomba, et bien qu'il fasse toujours froid, c'était un peu plus supportable, et Andrei put se dégager de la gorge au sang chaud de Nemo.

Andrei avait vaguement l'impression que ses jambes s'étaient mises en mode automatique. Elles ne lui faisaient plus mal. D'ailleurs elles ne lui faisaient plus rien du tout.

« C'est comme ça que font les coureurs, se dit-il, ils se mettent en mode automatique et ils courent sans savoir qu'ils courent. C'est drôle. C'est comme dormir. »

Ça devait être pour ça qu'il était encore debout. Ses jambes dormaient à sa place.

Chapitre 2

Les corbeaux étaient restés dans un stade léthargique après ce coup de froid, contrairement au Corbak. Andrei et lui purent parler un peu sans être dérangés par les charognards.

Le monstre avait moins de mal à s'exprimer qu'avant. Les mots avaient l'air de venir plus facilement sur sa langue. Andrei se sentit heureux en s'en rendant compte. Il se demanda s'il avait déjà pu discuter avec quelqu'un avant lui. C'était probable – comment aurait-il appris à parler, sinon ?

— Tu as déjà eu des amis ? finit-il par lui demander.

— Je connaissais un monstre qui faisait des couleurs avec ses griffes, répondit le Corbak. Il faisait des dessins sur les cailloux. Ça ne ressemblait à rien, mais c'était joli. Il avait vraiment beaucoup de griffes, et il faisait beaucoup de couleurs.

— Tu le connaissais vraiment ?

— Oui. . . C'était il y a longtemps. Il avait perdu ses semblables, et moi, j'essayais de l'aider. C'est drôle. Maintenant que tu le dis, il te ressemblait un peu, ajouta-t-il. Vous aviez les mêmes cheveux. Comme des pieuvres – le monstre eut un rire éraillé – oui, comme une pieuvre.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu ?

— C'était un monstre de rivière. Il s'est empalé sur un rocher en descendant un courant, répondit-il platement.

Andrei baissa les yeux.

— Ah, dit-il.

— C'était il y a longtemps. Je ne me souviens plus vraiment de lui.

— Tu étais triste ?

Le Corbak haussa les épaules.

— Peut-être ? Je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire, être triste.

— Je. . . Ce n'est pas facile. . . Par exemple, quand tu perds quelque chose auquel tu tiens, tu es triste. . .

— Pourquoi ?

La question se compliquait encore. Il n'était pas doué à l'école et il n'était pas sûr de pouvoir répondre correctement. Mais le Corbak avait vraiment l'air de vouloir savoir et il n'avait pas d'autre choix que de lui répondre. Andrei fit la moue. « *Au moins, je ne pense pas au froid.* »

— Parce que tu te souviens de comment c'était avec... Je pense ? Si tu y tiens, c'est que ça t'a rendu heureux. Donc tu voudrais être heureux, mais tu ne le peux plus. C'est triste, ça tu vois ?

— Oh. D'accord. Il faut être heureux avant d'être triste ?

— Je suppose ?

— On ne peut pas être triste tout le temps ?

— Probablement pas... Il faut autre chose, pour comparer, tu vois ?

— D'accord.

Le Corbak se tut un instant, puis ajouta.

— J'allais dire que je m'étais tout le temps senti triste, mais du coup, je suppose que c'est faux.

— Tu étais heureux quand tu étais avec ton ami ?

— Je pense, oui. Je ne m'en souviens vraiment pas assez. Je sais juste que c'était mon ami et qu'on parlait ensemble sans qu'il ne veuille m'attaquer. J'aurais bien voulu qu'il retrouve ceux avec qui il vivait avant qu'il ne meure. Ça, je crois que ça m'a rendu triste.

— Tu es moins égoïste que moi, murmura pensivement Andrei.

— Tu n'es pas égoïste, répliqua-t-il. Si tu étais égoïste, tu ne voudrais pas aider ceux de là d'où tu viens.

— C'est ça ne pas être égoïste ?

— Qu'est-ce que ce serait d'autre ?

— Être triste pour ce que les autres ont perdu, ce n'est pas égoïste.

— Ce n'est pas égoïste, c'est stupide, parce que de toute façon c'est trop tard.

— Tu te trouves stupide ? demanda Andrei.

— Un peu.

Ils se turent, puis Andrei reprit dans un soupir.

— On est stupides tous les deux, pas vrai ?

— Oui.

Le Corbak le regardait avec quelque chose qui devait être de la compassion – de la compassion, mon Dieu ! – et c'était drôle d'en voir dans ses yeux, il avait l'air si jeune, et Andrei n'avait vu de la compassion que dans le regard de ceux qui avaient vécu très, très longtemps.

Il eut envie de lui demander son âge véritable une bonne fois pour toutes, juste pour savoir. Mais à la réflexion, il n'aurait sûrement pas su le lui dire. Il garda les dents serrées et ne dit rien.

Ils rejoignirent Nemo qui les attendait un peu plus loin pour reprendre leur route en silence. Un long moment après, ils arrivèrent au niveau des grands rochers pointus qu'ils avaient remarqués depuis des heures sur cette colline déserte. Nemo s'y arrêta aussitôt, jeta son sac sur le sol gelé et s'y roula en boule pour s'endormir en une poignée de secondes.

Le monstre et lui restèrent debout à le regarder sans trop savoir quoi faire.

— Avant je croyais que ceux comme eux ne dormaient jamais, commenta le Corbak.

— Oui, moi aussi.

— J'ai trop dormi. Il faut que je reste debout.

« *Le monde entier ne tourne plus rond* », se dit Andrei. Tout était compliqué, froid et tranchant. Quelle aventure ridicule.

Il s'assit contre un rocher qui avait moins d'arêtes que les autres, s'enfouit dans son écharpe et tenta d'oublier le vent, les corbeaux et la température très désagréable de la pierre dans son dos.

C'est ainsi qu'ils passèrent leur deuxième nuit de marche.

Lorsqu'Andrei se réveilla le lendemain matin, il avait l'impression que sa gorge avait doublé de volume.

Il inspira. L'air froid lui parut aussi dur et étranger que si on lui avait enfoncé de force une barre de métal dans la trachée. Il se mit à tousser, replié sur lui-même, et il crut un bref instant qu'il ne pourrait plus jamais respirer de sa vie – « *qui va être très courte si je ne respire plus* », eut-il le temps de se dire avant d'arriver à se calmer suffisamment longtemps pour avaler l'air gelé.

Ses yeux pleuraient sans qu'il ne le veuille. Il essuya ses larmes avec des mains tremblantes.

— J'ai les doigts pourris, marmonna-t-il.

Une odeur amère lui frappa soudain les narines. Il releva la tête, inspira, regarda autour de lui et soudain, il se figea. Une bête morte le regardait avec des yeux vides à cinq mètres de lui, le cou brisé, le ventre grand ouvert.

Il battit des paupières et se demanda très franchement s'il allait s'évanouir.

Il entendit les bruissements de plume du Corbak qui s'approchait de lui et il se leva aussitôt, alerté. La bouche et les dents du monstre étaient couvertes de sang écarlate. Les corbeaux avaient l'air de s'être baignés dans la mort. Andrei ne put pas retenir un sursaut de dégoût.

— Enlève ça tout de suite, dit-il d'une voix râpeuse.

Le Corbak eut l'air surpris mais il obéit. Andrei le regarda frotter ses lèvres et passer une langue bleue sur ses dents et enfin le sang disparut. Il laissa échapper un soupir de soulagement qui lui brûla la gorge.

— Il fallait vraiment que je fasse quelque chose. Ils devenaient fous. Ils ont attaqué Nemo.

— Je sais qu'il le fallait, répondit lentement Andréi. Mais je n'aime pas le sang.

— Tu es fait de sang.

— Alors je ne m'aime pas, dit-il.

Le Corbak recula un peu. « *Ce n'était pas un bonjour très agréable* », se dit Andrei, et la culpabilité emplit sa tête à vif.

— Désolé, murmura-t-il.

Le monstre ne répondit pas.

Andrei rampa jusqu'au sac de Nemo, qui dormait toujours contre les arêtes de pierre comme s'il s'agissait d'un matelas de plumes, le bras autour du crâne. Il avait pour sa part l'impression de s'être pris des couteaux entre les côtes après une nuit contre ce rocher.

Comment savait-on si on s'était cassé quelque chose ? Il se souvenait que s'être cassé la colonne vertébrale nous empêchait de marcher. Il bougea un peu les jambes. Elles étaient pleines de courbatures et de nerfs tordus mais il pouvait se tenir debout et quelque part il en fut soulagé. Il n'osait pas s'imaginer paralysé dans ce monde-ci. Ça aurait été la fin.

Dans le sac, les deux poules restantes étaient raides et froides. Au moins les insectes n'y trouvaient pas grand intérêt. Rien ne semblait grouiller là-dedans.

Il chercha la gourde d'eau entre leurs cadavres avec une répugnance qu'il ne voulait même plus s'expliquer et finit par les en tirer à pleines mains pour la trouver dans le fond. Les plumes roides se collèrent à ses doigts, sous ses ongles. Il avait un peu envie de pleurer.

L'eau avait presque gelé. Il serra la gourde contre sa poitrine pendant un moment afin de la réchauffer. Lorsqu'il en but la première gorgée, il crut mordre dans de la neige. Ses dents lui envoyèrent des plaintes douloureuses qui coururent tout le long de sa mâchoire. Il continua malgré tout.

Il n'y en avait presque plus quand il eut fini. Il s'en moquait. Il se lécha plusieurs fois les lèvres et reboucha consciencieusement la gourde sur les quelques gouttes restantes.

— On n'a bientôt plus d'eau, dit-il au Corbak qui s'était assis, silencieux, pour nettoyer les corbeaux.

— On en retrouvera à un moment. Si on part tout de suite on arrivera au bois au milieu de la nuit.

Il jeta un coup d'œil au ciel. Il était d'un bleu si pâle qu'on l'aurait cru blanc. Comme les yeux de Nemo, les yeux qui ne voyaient

rien, et dont le soleil était la pupille aveugle, tremblante, stupidement froide. À quoi servait le soleil s'il ne chauffait pas le sol ?

— Je déteste l'hiver, dit-il à voix haute, le nez toujours levé vers le soleil inutile.

— Je ne connais personne qui l'apprécie, répondit le Corbak du haut de son rocher.

Andrei lui jeta un regard en coin, mal à l'aise. Il ne voulait pas faire un voyage avec un ami fâché ou malheureux. Ça aurait tout gâché.

— Je suis désolé.

— Je sais.

— Tu m'en veux ?

— Non. C'est stupide de t'en vouloir. C'est le froid. Il faut juste qu'on continue à marcher et on arrivera quelque part où il fera meilleur, fit le Corbak d'une voix basse.

Il avait l'air de se parler à lui-même autant qu'à Andrei. Celui-ci s'assit plus droit, les mains sur les lèvres dans une vaine tentative de les réchauffer.

Il aurait voulu pouvoir toucher le Corbak. Il aurait vraiment voulu cette fois-ci.

— Quand tout ça ce sera fini, lui dit-il brusquement, je tuerai ces corbeaux. Je leur arracherai la tête un par un et on ira chez moi vivre tranquillement.

Le monstre et les corbeaux le dévisagèrent comme s'il avait perdu l'esprit.

Puis, lentement, un sourire se dessina sur le visage gris du Corbak, un vrai sourire heureux, qui ressortait comme un dessin au milieu de tous les regards ronds des charognards, tous leurs yeux ronds, leurs becs ouverts, la mine stupéfaite. Ils avaient l'air stupide. Tu parles d'une nouveauté !

Andrei aurait éclaté de rire s'il n'avait pas eu si mal. A la place, il toussa à nouveau, plié en deux, mais quand il put revoir clairement le visage du Corbak, ce dernier n'avait toujours pas fini de sourire,

et il avait peut-être le dos en miettes mais ça ne l'empêcha pas de sentir son cœur bondir dans sa poitrine.

Il entendit remuer derrière lui. Nemo se réveillait. Andrei se tourna pour lui dire bonjour.

Sur sa joue s'alignaient six grosses balafres blanches, enflées comme des vers, et Andrei eut envie de fermer les yeux et de ne plus jamais, jamais les ouvrir.

Nemo cligna des paupières, bâilla avec lenteur, puis frotta sa joue.

— Ça fait mal, constata-t-il d'une voix un peu endormie.

— Je suis désolé, murmura le Corbak. Je suis vraiment, vraiment désolé.

Le nez de Nemo frémissait sur son visage mince alors qu'il essayait de comprendre ce qu'il se passait.

— Les corbeaux m'ont attaqué ?

— Je ne leur ai pas dit de ne pas te toucher. Je pensais qu'ils le feraient d'eux-mêmes, puisque tu n'es pas un enfant de la Vouivre. . .

— Ça fait mal, répéta-t-il, la main toujours plaquée contre la joue.

Andrei se demanda brièvement s'il n'était pas en état de choc, comme les victimes d'accidents de voiture ou ceux qui voient des choses très graves qu'ils n'oublieront jamais. Il pourrait ne jamais en sortir. Il resterait traumatisé à vie et ferait des cauchemars et on finirait par devoir l'interner. Ce serait un peu contraignant.

— Je suis désolé, redit le Corbak.

Nemo frôla une fois de plus les boursoufflures blanches (« *c'est infect, vraiment infect* », se dit Andrei) puis se leva, vacillant, le cou toujours relevé à la manière des chiens de chasse à l'affût d'une petite proie.

— Ça va aller, dit-il tout haut. Ça fait juste mal. Tu as tout le temps mal comme ça ? demanda-t-il au monstre.

— Je suis habitué.

— Tu es habitué, répéta-t-il, plein d'admiration. Tu es habitué à avoir mal.

— Tu n’as jamais eu mal ? ne put s’empêcher de demander Andrei.

— Je ne sais pas. C’est vraiment bizarre.

Il y avait un certain émerveillement dans sa voix et Andrei se dit que c’était ça la chose vraiment bizarre.

— On dirait que vous venez d’un conte de chez-moi, commenta-t-il.

— Un conte ?

— C’est une histoire, fit Nemo, sans cesser de triturer sa joue.

— En fait, c’est un prince, qui joue très bien de la flûte. . . Mais il n’a pas de princesse. Du coup comme il se sent seul, il va en chercher une. Il entend dire qu’il y en a une magnifique dans un château, mais qu’un sorcier empêche tous les princes de venir lui demander sa main grâce à un sortilège, commença-t-il à raconter d’une voix rauque.

Il ferma les yeux, fronça les sourcils – la suite de l’histoire ne lui venait pas très facilement. Il avait du mal à réfléchir. La tête lui tournait un peu et il aurait voulu se rasseoir. Sans faire exprès, il croisa à nouveau le regard de la bête morte – « *oh, pas toi encore* ».

— Et après ?

— Après. . . Le prince essaie quand même, sinon, il n’y a pas d’histoire. Il fait tout le voyage jusqu’au château et y rencontre aussitôt le sorcier. « Qu’est-ce que tu fais là » ? demande le sorcier. Le prince à la flûte répond qu’il veut rencontrer la princesse. Le sorcier l’avertit, s’il ne déjoue pas son piège, il mourra.

— C’est un peu violent, dit Nemo. Est-ce que le sorcier aime la princesse pour la garder aussi précieusement ?

— Probablement. Je ne sais pas, ce n’est pas dit dans l’histoire.

— Et donc ? le pressa le Corbak.

— Il entre dans le château et finit par découvrir un salon. Dedans, il rencontre neuf princesses, toutes identiques, mais lorsqu’il demande « quelle est la vraie princesse », elles répondent toutes qu’elles sont la vraie. Il se dit que ce doit être ça, le sortilège.

— Mais comment est-ce qu'il fait pour savoir laquelle est la vraie, alors ?

— Justement ! Désespéré, parce qu'il croit qu'il va mourir, le prince sort sa flûte et commence à jouer un air dans un coin. Comme c'est vraiment une chanson très triste, toutes les princesses se mettent à pleurer. Toutes sauf une ! Il se lève alors, la regarde dans les yeux et lui dit « tu n'es pas la vraie princesse » et elle disparaît aussitôt.

— C'est horrible ! s'exclama Nemo.

— Il répète ça sept autres fois avec sept autres airs différents. À chaque fois, une princesse différente ne réagit pas. L'une ne rit pas, l'autre ne danse pas, l'autre ne chante pas, l'une n'a pas froid, l'une n'a pas chaud, l'autre ne hurle pas, l'une ne peste pas... Et à chaque fois il leur dit « tu n'es pas la vraie princesse » et elles disparaissent. Et puis il en reste une. Celle qui sait tout faire, parce que c'est la vraie. Un vrai être humain, je veux dire.

— Ça veut dire qu'il a gagné ?

Andrei se gratta le crâne. Sa peau était froide mais elle était entière.

— Je ne me souviens plus, admit-il. Ça doit se finir bien. Je pense.

— C'est triste pour les autres princesses, fit le Corbak.

— Oui, c'est vrai, approuva Nemo

— Le prince aurait pu les prendre toutes les neuf et s'enfuir avec, dit Andrei.

— Ça fait beaucoup de princesses. Elles auraient fini par se sentir délaissées et elles seraient devenues aigries et jalouses les unes des autres.

— Il les aurait aidées à se marier avec d'autres princes. Mais l'auteur devait se dire que ce n'était pas très sympathique pour le sorcier qui avait fait le sort. Je veux dire, le but, c'était de les faire disparaître. J'aurais été furieux si on avait ignoré mon beau travail comme ça. C'est dur de faire des êtres humains. Enfin, je crois.

— Tu es mieux placé que nous pour le savoir, dit le Corbak. Tu crois qu'on est ces princesses ?

— Peut-être. Mais je ne vous dirai jamais que vous n'êtes pas réels.

— En admettant que tu n'en sois pas une, toi aussi, fit Nemo tout bas.

Andrei fit semblant de ne pas l'avoir entendu. Mais la remarque se planta dans sa tête, fit des rejets – comme des fraisières dans les jardins mal entretenus – et il y pensa longtemps, alors qu'ils étaient repartis en direction du bois blanc au fond de la vallée, et que le froid le rendait nerveux et obstinément silencieux.

« *Mais moi, je peux tout faire* », continuait-il à se dire. « *J'ai froid et j'ai chaud, je ris, je pleure, je dors, je fais ce que tous les humains font. Je peux tout faire.* »

Il se sentait un peu mal cependant en se disant que Nemo et le Corbak n'étaient que les princesses qui n'étaient pas entières, créées juste pour disparaître, juste comme ça, pour que le prince meure de désespoir et que l'histoire se termine mal.

Il fronça subitement le nez.

Non. C'était idiot. C'était complètement, totalement, foncièrement idiot, parce que Nemo et le Corbak n'étaient pas des princesses et qu'ils n'étaient pas dans un conte, qu'il n'était pas très doué à la flûte, et qu'il n'y avait rien en commun entre ce qu'il vivait et ce que vivait un prince trop stupide pour laisser les gens en vie et qui n'existait même pas.

Ils étaient leur propre histoire. Et un jour – il le savait – des gens chercheraient le sens de leur histoire, des personnages qu'ils jouaient et finiraient par se dire « mais non, c'est ridicule, qu'ils sont stupides, je suis moi ! » et ils s'énerveraient contre eux.

— C'est ridicule, se sentit-il obligé de répéter à voix haute.

Un corbeau indigné par sa prise de parole poussa un long croassement puis, satisfait, replongea dans sa conversation avec les autres corbeaux à l'intérieur du crâne du Corbak. Il supposa que pour une fois les charognards avaient eu raison de le faire taire.

Ils arrivèrent au bois plus vite que prévu. Le soleil ne s'était même pas encore couché. Ils marchaient dans la plaine vide, il faisait froid, rien ne bougeait, et à un moment ils s'étaient retrouvés

sous de grands arbres argentés et aucun des trois n'avait compris comment ils étaient arrivés là.

« Arrête de t'étonner, c'est surnaturel, tout est surnaturel. »

L'étonnement chassa le silence dans lequel ils étaient plongés. Il n'y avait ni vent, ni givre, ni rien d'autre que des arbres et de l'herbe et après des kilomètres de plaine, Andrei crut être enfin arrivé dans un endroit amical – un endroit sans monstres ni gros insectes ni champignons ni vent glacé. Ce qui était bien.

Les corbeaux, eux, se moquaient bien de savoir depuis quand leur hôte et ses compagnons marchaient et pourquoi ils n'avaient pas marché aussi longtemps que prévu. Les branches blanches furent aussitôt couvertes de charognards noirs qui claquaient du bec.

L'hiver n'avait pas voulu tomber sur cette forêt. Tous les arbres possédaient encore leur feuillage. Lorsque le vent les traversait, ils se mettaient à scintiller en frémissant – un côté sombre, un côté blanc. Andrei trouva ça étonnamment joli pour un monde aussi dévasté.

— Il y a des arbres comme ça chez moi ! dit-il à Nemo. Mais je ne sais plus comment ça s'appelle.

Sa gorge lui faisait toujours aussi mal. Il passa une main dessus. À un point précis – il appuya dessus plusieurs fois du bout du doigt – il avait l'impression qu'on lui avait planté un clou dans la gorge.

« C'est peut-être ça le problème, j'ai peut-être des clous dans la peau. Ce n'est pas vraiment un état de santé très encourageant. »

— Ah, oui, il y a un nom pour les arbres, répondit Nemo en hochant la tête comme s'il comprenait quelque chose de très important. Ce n'est pas grave si tu ne t'en souviens pas. Les arbres sans noms sont toujours aussi beaux.

— Je crois que ça a été dit dans un livre très lu. Ce que tu viens de dire, je veux dire.

— Ah bon ?

— Probablement. Quelque chose qui ressemblait. Mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas vrai.

— Vous retenir tous les noms de tous les arbres ? finit par demander le Corbak.

— Bien sûr. Enfin, non, des fois j'en oublie, mais je finis par les retrouver.

— Ça m'impressionne, murmura-t-il, et Nemo vacilla sur son cou mince pour donner son accord.

— Oui, moi aussi je m'impressionne, dit Andrei. Si vous voulez, je vous apprendrai.

— Oh, non, ça ira, fit le Corbak. Je ne pense pas que je serais assez intelligent.

Andrei haussa les épaules.

— C'est vrai que ce n'est pas facile. Tu sais quoi ? Je pourrais arrêter d'appeler les arbres par des noms spéciaux.

— Non, non, c'est bien que tu fasses ça ! Ça fait comme si les arbres étaient tous uniques. Ils doivent se sentir mieux, répondit Nemo.

Andrei n'était pas spécialisé dans les sentiments des arbres, mais Nemo avait l'air de savoir de quoi il parlait. Il lui accorda le bénéfice du doute.

— Maintenant, il va falloir aller par là.

Il se balança sur ses pieds un petit moment, le nez en l'air, puis leur montra d'un index fin un chemin qu'Andrei n'arrivait pas à voir, même en plissant les yeux.

— C'est vraiment par là qu'on doit aller ?

— Oui, oui, je les sens. Ils ne sont pas très loin. On sera arrivés au début de la nuit.

— Est-ce qu'ils auront de quoi se laver ?

— Il y a deux rivières tout près, répondit-il sans hésiter. Deux rivières et beaucoup de poissons. Et des larves aussi. Des larves de scarabées. Mais pas de monstres. Il n'y a pas d'odeur de monstre

sur le sage, et de toute manière, il ne les aime pas beaucoup. Je le sais.

Andrei se gratta un instant le bras, puis le crâne, et décida que pour une fois, il pourrait se laver à l'eau glacée, et qu'il préférerait ça qu'avoir du sang séché sur le visage et de la terre dans les yeux.

— D'accord. On y va.

Les bois n'étaient pas vides ici. Il y avait des petits buissons pleins de fruits noirs que les corbeaux mangeaient et qu'ils purent donc approcher, et une fois, ils tombèrent sur une centaine de cerfs aux bois immenses qui s'enfuirent à toute vitesse à peine les eurent-ils vus, le pas si rapide qu'ils touchaient à peine le sol gelé.

Il trouvait ça incroyable de voir autant de forêts différentes en si peu de temps. Les souvenirs de ses brèves notions de géographie lui firent se demander si c'était possible, climatiquement parlant, avant qu'il ne se résigne à l'accepter comme tel. *« De toute façon, les forêts poussent comme elles veulent. »*

Il se sentait très fier de lui pour pouvoir penser de telles choses, qui avaient quelque chose d'adulte, mais qu'il n'avait jamais entendues dans leur bouche. Peut-être les adultes étaient si habitués à être intelligents qu'ils ne pensaient plus à le montrer ?

« J'aurai tellement de choses à dire à maman en rentrant qu'elle n'en croira pas ses oreilles. Mais si le Corbak et Nemo viennent à la maison, elle sera obligée de me croire. J'aurai sauvé la ville et j'aurai appris beaucoup de choses. Elle sera plus soulagée que fâchée, je pense. »

Penser à sa mère, soudain, le rendit triste. Il aurait aimé pouvoir lui envoyer un message, une ou deux lettres, quelque chose pour lui dire qu'il allait bien et ce qu'il avait découvert ici et la prier de ne pas se mettre en colère lorsqu'il rentrerait.

Il songea un moment à écrire quelque chose et à l'accrocher à l'un des corbeaux comme à un pigeon voyageur dans les livres d'avant, mais il finit par abandonner. Tout d'abord, le corbeau mangerait la lettre, ou se perdrait sûrement, et deuxièmement, il n'avait ni papier ni stylo, et c'était un gros morceau du problème.

Il se contenta de respirer et lui adressa une petite pensée, en se demandant si les parents pouvaient plus ou moins entendre ce que pensaient leurs enfants, du moins lorsque ceux-ci le voulaient vraiment. Si ça marchait pour les mensonges, ça aurait aussi dû marcher pour les messages plus gentils. Sinon, c'était injuste.

— À quoi tu penses ? murmura Nemo, l'air inquiet.

— Pourquoi ?

Sa gorge était si douloureuse qu'il avait l'impression que sa voix avait pris vingt ans d'un seul coup.

— Tu pleures un peu.

Andrei renifla, surpris.

— Je n'avais pas remarqué.

C'était vrai.

— Tu penses que les mères savent quand on va bien et quand on ne va pas bien ?

— Les nôtres, au Corbak et à moi, non. On ne fait que les entendre et... Je ne pense pas qu'elles voudraient que le contact se fasse dans les deux sens. Mais peut-être que la tienne si.

— J'espère.

Nemo lui fit un petit sourire désolé. Il avait l'air de vouloir faire quelque chose pour qu'il aille mieux, mais ne semblait pas savoir comment faire. Andrei ne lui dit pas que sa simple présence le calmait déjà beaucoup et que s'il ne s'était pas approché, il aurait sûrement pu continuer à pleurer sans s'en apercevoir pendant un bon moment, tout simplement parce qu'il ne savait pas comment se consoler seul.

« Ce n'est pas grave. Il finira par comprendre. Les mots, c'est un peu inutile. Il faut juste marcher. »

« Il faut juste marcher. »

Toujours sous la direction de Nemo, ils finirent comme prévu par tomber sur un ruisseau qui n'avait pas gelé, et dont l'eau translucide bondissait et filait à toute vitesse entre les troncs blancs sans

un seul bruit – mais cette fois-ci, cela ne le choqua pas. Il ne s'en aperçut même pas.

Là, juste devant, c'était de l'eau. De la vraie eau. Il n'avait jamais été aussi heureux d'en voir. Il trouva ça drôle, de se rendre compte qu'il avait vécu treize ans sans remarquer à quel point l'eau était belle.

Il se jeta presque dans le ruisseau. Ses genoux s'enfoncèrent dans la boue pleine de pierres de la berge et il se baissa avec avidité vers le courant pour y enfoncer ses mains jusqu'aux coudes.

Il serra les dents pour se retenir de crier. Elle était glacée. Les griffures et les balafres en essaims douloureux sur sa peau se mirent à pulser comme si elles saignaient à nouveau et sa peau devint subitement très rouge. Il se mordit les lèvres. C'était ça ou rien.

Il n'aurait pas supporté de choisir la deuxième option. Il prit une profonde inspiration et plongea la tête dans le courant.

C'était comme se couper la tête.

Une raie nette, dure, une arête de glace dans le cou et du noir, et après, plus rien.

L'eau d'ici n'était pas seulement froide – mais elle l'était quand même beaucoup – elle était aussi parfaitement silencieuse. Des gens auraient dit qu'il s'agissait d'un silence de mort, pour comparer, pour appuyer, mais ils ne savaient pas vraiment ce qu'il en était. Andrei savait, lui, que ce n'était pas le cas. Il n'en était pas si fier. C'était juste comme ça. Il savait maintenant que la mort était bruyante à cause de tout ce qui y vivait et y survivait, les petites bêtes comme les immondes charognards. C'était naturel, lui avait dit le Corbak. Il le croyait sur parole.

Mais l'eau ici était plus silencieuse même que la mort des hommes ou celles des monstres.

Il y resta un moment, en se frottant le visage avec fureur, pour enlever le sang sale qui collait à ses paupières et à ses joues. Il gratta aussi les croûtes qui s'étaient formées – de mauvaises croûtes, pensait-il, des croûtes faites de gel et de poussière, des croûtes qui

n'aideraient jamais les plaies à guérir – et l'eau gelée agit sur sa peau comme de l'alcool à brûler.

Enfin, il manqua d'air. Il voulut sortir la tête de l'eau et il ouvrit les paupières.

Un serpent ondulait vers lui comme un monstre, un vrai, un monstre de cauchemar qu'il ne verrait que dans le flou mi-sombre de ses rêves.

Il était gigantesque et il nageait vers lui en huit et en cercles, en milliers de ronds, dans l'eau verte, dans l'eau noire. Andrei aurait voulu hurler, mais l'eau bloqua sa gorge comme on bloque les gueules des animaux qui mordent, et le serpent y entra aussitôt, solide et dur, gigantesque, et il se lova dans sa trachée en l'étendant jusqu'à l'extrême.

Il essaya de le vomir. Mais il bougeait, et il était froid contre sa peau, chair de serpent contre chair d'humain. Il le sentait se tordre jusqu'à l'écœurement.

« Il va peut-être me mordre si je bouge trop ».

L'idée d'avoir des crochets de serpent plantés à vie dans la gorge le terrifia.

La poitrine d'Andrei était secouée de hoquets. Il n'arrivait pas à enlever cette boule vivante de chair – horrible, horrible, pire que noyé, horrible, le serpent était dans sa gorge.

Quelque chose vivait là-dedans. Il n'y avait plus d'air, plus de son, plus rien que du noir dans l'eau transparente, et il se dit que c'était pour ça que l'eau était silencieuse, parce que rien ne viendrait le manger ici et que la chose vivrait pour toujours dans sa gorge et que rien ne pourrait l'attaquer.

Rien sauf les corbeaux peut-être.

Ces sales bêtes oseraient se noyer pour avoir un bout de son crâne.

« Oh par pitié, que les corbeaux ne soient pas ma dernière pensée, par pitié. »

L'idée le révulsa tant que son estomac fit un ultime bond de chair amère dans sa gorge. Avec un bruit épouvantable, humide

et gras, Andrei recracha l'eau dure qui l'étouffait, puis redressa la tête. L'air froid le heurta comme une gifle.

La bête morte, le serpent, les yeux vides, les dents pointues, la marche et les plaines, les forêts et les cicatrices seigneur tout puissant ! C'en fut trop pour lui. Il vomit entre ses mains, au fond du ruisseau, les cheveux ruisselants, les vêtements lourds.

Il avait dû tomber et se noyer, se dit-il au bout d'un moment, lorsque ses vomissements cessèrent pour le laisser faible et tremblant dans l'eau glacée. Il avait dû avoir une hallucination, quelque chose comme ça. Puis d'un regard hagard, en inspirant profondément l'air vicié de bile, il chercha le serpent. Mais il n'y avait rien. Juste de l'eau.

Des corbeaux aux yeux ronds étaient perchés à deux pas de lui.

La colère lui fit tourner la tête.

— Allez-vous-en ! hurla-t-il en saisissant une pierre visqueuse.

Il la leur jeta dessus d'un mouvement pataud, alourdi par l'eau.

Il ne pensait pas les toucher. Mais l'un d'entre eux, en essayant de s'enfuir, la prit en pleine tête et tomba raide sur le sol.

Au même moment, il entendit le Corbak pousser un cri de surprise indignée et les os de sa nuque craquer de manière sinistre. Le monstre devait avoir senti la mort du corbeau.

Il arrivait tout juste sur la berge lorsqu'Andrei sortit du lit du ruisseau, la tête bourdonnante, les vêtements gelés. Il claquait des dents. Le goût du serpent lui était resté sur la langue.

Le Corbak avait l'air furieux. Son cou se remettait lentement en place avec de petits « clacs » secs lorsqu'il l'aperçut.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il immédiatement.

Les corbeaux volaient autour de lui en une masse déchaînée qu'il essayait d'écarter pour mieux le voir. « *Si j'avais assez de pierres, je les aurai tous tués* », se dit sombrement Andrei.

— Je suis tombé dans l'eau, éluda-t-il, les bras serrés autour de la poitrine.

Ses cheveux coulaient dans ses yeux. Ses mains étaient à peine lavées.

Le Corbak se mit à le regarder très, très attentivement. Il ne s'intéressait même plus aux oiseaux hystériques.

— Tu as l'odeur de la Vouivre, fit le monstre.

— Ce n'est rien, dit-il. Je suis tombé. Ca m'arrive, de tomber.

— Tombé dans l'eau. C'est ça ?

Andrei approuva d'un signe de tête. Le Corbak avait l'air triste.

Ils restèrent debout l'un devant l'autre pendant ce qui lui sembla une éternité. Enfin, le monstre baissa les yeux sur ses mains – mangées par les cicatrices bleues faites par des milliers de becs de corbeaux affamés – et il dit :

— Il faut qu'on avance plus vite. Pour que tu repartes bientôt.

— Je ne compte pas rester ici très longtemps, réussit-il à murmurer.

« *La Vouivre me cherche* », pensa-t-il, et c'était ce que le Corbak lui avait dit la première fois, que la Vouivre allait le tuer s'il restait là.

« *Elle m'aura dans tous les cas* » pensa-t-il.

Une espèce de lassitude l'envahit. C'était un sentiment étrange, quelque chose pour lequel il n'avait pas de nom mais dont il avait entendu parler dans ces livres qu'il n'avait pas le droit de lire, sur ces gens qui marchaient dans une cour de gravier pleine d'un soleil de plomb pour se prendre une balle dans la tête, parce qu'ils avaient fait bien, parce qu'ils devaient mourir.

« Je vis dans ta gorge », fit d'un coup le souvenir du serpent « tu ne devrais pas avoir peur de moi. »

Mais il ne voulait pas mourir. Pas maintenant en tous cas. Ce n'était pas le but.

— Si tu marches, tu survivras, se répéta-t-il tout bas.

Il en était capable.

Le Corbak partit ramasser le corps de son corbeau et Andrei ne voulait pas voir ce qu'il allait en faire. Il remonta le ruisseau

jusqu'à trouver Nemo. Le devin le sentit arriver, les vêtements boueux, les cheveux trempés, les lèvres bleues de froid, et son visage exprima l'incompréhension la plus complète qu'il ait jamais vue.

— Je suis tombé, dit-il aussitôt pour couper court à ses questions.

Nemo ne fit rien d'autre que lui tendre la serviette tachée de sang rouillé dont il se servait pour envelopper les cadavres de poules dans son sac, et il la prit avec gratitude.

Elle fut très vite trop humide pour continuer à l'utiliser. Il l'avait un peu prévu, en se frottant d'abord les cheveux, puis en épongeant ses vêtements, parce que le tissu séchait moins vite que la peau, mais ce n'était pas suffisant. Il poussa un grand soupir et rendit la serviette trempée à Nemo qui la reprit sans dire un mot.

— Je ne crois pas que j'étais fait pour ça. Voyager comme ça, je veux dire.

Nemo ne disait rien. Sa tête vacillait avec lenteur dans une autre direction que la sienne, là où le vent emportait son odeur.

— C'est toujours les plus grands qui partent, mais pas les enfants. C'est normal, au final. On n'est pas assez préparés.

— Les voyages d'adultes ne servent à rien, dit posément Nemo.

— Comment tu pourrais le savoir ?

— J'ai vu des adultes partir. Ils essaient de chercher des choses pendant qu'ils voyagent, mais c'est trop tard, et la plupart ne peuvent pas changer et ne trouvent rien. Leurs voyages sont vains.

— Combien d'adultes ?

— Je ne sais plus vraiment. . . Des centaines.

Il répéta doucement.

— Des centaines. Ils ne reviennent pas. Tout se meurt ici. Et toi – il avait brusquement tourné la tête vers lui, ses yeux aveugles plantés dans les siens – tu arrives et ce que tu fais. . . Ça a du sens. Tu te rappelles pourquoi on te suit ?

— Si je le savais, je serais moins inquiet à votre sujet, répliqua faiblement Andrei.

— Tu as vu la chambre. Au fond de l'église.

Il n'y avait ni accusation ni approbation dans sa voix. Andrei ne dit rien.

— J'oublie beaucoup. Il y a des milliers de choses dont je ne me souviendrai plus jamais. Je ne me souviendrai bientôt plus de cet endroit, je le sais bien. On a dû oublier de me créer une mémoire. . . Pourquoi tu voyages, déjà ?

Il fronça les sourcils en regardant ses mains. Il avait la sensation très désagréable que l'eau y était en train de geler. S'il la laissait refroidir assez longtemps, sa peau deviendrait blanche, puis bleue, et ses doigts finiraient probablement par tomber. Il en replia un et agita sa main devant ses yeux.

— Tu crois que perdre un doigt m'handicaperait beaucoup ? demanda-t-il au devin. Parce que perdre le petit doigt, continuait-il, je ne vois pas en quoi ça me pénaliserait.

Nemo le regardait sans rien dire et Andrei se souvint soudain de sa question.

— Désolé. J'ai vraiment froid, j'ai du mal à me concentrer.

— Il faudrait que tu te souviennes pourquoi tu voyages. Pour que ça ait toujours un sens.

— Tu as raison. Je voyage. . . – il chercha un moment les mots – je voyage pour empêcher la Vouivre de tuer tous ces gens.

— C'est tout ?

— Oui. C'est tout.

Nemo hocha la tête.

— Tu ne devrais pas l'oublier.

— C'est drôle que ce soit toi qui me dises ça.

Son visage mince se fendit d'un sourire en croissant de lune.

— Oui, c'est vrai. Tu m'empêcheras de l'oublier, ça, n'est-ce pas ?

— On fait le voyage tous les trois, bien sûr que tu n'oublieras pas, dit Andrei avant d'éternuer bruyamment et se gratter le crâne

avec fureur. Des gouttes d'eau gelées s'éparpillèrent dans l'air autour d'eux. Nemo en reçut une myriade sur ses épaisses balafres blanches. Il les essuya du dos de la main sans avoir l'air d'y réfléchir.

— J'ai trop froid, murmura Andrei.

— Je n'ai rien d'autre pour te sécher, s'excusa le devin.

— Je suppose qu'en marchant ça passera. Ma mère me disait que marcher réchauffait.

— Désolé de te retenir, alors, on va repartir.

Andrei réussit à lui sourire, malgré le tremblement incessant qui le secouait. Le goût du serpent et le contact de ses écailles molles étirant sa gorge disparaissait petit à petit.

Ils trouvèrent le Corbak les genoux dans la terre du ruisseau. Le corbeau mort, sous ses mains, était à moitié enseveli dans le limon de la berge. Les autres corbeaux n'y avaient pas touché. Andrei, interloqué, les regarda se regrouper autour du corps de leur congénère et croasser avec interrogation, le bec relevé vers le Corbak comme un enfant en face d'un problème compliqué.

Le monstre jeta encore un peu de terre vaseuse dessus. Les yeux du corbeau mort étaient pleins de fourmis qui pataugeaient avec joie dans cette matière molle, jaune et comestible.

« *Même les charognards finissent dévorés* », pensa Andrei. Il n'éprouva aucune pitié. Les autres oiseaux lui jetèrent des regards inquiets. Il fit semblant de n'avoir rien vu.

Le Corbak se releva bientôt. Ses mains ensanglantées étaient couvertes de saleté. Andrei secoua la tête. Il allait oublier de se laver les mains, n'est-ce pas ? Ils ne pouvaient pas échapper à la Vouivre et se faire tuer par un sale petit virus. C'était si petit, un virus. Et la Vouivre était si grande.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Andrei en se frottant énergiquement les bras dans une vaine tentative de se réchauffer.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit le Corbak.

Sa voix débordait d'étonnement.

— J'allais le déchirer en petits bouts pour le manger, et je me suis dit. . . Je ne sais pas. C'est ridicule de faire ça. Il est mort, de toute façon. La Vouivre l'a pris. J'aurais dû en profiter. Il est immangeable, maintenant.

Andrei ne dit rien. Les corbeaux restants fouillaient la terre autour du mort avec leurs becs. S'ils avaient eu une face plus humaine – mais Andrei arrivait à voir les expressions confuses sur leurs visages même sans traits définis – ils auraient froncé les sourcils et marmonné des choses dans leurs barbes.

— Tu peux toujours le déterrer, proposa Nemo.

Le Corbak fit « non » de la tête, plusieurs fois.

— Ce n'est pas normal.

Même le corbeau nichant dans son crâne ne semblait pas comprendre ce qui se passait dans la tête de son hôte.

— Plus j'avance, plus tout est bizarre, fit le monstre en jetant un dernier coup d'œil au corps de l'oiseau. On y va ? reprit-il alors en relevant la tête.

— Oui, on t'attendait, dit Andrei. Est-ce que les sages sont encore loin ?

— Non, non, fit Nemo. Ils ont fait un feu. La fumée vient dans notre direction. Tu ne la sens pas ? C'est facile de la suivre.

Andrei leva le nez vers le ciel gris en essayant de capter l'odeur dont le devin parlait. Il n'y arriva pas.

— Il est grand, leur feu ?

— Plutôt.

— Alors on y va, dit-il pour couper court à la conversation, et parce que le froid transperçait ses habits trempés jusqu'à toucher ses os, et que c'était très, très désagréable.

Marcher ne le réchauffa pas vraiment, mais au moins faisait-il quelque chose et il supposait que c'était une meilleure idée que de rester sur place, congelé ou pas. Et puis si les gens le disaient, ça devait être vrai – probablement.

« Je réfléchis trop ». « Le Corbak enterre ses morts, Nemo essaie de se souvenir des choses et moi je réfléchis trop. C'est bizarre. Quand on arrivera à la Vouivre, on ne sera plus du tout les mêmes personnes... »

Il n'aimait pas penser à la Vouivre. Le souvenir du serpent dans sa gorge avait un goût trop récent. Il se contenta de marcher.

Mais ils n'eurent pas à marcher très longtemps pour trouver les cinq sages et leur feu. Le monstre et le devin allaient moins vite que d'habitude. Même les corbeaux préféraient rester près du Corbak. Ils semblaient avoir très peur des sages. Leur inquiétude était contagieuse : Andrei s'était imaginé beaucoup de choses au sujet de ces sages et quelque part, il avait peur d'être déçu en arrivant dans la clairière.

Enfin, ils atteignirent la lisière, et il vit les cinq grands sages derrière les troncs infinis.

Un escargot, un ours, un serpent à cornes, un faucon et un porc-épic jouaient aux cartes autour d'un arbre transformé en torche vivante pour l'occasion. L'arbre enflammé faisait six mètres de haut, les sages quatre, et eux, un et demi.

Bon. D'accord. Il n'avait pas imaginé ça.

Ils ne les avaient pas remarqués, plongés comme ils l'étaient dans leur partie. Andrei, de derrière les arbres autour de leur clairière, les regardait saisir les cartes comme ils le pouvaient, en s'énervant beaucoup, et sans toujours y parvenir. Il ne comprit pas leur acharnement. Mais c'était drôle à voir. Leurs soupirs et leurs plaintes avaient quelque chose de très humain. On les aurait crus au théâtre.

L'escargot et le porc-épic étaient ceux qui avaient le plus de mal à saisir les cartes. Le serpent se débrouillait et le faucon les tenait contre un rocher. L'ours avait presque des bras et pouvait les tenir sans trop de problèmes.

À chaque minute, une carte tombait ou un des sages jetait un coup d'œil vicieux au jeu du voisin. Alors la partie s'arrêtait et tout le monde poussait de grands cris indignés frôlant des aigus

indécents qui se perdaient dans les flammes. Puis l'ours, définitivement le plus doué pour tenir son jeu, était désigné pour battre les cartes et les redistribuer. Et ils recommençaient.

— Ils ont déjà fini une partie ? murmura Andrei au Corbak, qui les regardait avec un mélange de respect et d'incompréhension.

— Aucune idée, répondit-il à voix basse. Je pensais qu'ils parlaient pendant leurs réunions.

— J'aimerais bien savoir s'il y aura un vainqueur un jour.

Nemo triturait la lanière de son sac du bout des doigts. Il avait le nez tourné vers le grand porc-épic.

— Tu veux qu'on aille le voir ?

— On devrait peut-être attendre la fin de la partie, murmura-t-il.

Elle ne semblait jamais finir. Le faucon avait surpris l'escargot en train de tricher. Celui-ci se défendait vivement en poussant de grandes exclamations compliquées. Tout le monde hurlait contre tout le monde, mais, soudain, comme si on leur avait fait un signe, le tumulte s'apaisait et on recommençait la partie. C'était si plat et préparé, calculé, joué et rejoué qu'Andrei avait l'impression de voir ses parents.

— Je vais y aller, décida-t-il après leur troisième grande crise de nerfs.

Et il s'avança courageusement dans la clairière.

— Je voudrais parler à la Vouivre, cria-t-il.

Dans un grand silence, les cinq grands sages tournèrent la tête vers lui. Il frissonna. Aucun d'entre eux ne lui inspirait la moindre confiance. Ils parlaient comme les hommes mais il ne lisait rien d'intelligent dans leurs yeux. On aurait dit de très grands animaux, et c'était tout. Juste de grandes bêtes sauvages.

Le grand sage porc-épic fut le premier à s'avancer. Il avait un museau noir couuré de cicatrices, des dents jaunes, droites et effilées dans la cave de sa bouche. Andrei savait – il le sentait – que si le porc-épic l'avait voulu, il aurait pu les lui enfoncer dans la tête comme dans du beurre.

Le sage le renifla un peu puis retroussa les lèvres sur ses vieilles dents. Son haleine était putride. Un haut-le-cœur souleva les épaules d'Andrei et il fit un gros effort pour ne pas tourner la tête.

— Tu es un humain, fit le porc-épic géant en gonflant ses épines. Que fais-tu ici ?

— Je suis venu parler à la Vouivre, dit Andrei.

— Qui t'a amené ?

Il entendit des feuilles bouger à sa droite et il vit, du coin de l'œil, l'ombre brumeuse du Corbak et la silhouette dansante de Nemo, le sac toujours entre les mains. L'œil sombre du porc-épic s'alluma un instant.

— L'Espérance t'a amené.

Ses dents étaient encore un peu plus visibles et Andrei prit presque peur.

— Je lui ai demandé de le faire.

— Il a amené le Corbak avec lui, remarqua le faucon, la tête penchée.

— Comment savez-vous que je l'appelle comme ça ? s'exclama Andrei.

— Nous savons tout, fit le porc-épic.

Les corbeaux ne bougeaient toujours pas.

« *Ils doivent être sacrément terrifiés pour rester sages comme ça* », se dit-il.

Le faucon avait de très grands yeux et de très grandes serres. Les deux brillaient du même éclat aveugle que celui qui flottait dans les yeux de Nemo, bien que lui ne voie vraiment rien. Il n'avait l'air ni beau ni fier. Ses plumes étaient grises d'acier, son bec avait le bout couvert de cuivre fondu. Il avait l'air plus fourbe encore que le serpent à cornes. Mais Andrei ne le lui dit pas, parce qu'il avait peur des serres énormes qui fouillaient la terre à deux pas de lui.

Oui, il était vraiment terrifiant. C'était bien la première fois qu'il comprenait les charognards du Corbak.

— Le Corbak, l'Espérance, et un humain, fit le grand sage porc-épic.

— Andrei, dit Andrei. Je m'appelle Andrei. Je voudrais parler à la Vouivre.

— C'est un drôle de groupe, dit le faucon, la tête toujours penchée. Les trois êtres que personne ne désirait se sont trouvés pour marcher ensemble. Ici, entre grands sages, nous appelons ça la fatalité.

— La fatalité ? répéta Andrei.

Le corbeau dans la tête du Corbak s'agitait. Ses plumes avaient doublé de volume. Il devait se sentir très offensé. Ou très mal à l'aise.

— Voyez-vous, nous ici bas, nous décrivons la fatalité comme le destin que personne ne désire, mais qui se passera malgré tout, expliqua le porc-épic d'un ton condescendant en secouant ses épines pleines de terre.

— Je sais ce que fatalité signifie ! s'écria Andrei, mais je m'en moque. Je veux parler à la Vouivre.

L'escargot avait rejoint leur petit groupe. Il était très lent, et ses antennes gluantes passèrent avec une lenteur insupportable tout près de lui pour le sentir. C'était écœurant. Il retint sa respiration et fit très, très attention à ne pas bouger. De la bave tomba à ses pieds avec un bruit humide. Elle sentait fort. Les corbeaux s'agitaient à présent. Leurs croassements hochaient entre la peur et la faim. Avec un peu de chance – beaucoup de chance – ils ne sauraient pas se contenir et ils essaieraient de s'attaquer au sage... Mais non, c'était une mauvaise idée.

— Tu devrais rentrer chez toi, fit l'escargot.

Sa voix le surprit, car elle était très claire, très puissante et très sérieuse, alors qu'il n'était qu'une grosse masse informe, verdâtre et répugnante.

— Ce n'est pas un endroit pour les êtres de ton espèce.

— Tout à fait, renchérit le faucon.

— Je veux parler à la Vouivre, répéta-t-il un peu plus fort.

L'irritation commençait à le gagner.

— L'Espérance aussi devrait s'en aller, dit le porc-épic. Et le Corbak devrait retourner dans ses forêts. Aucun d'entre vous n'aurait dû être ici.

— Je ne pourrais pas être plus d'accord, dit le faucon.

Il approcha très près de Nemo ses grandes serres aveugles.

La chaleur devenait étouffante. Les trois sages s'étaient avancés de manière menaçante et Andrei commençait à perdre pied. Il lui aurait fallu un miracle. Les dents du porc-épic avaient des airs de pointes de flèches prêtes à les épinglez aux arbres comme trois papillons perdus. Il passa une main nerveuse sur la peau de son crâne. L'épaule de Nemo frôlait la sienne. Les ailes des oiseaux aussi. Il voyait le Corbak reculer devant les antennes lourdes de bave de l'escargot.

— Je dois parler à la Vouivre, dit-il, une fois encore.

— La Vouivre ? Que lui veux-tu, petit être de chair ?

Les trois sages s'arrêtèrent et dans un même mouvement, ils tournèrent la tête vers le serpent à cornes. Il s'avancait vers eux, bien droit, de couleur feuille morte et terre sèche, sa langue sable passant à coups trop rapides sur ses écailles lisses. Ses yeux ronds fixaient un point invisible au-dessus de leurs têtes.

— Je dois lui parler.

— Pourquoi ?

La voix du serpent à cornes était très agréable. Andrei ne savait pas qui elle lui rappelait, mais il savait que c'était quelqu'un qu'il aimait bien. La seule chose qu'il n'aimait pas dans le serpent à cornes – qui ne ressemblait pas du tout au grand monstre vert et infini qu'était la Vouivre – était sa langue.

— Elle tue des nièces chez moi. Pas que des nièces, bien sûr, mais elle en tue. Elles ne devraient pas mourir.

— C'est embêtant, fit le serpent à cornes. Tu voudrais la voir pour qu'elle arrête ?

— C'est ça. Mais je ne sais pas où elle habite.

— Eh bien, nous pourrions te le dire, fit le serpent à cornes. Mais il faut que nous te prévenions d'abord. La Vouivre est très malade.

— Malade ? s'écria le Corbak.

Ses corbeaux battirent violemment des ailes tout autour de lui, et un instant, ce fut comme s'il avait lui aussi des ailes.

— Très malade, appuya le serpent à cornes. Tellement malade, à vrai dire, qu'elle pourrait même en mourir.

Le Corbak en resta muet de surprise.

— Bien sûr, fit le serpent à cornes, nous ne voulons pas que la Vouivre meure. Cette maladie nous dépasse. Mais si nous l'avions ici, à nous cinq, grands sages, nous pourrions sûrement trouver un remède.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en train de le faire au lieu de jouer aux cartes ? demanda Andrei.

— Hélas ! soupira le sage. Nous sommes accablés de devoirs aux quatre coins de l'univers. Impossible de trouver une minute pour faire le voyage !

— Mais vos réunions. . .

— Nous attendions justement que quelqu'un vienne pour nous prêter main-forte. Nous avons besoin de la Vouivre ici. Avec elle ici, nous serions certains de pouvoir y faire quelque chose ! Et une fois guérie, je suis sûr qu'elle accepterait de t'écouter. Le seul problème est qu'il faut aller la chercher. Toi, petit humain. . .

— Andrei, répéta Andrei.

— Ne voudrais-tu pas nous rendre ce service ?

Andrei réfléchit un instant. Ce que disait le serpent à cornes n'était pas très encourageant. Mais malgré leur aspect repoussant, les sages devaient avoir une once de sagesse pour avoir hérité d'un nom là où rien n'en avait et peut-être qu'ils étaient vraiment capables de soigner la Vouivre. Alors il voulut dire oui.

Puis il vit la langue du serpent passer six fois sur ses lèvres écailleuses, six fois en deux secondes, et ses grands yeux ronds ne

bougeaient pas, et un long frisson lui courut sur le dos. Ce n'était pas le froid.

— Nous sommes très fatigués, dit Andrei. Nous voudrions nous reposer.

— Et pour la Vouivre ? le pressa le serpent à cornes.

— Nous vous dirons demain, dit-il, très fermement. Nous voulons d'abord dormir. Nous avons beaucoup marché.

Le serpent à cornes parut très offensé, mais ce n'était pas facile à dire sur le visage d'un serpent. Il finit par hocher la tête.

— C'est vrai que vous devez être exténués. Allez, partez dormir un peu. Nous ne bougeons pas d'ici de la nuit.

— Vous promettez ?

— Comment oses-tu ? Nous, grands sages, ne brisons jamais une promesse, intervint l'escargot, scandalisé.

— Mais vous n'avez rien promis, pointa Andrei. Promettez que vous serez là demain.

— Bien sûr.

— Dites-le. Jurez-le.

Le serpent avait l'air extraordinairement agacé. Un soupir reptilien agita ses écailles ocre.

— Je le jure. . . Nous le jurons.

— Sur quoi ?

— Nous le jurons sur. . . la vie de tes camarades.

— Autre chose. Vous ne connaissez rien d'eux. Quelque chose à laquelle vous tenez.

— Je le jure et. . . nous le jurons tous sur notre Créateur et Ses desseins mystérieux, qui nous ont placés là pour suivre Sa volonté, aussi idiote et simpliste soit-elle.

— Que le Créateur nous pardonne, fit l'escargot tout bas.

— Jurez aussi que vous nous direz où se trouve la Vouivre.

— Je le jure.

— Mais l'humain aussi devrait jurer, fit le faucon.

— Oui ! s'écria le porc-épic. Fais-le jurer !

— Très bien. . . Humain.

— Andrei.

— Jure que tu mèneras à bien notre mission. Jure-le sur la vie de tes compagnons de route, puisqu'ils te sont chers. Vas-y.

— Je le jure, fit Andrei, et sa voix ne trembla pas.

— Excellent. Nous sommes liés par nos promesses. Alors à demain.

— À demain, dit Andrei.

Le serpent fit demi-tour et disparut derrière l'arbre en feu. Andrei ne distinguait dans la vague de flammes que l'ombre énorme de l'ours, qui n'avait rien dit de toute la conversation. Il baissa la tête. Les trois autres sages les observèrent avec intensité alors qu'ils reculaient, face à leurs dents et à leurs serres, au cas où ils auraient envie de les achever pour une raison mystérieuse.

Mais ils ne le firent pas, et tous trois finirent par s'enfuir à toutes jambes loin du feu qu'ils avaient tellement voulu voir une heure auparavant, sans jeter un seul regard en arrière.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent, l'odeur de la fumée s'était faite ténue, juste assez présente pour ne pas perdre à nouveau leur chemin. Ils s'arrêtèrent un moment. Andrei haletait.

— On devrait trouver un endroit plus sûr, dit Nemo.

Ils descendirent encore un peu. Une falaise de quelques mètres creusait la forêt. Des papillons voletaient entre les racines sales qui soutenaient les pierres. Ils allèrent se nicher contre les rochers comme des fuyards, comme des oiseaux tombés du nid. Les papillons s'en allèrent prestement.

Il entendit quelques oiseaux siffler au loin. Les sages ne les retrouveraient pas.

Andrei fit quelques pas chancelants, puis s'assit, et il enfouit son visage dans ses mains en poussant un long soupir.

Les corbeaux avaient l'air de sortir d'une cage. Ils s'ébouriffaient les plumes et croassaient d'un ton menaçant en allant se percher sur les plus hautes branches des arbres sans accorder la moindre attention ni au Corbak ni à ses compagnons.

— Tu as promis, fit le Corbak, le souffle court. Tu es complètement fou !

— Non, non, répondit Andrei. Tout va bien.

— Bien sûr que non !

— Mais si. Je n'ai jamais promis de tenir ma promesse.

Le monstre le regarda fixement, comme profondément choqué. Alors un éclat de rire s'éleva aux côtés d'Andrei. Il tourna la tête. Nemo, les yeux fermés, riait à voix haute près de lui, les mains sur les genoux, penché en avant.

— C'est merveilleux, fit-il, toujours riant. Absolument merveilleux. Tu es terrifiant. Le monde entier devrait avoir peur de toi et de ce que tu es capable de faire.

L'admiration dans sa voix le fit rougir. Il tourna la tête, un peu gêné.

Le silence retomba et une brume de tension revint ramper entre eux.

— La Vouivre est malade, finit par dire le Corbak, tout bas, assis près de lui.

Le corbeau qui nichait dans son crâne avait enfoui le bec dans son cerveau bleu et se balançait de droite à gauche comme une vieille personne devant un cercueil, comme il l'avait vu à la télévision. Mais il n'avait pas l'air attristé : il avait l'air perplexe.

— Cela expliquerait beaucoup de choses, dit Nemo. Tous les êtres qui meurent, ça pourrait être la faute de sa maladie.

— La Vouivre peut tomber malade ? demanda Andrei.

— Je ne savais pas que c'était possible, répondit le Corbak. Pour être honnête, je n'en ai jamais entendu parler. Personne n'en a jamais entendu parler. Ni pour la Vouivre, ni pour la Chimère.

Les seuls qui tombent malades sont les gens comme vous et les monstres. Mais pas elles. Elles sont trop grandes.

— Vous pensez qu'ils mentent. C'est ce que tu voulais dire, tout à l'heure ! dit-il en s'adressant au monstre. C'est pour ça que tu n'aimais pas ma promesse.

Le devin et le monstre penchèrent la tête. Ils avaient l'air gênés. Andrei attendit un instant, patiemment, qu'ils se décident à parler.

— Le sage, celui que je connais, ment souvent, par omission seulement, dit Nemo. Il dit que ça fait partie de son travail de sage de mentir.

— Vous les respectez quand même ?

— Ils surveillent... Ils aident parfois... Les nôtres, les monstres qui ont perdu la tête, ils en prennent soin, la Vouivre les laisse faire... Les autres victimes, ceux qui disparaissent parce qu'ils se sont retrouvés sur la route des sages... Enfin, ce sont des choses qui arrivent... On ne peut pas les empêcher de faire ce qui leur plaît.

Andrei se frotta les tempes. Il avait cru que ce serait facile après avoir trouvé les sages. Les directions auraient été données, la Vouivre raisonnée, les nièces sauvées. Ça aurait été si simple.

— Est-ce qu'ils voudraient...

Sa voix était redevenue un murmure rauque qui lui écorchait la bouche. Il n'aimait pas ça. Il n'aimait vraiment pas ça.

— Est-ce qu'ils voudraient avoir la Vouivre avec eux ?

— On n'a pas la Vouivre, fit le Corbak, et il avait l'air un tout petit peu vexé.

— Mais ils aimeraient l'avoir ?

— Oui, admit Nemo. Ils aimeraient l'avoir.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Juste pour le plaisir de l'avoir, je suppose. Les sages ont toujours voulu des choses qu'ils n'auront jamais.

— C'est pour ça que ce sont les sages, ajouta le monstre. C'est parce que personne ne réfléchit comme eux réfléchissent.

— La Vouivre le sait ?

— Probablement. Comment en être sûrs ?

— Et vous ne trouvez pas ça étrange qu'elle tombe subitement malade, alors que ce n'est pas vraiment possible, et qu'ils nous demandent d'aller la chercher pour l'amener chez eux ?

Il y eut un long, long silence entre les trois. Les corbeaux bruissaient et croassaient et mangeaient, mais ils n'étaient pas assez bruyants pour couper ce lien infime qui passait des pensées de l'un au crâne de l'autre, aussi endommagé soit-il. Et ils avaient tous la même idée, identique au mot près, et ils savaient tous les trois, confusément, que ce n'était pas ce qu'on appelait une bonne idée.

— Ils vont le savoir, finit par dire Nemo.

— Et ils vont nous pourchasser.

— Et la Vouivre va nous récupérer alors qu'on ne l'aura jamais vue pour de vrai.

— Je ne veux pas être récupéré par la Vouivre, dit Andrei. Je suis venu pour qu'elle ne récupère plus personne. Je suis venu pour ça. Je ne vais pas la laisser être manipulée par les sages et la laisser me prendre.

Il y eut un autre silence.

Andrei soupira. Les corbeaux avaient trouvé une fourmilière. Ils la pillaient en riant. La nuit s'était levée. La lune était ronde. Il la voyait se refléter, plus grosse que le soleil, sur toutes les petites feuilles de tous les petits arbres.

— Je ne tiens pas mes promesses. Eux, par contre, le font. Il suffira de... de suivre leur chemin et de faire ce que nous avons à faire. Et de ne pas revenir.

— Mais ils sauront.

— Comment ? On ne leur dira pas.

— Quelqu'un leur dira, fit Nemo, les sourcils froncés – ses plaies ondulaient sur sa joue comme des insectes en colère.

— Non.

Andrei se leva presque.

— Personne ne leur dira. On courra très vite jusqu'à la Vouivre et ce sera terminé. Elle va arrêter de tuer les monstres, les gens, ceux de chez moi. Et ce sera bien. D'accord ? Ce sera bien comme ça.

Il se demanda si ça allait seulement les convaincre. Mais le Corbak hocha la tête. Et Nemo aussi. Andrei eut l'impression que – ça faisait très longtemps – quelque chose de positif se passait, car ils avaient un plan, et ils étaient prêts à le mener à terme, et il ne comprenait pas pourquoi l'énorme corbeau dans la tête du monstre croissait tout bas en secouant la tête ni à qui appartenaient les deux grands yeux noirs qui reflétaient mieux la lune invisible que toutes les petites feuilles réunies.

Les yeux disparurent aussitôt. L'oiseau se tut. Andrei oublia.

— Bon, dit-il, et il s'assit à nouveau.

— Je suis content d'être là, murmura pensivement Nemo, ses yeux aveugles scrutant les étoiles. Ca devrait bientôt se terminer. Toute cette histoire.

— Il faudra qu'on parle de ce qu'on fera après, à un moment, proposa Andrei.

Il s'allongea. L'herbe était plus douce que tous les sols sur lesquels il avait dormi jusque là. Il tassa son écharpe encore humide sous sa tête et ferma les yeux. Il ne faisait pas froid. C'était étrange de trouver une forêt aussi jolie et des sages aussi inutiles en même temps. Un peu ironique, même, se dit-il avec un sourire.

— Quand ça ? demanda le Corbak.

— Je ne sais pas... Un jour. Avant d'arriver. C'est bien de faire des plans. On m'a toujours dit que c'était un bon motif pour avancer. Croire en des choses et tout faire pour qu'elles arrivent. C'est de l'espoir – mais tu dois connaître ça, pas vrai ? fit-il remarquer à Nemo.

Il entendit Nemo émettre un petit rire étouffé.

— Malheureusement trop.

— Tu espères beaucoup ?

— Je suppose.

— Ce doit être bien, soupira le Corbak.

Andrei entrouvrit les paupières et chassa un corbeau un peu trop audacieux qui s'était approché désagréablement de lui, les yeux brillants et le bec ouvert.

— Difficile, surtout.

— Ce n'est pas automatique, chez toi ? s'étonna Andrei.

— Non, bien sûr. Chez personne d'ailleurs.

— Alors quelle est la différence entre toi et moi ?

— Eh bien... Je suppose que si j'arrêtais un jour d'espérer, je disparaîtrais. Contrairement à vous qui auriez une seconde chance.

Sa voix était très basse.

— Disparaître où ? osa Andrei. Chez la Vouivre ?

— Probablement pas. Ce serait ailleurs. Un horrible ailleurs, bien sûr, pas celui auquel nous avons le droit si nous...

Il hésita un moment, puis reprit, plus courageusement.

— Si nous réussissons ce pourquoi nous avons été créés.

— Où êtes-vous censés aller ? interrogea le monstre, presque en chuchotant.

Les corbeaux s'étaient faits très calmes.

— On ne sait pas. C'est un autre ailleurs. Comme une nouvelle partie de l'aventure. Mais peu y parviennent. Et, bien sûr, personne n'en revient pour nous en parler.

Il eut un nouveau rire, cette fois très embarrassé.

— Je crois que je ne devrais pas dire tout ça. C'est un peu, comment dire ? Un secret ?

— Vous avez de la chance, les fils de la Chimère, dit le Corbak.

Il n'y avait pas de jalousie dans sa voix, juste du constat et peut-être un peu d'émerveillement.

— C'est vrai, renchérit Andrei, dont les yeux se fermaient tous seuls. Le Corbak et moi, nous devons être pris par la Vouivre.

— Mais vous, vous n'avez pas besoin d'être morts pour être heureux, répondit alors Nemo.

Cela rendit Andrei perplexe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il ne répondit pas. Le silence dura quelques minutes, puis Andrei, fatigué, abandonna la conversation, et si le monstre et le devin la continuèrent comme il le crut, avec des mots si légers qu'ils auraient pu être le vent dans les feuilles, il ne s'en préoccupa pas, et s'endormit.

Le lendemain, l'état de sa gorge avait encore empiré. Les mots qu'il gargouillait avaient un goût de métal. Mais son crâne était intact, peut-être juste un peu irrité. Ses ongles râpaient et râpaient et, entre l'ongle et la peau, il était certain d'y avoir vu quelque chose de rouge. « *De la poussière* », se dit-il. « *Juste de la poussière. Tu deviens paranoïaque, mon pauvre garçon. Pas étonnant que tu aies l'impression que tu vas rater ce voyage.* »

Le Corbak n'était pas là à son réveil, mais quelques corbeaux étaient restés près du feu éteint. Les plumes gonflées, ils dormaient, immobiles comme de petites statues sales. Cela voulait dire qu'il n'était pas très loin. Nemo était lové contre un rocher. Les balafres des oiseaux étaient toujours aussi nettes sur son visage mince et Andrei détourna le regard.

Il secoua un peu les cendres du feu. L'une des bûches craqua. Un corbeau remua dans son sommeil. Il se retint de tousser, battit des paupières pour échapper à la fumée, et se frotta les mains. Les plaies sur ses doigts brûlaient. Il releva la tête. Le chat à la grosse tête était assis près des corbeaux.

— Bonjour, dit Andrei.

Le chat tourna très, très lentement la tête vers lui. Il avait toujours ce visage figé qui n'était ni humain ni félin mais il battit des paupières et baissa son gros crâne vers lui, comme pour saluer. Andrei aurait pu tendre la main et caresser la fourrure blanche. Il ne le fit pas. Il ne se sentait pas très à l'aise.

— Tu devrais t'éloigner des corbeaux, le prévint-il. Ils ne sont pas très amicaux. Ils ont même blessé Nemo quand on dormait.

La queue du chat décrivit une onde dans l'air. Les corbeaux n'avaient même pas l'air de se rendre compte de sa présence. Une goutte d'eau glissa d'une racine moite et s'écrasa avec un petit bruit humide sur une plaque de mousse.

Il y eut un silence. Andrei battit à nouveau les cendres du feu dans l'espoir de trouver une braise à réutiliser. Mais tout était mort. La poussière rendait les rayons de soleil presque solides. De grands nuages gris venaient vers eux. Il allait peut-être neiger.

Le chat à la grosse tête fit passer sa patte en fil de fer sur sa langue pour la débarrasser d'une poussière imaginaire. Andrei commençait à s'interroger sur la raison de sa présence. Ce n'était pas qu'il avait peur du gros chat, qui n'était qu'un chat, mais il aurait voulu savoir pourquoi il les suivait depuis la forêt.

— Tu voulais quelque chose ? demanda-t-il poliment.

On fit craquer des branches derrière lui et Andrei tourna aussitôt la tête. C'était le Corbak qui revenait de chasse. Il avait un lièvre gris mort entre les bras et faisait fuir les corbeaux impatientes qui tournaient autour de lui.

Le Corbak releva les yeux et lui sourit entre les charognards. Andrei voyait chacune de ses petites dents blanches derrière les plumes. Il lui sourit en retour.

Lorsqu'il se retourna, le chat avait disparu. Il haussa les épaules. Ça ne l'étonnait pas. Un chat, c'était secret par définition.

— Bonjour, dit le monstre.

Le corbeau dans sa tête avait le bec profondément enfoui dans son crâne, en quête d'un peu plus d'espace. Andrei entendait des bruits de sang et de tissus qu'on arrache et il frissonna plusieurs fois de suite. Le Corbak ne paraissait pas s'en soucier. Il ne semblait même pas s'en être rendu compte alors Andrei ne dit rien à ce sujet.

— Bonjour, répondit-il. Merci d'avoir pris ce lièvre. J'avais faim.

— De rien, répondit le Corbak après un instant de silence. J'ai gavé les corbeaux. S'il faut s'enfuir, c'est mieux de ne pas s'arrêter à cause d'eux.

Andrei serra ses genoux contre sa poitrine et regarda les cendres froides du feu. Il était un peu anxieux. Il savait qu'il avait proposé l'idée en premier, mais il fallait croire que l'anxiété du monstre et du devin l'avait rongé pendant la nuit.

« Mais il n'y a aucune raison de s'inquiéter, les sages ne pourront pas savoir », se dit-il. « On ne va pas leur dire. Il n'y a pas besoin d'être anxieux. . . »

Le monstre ouvrait le lièvre avec les dents faute de mieux. Andrei ne s'en inquiéta pas. Le Corbak était propre.

Le cou maigrelet de l'animal se balançait d'avant en arrière, d'arrière en avant, craquant comme une brindille, « crac, crac, crac ». Andrei se frotta le pouce. Les yeux du lièvre étaient vides. Combien de kilomètres avait-il parcouru, lui, avant de se faire prendre par la Vouivre ? Ses pattes étaient presque plus épaisses que sa tête.

On croassait fort autour d'eux alors que le Corbak enlevait les morceaux fumants de leur gibier et les recrachait à côté d'eux. Les corbeaux froufroutaient autour d'eux. « Ils ont mangé » avait dit le Corbak. Andrei se demanda si au final il y avait autre chose qu'un estomac derrière ces sales petits yeux et toutes ces plumes.

Nemo s'était réveillé au son des charognards qui ripaillaient. Il s'était levé, avait basculé plusieurs fois, et avait tourné le visage dans tous les sens, le nez battant comme un papillon.

— Qui est passé ici ? demanda-t-il avec une brusquerie qui ne lui était pas coutumière.

Andrei ne dit rien.

— C'est juste un lièvre, répondit le Corbak, la salive pleine de sang. Il faudra faire du feu.

Nemo n'avait pas l'air convaincu. Il s'approcha à pas vacillants du monstre et se pencha vers le lièvre mort, qu'il huma longtemps. Le Corbak ne bougea pas. Andrei lui trouvait l'air un peu étonné

malgré les entrailles qui lui coloraient les lèvres, et c'était un air si digne qu'il faillit en rire.

Nemo finit par secouer la tête et s'écarta du lièvre. Les corbeaux ne s'approchaient pas vraiment de lui. Andrei suspectait le Corbak de les avoir salement battus après leur tentative de manger Nemo. Mais il savait que blesser les oiseaux le blessait aussi et son sourire disparut.

— J'ai dû me tromper, s'excusa-t-il.

Il s'assit prudemment, en tâtant le sol auparavant de ses mains minces.

Le feu mit du temps à partir. La pierre du briquet de Nemo était vieille et émoussée, et ils auraient dû la changer. Le Corbak disait qu'ils en trouveraient peut-être sur le chemin, et le devin hochait la tête, et on oublia le sujet.

Andrei n'arrivait pas à manger. Il y avait comme un nœud dans son ventre, un nœud froid et dur comme la pierre. Son père appelait ça des nids de vipère. Il disait que c'était dû à l'angoisse et que, par exemple, on l'avait avant des examens importants, ou de grands rendez-vous. Il s'en souvenait mais il n'avait pas compris à ce moment-là, car il ne passait pas d'examens, et n'avait jamais eu à prendre de rendez-vous avec quiconque.

La faim, cependant, était plus forte que les vipères et il finit par avaler sa viande. Il avait pensé que la viande finirait par l'écœurer, ou qu'elle n'aurait plus de goût, mais il s'était trompé. Tout ce qu'il mangeait le ravissait. C'était la seule chose que son organisme désirait, du sang, et de la nourriture, prendre en silence ce qui avait appartenu à quelque chose d'autre pour continuer à vivre. Et il se sentait mal à l'aise de penser ça, mais jamais un lièvre à moitié cuit ne lui avait paru aussi bon.

Ils finirent de manger plus rapidement que prévu. Ils se levèrent en silence. Sa gencive le brûlait. Les corbeaux avaient l'air nerveux. Leurs regards s'étaient faits fuyants et inquiets. Ils devaient leur ressembler un peu, tous les trois, se dit-il en se grattant le crâne.

Nemo retrouva l'exact chemin qu'ils avaient emprunté dans la forêt. Ils marchaient dans leurs pas de la veille. Son cœur battait la chamade à grands coups désordonnés et il serra le bord de ses habits pleins de terre, faute d'une main à serrer.

Les cinq grands sages étaient toujours là. Ils avaient encore leurs cartes à la main, mais cette fois-ci – peut-être était-ce dû au soleil, ou au feu moins grand, ou à quelque chose d'infime qu'il ne comprenait pas – Andrei avait l'impression de voir se jouer une mauvaise pièce de théâtre, où les acteurs n'aimaient ni ne connaissaient leurs rôles, et se contentaient d'improviser, la lèvre trop tirée, le sourcil trop froncé.

Un des corbeaux croassa en signe de défi et le faucon aux plumes d'acier, le premier à bouger, leur jeta un regard jaune, un drôle de regard de tueur, qui lui fit froid dans le dos. Cela ne dura pas longtemps car le faucon posa aussitôt ses cartes et sautilla vers eux. Ses serres avaient l'air encore plus dures à la lumière.

— Bonjour, fit-il, la voix presque haut perchée. Nous ne vous attendions pas si tôt !

Quelque chose sonnait faux. Andrei battit des paupières, et prit une grande inspiration. Il serrait toujours le bord de son t-shirt. Il aurait voulu qu'on l'encourage mais il était tout seul ici.

— Bonjour, répondit-il, et à lui sa voix lui parut encore plus fausse que celle du faucon. Nous voudrions savoir où se trouve la Vouivre maintenant.

Le grand sage cligna des yeux mais il ne bougea pas. Il avait l'air d'avoir été coulé dans du métal. Andrei tourna la tête vers le serpent des sables, celui qui avait si bien parlé la veille.

Il était tout près du feu, ses écailles de feuilles sèches étincelant à la lumière du feu. Ses yeux étaient toujours aussi inexpressifs. Il aurait pu être mort. Le porc-épic et l'escargot étaient côte à côte, tout à l'opposé, et ils regardaient le sage avec un dédain et une mauvaise foi dans les yeux qu'il ne sut s'expliquer.

— Ah, oui, la Vouivre, c'est cela que tu voulais, fit soudain le serpent, d'un ton surpris.

Et il se lécha huit fois les lèvres, le bout de la queue battant l'air en sifflant lentement, un sifflement très bas et très menaçant.

Andrei se demanda comment, le soir d'avant, il avait pu croire à ce qu'il avait dit.

— Vous allez nous indiquer le chemin, maintenant, pas vrai ?

— Oui, naturellement, naturellement. Tu sais retenir un itinéraire ? Nous devrions te donner une carte. Si tu attendais quelques jours, nous pourrions. . .

— Je veux partir maintenant, le coupa Andrei.

Le faucon se rapprocha un peu et il serra plus fort le tissu sale.

— Eh bien, tu n'as qu'à venir par ici, dit le serpent, en montrant du bout de la queue un bosquet d'arbres sombres dont il ne pouvait pas voir la fin. Nous ne voulons pas que cela passe dans les mauvaises oreilles. . .

— Non, Nemo et le Corbak restent avec moi pour entendre ce que vous avez à dire. Sinon, nous nous en allons, et vous ne pourrez jamais guérir la Vouivre, dit Andrei.

Il entendit le grand sage porc-épic marmonner à son voisin le grand sage escargot « il a bel et bien nommé l'Espérance » et vit l'escargot secouer sa tête baveuse en signe de dépit.

Encore une fois, le serpent se lécha les lèvres. Il ne put pas s'empêcher de se demander si un serpent comme celui-là avait des crochets à venin, car il avait l'air d'un serpent du désert et il était presque sûr que les serpents du désert avaient des crochets à venin.

— C'est vraiment très long, tu sais, insista le serpent.

— Je peux m'en souvenir, assura-t-il.

Le serpent pencha vers lui sa tête plate. Ses narines avaient la forme d'un couteau. Andrei ne bougea pas. Les corbeaux, eux, tentaient de reculer. Il les entendait bouger dans les arbres. Est-ce que Nemo et le Corbak étaient encore avec lui ? Il n'arrivait pas à voir le moindre bout d'entre eux. Il n'osa pourtant pas détourner la tête du grand serpent.

Du bout du nez, et avec une dextérité qui l'impressionna quelque peu de la part d'un serpent géant, le sage lui dessina une carte dans la poussière près du feu. Il dessina d'abord leur forêt, puis un long, long chemin qui sinuait comme une balafre sur le flanc d'une falaise, puis une grande ligne, que le serpent dessina en un seul mouvement, parfaitement droite.

— C'est tout ? interrogea Andrei.

— Oui.

— Il faut aller tout droit ?

— C'est cela même.

— Mais où ?

— Il n'y a pas d'autre chemin que tout droit, fit le serpent. Elle sera au bout. Vous ne risquez pas de la manquer.

Andrei chercha vainement une trace de mensonge dans les yeux ronds du grand sage, et il n'y en avait pas. Les autres sages n'avaient pas non plus l'air de complices. « *Mais quelque chose ne va pas* », se dit-il, « *quelque chose n'est pas à sa place* ».

Mais si c'était le bon chemin, qu'avait-il à craindre ?

Alors il vit l'ombre immense de l'ours brun derrière les flammes vacillantes de l'arbre au bûcher. Ses yeux étaient deux trous noirs dans leur lumière. Ils étaient si grands qu'ils auraient pu avaler la lune mieux que toutes les feuilles de tous les arbres. . .

Andrei sentit son cœur basculer et l'envie de serrer quelqu'un – n'importe qui, quelqu'un qui aurait pu le protéger, faire changer les choses – lui monta à la tête comme un gaz trop léger.

Les sages étaient immobiles. Le cœur d'Andrei partit brusquement très vite.

— On va y aller, dit-il.

Le faucon cligna des yeux. Andrei fit un pas en arrière, puis deux. Les grands sages ne bougeaient toujours pas. Il y avait quelque chose de si terrifiant dans leur attente statuaire qu'il n'osa pas bouger plus, pendant quelques secondes, et il crut voir comme de la victoire dans leurs yeux, comme la satisfaction d'avoir gagné,

quoiqu'il fasse, alors il se retourna vivement – son cœur donnait des coups de canon dans sa tête –, attrapa la main du devin et du monstre et il s'enfuit, leurs doigts enfoncés dans sa paume comme des épines dans la tête d'un martyr.

Ils avaient dévalé la forêt et ils ne s'étaient pas lâchés.

Ce n'était plus tant son envie à lui, c'était celle de l'entité qu'ils formaient lorsqu'ils avaient vraiment peur. La course n'était pas le point fort de Nemo et il trébuchait beaucoup en courant, mais Nemo ne l'avait pas lâché. Les oiseaux du Corbak étaient dérangés par les sursauts que causaient ses pas et ils s'en prenaient à ses joues défigurées, mais le Corbak ne l'avait pas lâché. Il y avait quelque chose en eux qui s'était réveillé, comme un dernier tabou qui aurait été brisé, et alors qu'Andrei courait, le souffle en feu, les jambes en plomb, les racines se mêlant à ses cheveux, il se dit qu'ils étaient arrivés à un drôle de moment, un drôle de passage, et que les choses allaient changer maintenant. Entre lui et entre les deux autres, entre eux et le voyage, entre eux et la Vouivre.

« *Un drôle de passage* », se répéta-t-il. Et ils se serrèrent les mains plus fort pour se donner du courage face à ce qui était trop grand pour eux.

Chapitre 3



La falaise était plus escarpée que prévu. Elle s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres, et tellement de kilomètres de plus qu'elle formait une ligne violette et tremblotante à l'horizon. En bas, il n'y avait rien. Andrei avait l'impression d'avoir déjà vu ce rien quelque part, cette étendue noire et floue.

La falaise était de pierre brune et sèche, rendue poussiéreuse par le soleil. Pas une racine ne s'y nouait, pas un arbre ne s'y penchait. C'était uniquement de la pierre et parfois, sorti de nulle part, un filet d'eau, gros comme la paume d'Andrei. Lorsqu'ils en voyaient, ils se baissaient et dans un silence consciencieux essayaient d'en recueillir le plus possible dans la vieille gourde de Nemo. Les corbeaux s'y désaltéraient, et eux trois y lavaient leurs plaies. Celles du Corbak s'infectaient souvent. Celles d'Andrei aussi. Sa mère disait qu'il n'avait pas un très bon système immunitaire. Il la croyait.

Andrei avait perdu toute notion de temps sur cette falaise.

Ils n'y mangeaient que des oiseaux de proie qui s'étaient retrouvés à devoir braver les éléments pour bâtir un nid de brindilles jaunes et d'os de rat. Ils étaient aussi intemporels et aussi grands que la falaise, aussi bruns aussi, et leurs yeux étaient de pierre et de sable. Parfois, ils faisaient des œufs. Andrei pillait les nids. Plus

il le faisait, moins cela le gênait. Il n'y avait jamais de petits. Les oiseaux des falaises n'étaient pas fertiles.

Ils marchaient toute la journée sans presque jamais s'interrompre ; « *il faut dire qu'il n'y a pas vraiment de quoi s'interrompre* ». Rien ne se passait ici. Ni pluie, ni grand vent, ni neige. L'hiver s'était miraculeusement arrêté aux bords de cette falaise. Leurs jours formaient un cycle continu de marche et de sommeil nerveux.

Andrei savait que leur voyage n'était pas terminé. Ils cherchaient toujours le chemin permettant de descendre le long du flanc mort de la falaise et cela faisait déjà des jours et des nuits (mais peut-être pas autant que ce qu'il pensait) qu'ils ne voyaient rien ici. Les corbeaux non plus, mais ils s'en moquaient. Ils volaient haut dans le ciel comme de grands nuages noirs et le Corbak n'aimait pas ça. Aucun d'entre eux n'aimait ça. C'était trop repérable.

Ils avaient peur de ce qu'ils allaient envoyer les grands sages.

Ils en avaient discuté la première nuit où ils avaient atteint la falaise. Ils avaient beaucoup couru à travers la forêt et étaient beaucoup tombés. Leurs mains étaient en lambeaux, déchirées par les branches ou mangées par les charognards, et leurs yeux fuyaient de tous côtés, exorbités, haletants, terrifiés.

Ils avaient fini par s'arrêter. Ils avaient très peur mais leur fatigue était plus grande, et leurs jambes avaient finalement décidé de cesser de fonctionner, se déroband sous eux comme des fils que l'on coupe. Ils avaient alors rampé jusqu'à un rocher et ils s'étaient serrés les uns contre les autres, sans plus avoir peur des corbeaux qui auraient pu les blesser parce qu'il y avait pire derrière eux.

Andrei s'était un peu demandé s'ils allaient pouvoir dormir un jour. Puis le Corbak avait dit :

— Ils vont nous tuer.

— C'était l'ours, avait répondu Andrei, tout bas, les mains près de la bouche dans une tentative dérisoire d'en soigner les coupures. Le grand sage ours. Il nous a suivis. J'ai reconnu ses yeux.

— Les grands sages savent toujours, avait murmuré Nemo. C'est ce qu'ils disent. La fatalité, c'est ça ?

Il y avait eu un silence. Aucun d'entre eux n'osait fermer les yeux. Le moindre bruit les faisait sursauter.

« *Les grands sages savent toujours* ». Il s'était senti stupide d'avoir voulu faire autrement. Il s'était senti stupide et tellement coupable que sa voix s'était bloquée dans sa gorge lorsqu'il voulut leur dire à quel point il éprouvait ce que les adultes appelaient la culpabilité.

— Et maintenant ? avait demandé le Corbak.

Andrei avait pris son temps avant de répondre.

— On doit continuer, avait-il dit finalement, très, très lentement, et chacun de ses mots lui tombait sur les épaules, mon Dieu, il se sentait tellement coupable. Ils nous ont donné le bon chemin – je ne sais pas pourquoi, mais ils l'ont fait, peut-être qu'ils ne peuvent pas briser une promesse, je ne sais pas. . .

— Mais on arrivera au bout ?

Andrei ne répondit pas. Il avait envie de pleurer.

— On arrivera au bout, répondit Nemo à sa place.

Le sentiment de culpabilité était né dans sa poitrine cette nuit-là, étouffant, sinueux, et il n'en était pas parti.

Les grands sages n'avaient toujours rien fait contre eux. Encore une fois, Andrei ne se souvenait plus du temps qui s'était écoulé depuis leur arrivée sur la falaise, mais ça ne devait pas faire si longtemps. Il essayait d'en garder une trace en faisant une petite, petite encoche sur la peau de son annulaire droit, une par jour, mais il ne le faisait pas depuis le début. Ni Nemo ni le Corbak n'avaient la moindre idée des jours non plus. « *Bon*, se disait-il, *ce n'est peut-être pas si important* ».

Il n'y avait plus vraiment grand-chose d'important. Enfin, si. Andrei savait que marcher était important, que le Corbak et que Nemo étaient infiniment, terriblement importants, et que la Vouivre était vraiment très importante elle aussi, mais c'était tout ce qui restait.

Andrei passait de l'eau gelée sur les entailles sanglantes que faisaient le bord de ses chaussures à ses chevilles lorsqu'un des corbeaux se mit à croasser, le bec tourné vers le soleil. Andrei leva le regard avec lui. Loin « *mais pas tant que ça* » un des corbeaux du monstre se dirigeait vers eux. Le Corbak se releva du rocher où il était perché et Nemo avec lui.

Le corbeau avait les plumes toutes ébouriffées et couvertes d'une poussière jaunâtre lorsqu'il arriva vers eux. Il se posa sans grâce et ouvrit le bec pour réclamer sa pitance. Nemo gardait des choses au fond de son sac pour les corbeaux. C'était tous les restes de toutes leurs proies. Quand ils voulaient se débarrasser des oiseaux, ou les contenter, ils les leur lançaient et ils étaient heureux. C'était simple d'être un corbeau.

Le corbeau messenger dévora le cœur d'un ou deux rapaces des falaises avant de croasser d'un ton plus satisfait. Le Corbak baissa prudemment la main vers lui et l'oiseau vint s'y nicher, ses plumes sales raclant les années de cicatrices de ses paumes.

Il croassa un moment. Le Corbak l'écouta avec attention, les paupières closes sur ses yeux dorés, puis, quand le corbeau se tut, il le porta jusqu'au noir infini de ses vêtements où le corbeau s'engouffra en voletant. Il ne réapparut pas. Le monstre se frotta les mains, puis essuya un filet de sang qui lui coulait dans le creux de la nuque.

— Il a vu quelque chose qui pourrait être un chemin, annonça-t-il.

— Loin ? demanda Andrei.

— Pas aussi loin qu'avant. Il n'avait pas l'air épuisé. Une demi-journée à pied peut-être.

Une longue trace indigo renvoyait le soleil de métal sur ses mains et son cou. Nemo s'étira et Andrei entendit ses os gémir sous sa peau. L'urgence ne les avait pas rendus plus beaux comme dans ces livres qu'il lisait, avant. Elle les avait mal amaigris, mal grisés. Ils avaient l'air de statues en miettes. « *Pas comme dans les livres du tout.* »

Il se demandait s'il saurait lire en rentrant.

Nemo s'approcha de lui avec lenteur, toujours aussi gracieux, toujours vacillant, et Andrei le regarda faire parce qu'il aimait le voir avancer sur cette falaise qui ne changeait jamais. Il avait l'air d'être fait de gaz. Sa robe noire était déchirée et salie. Ses yeux étaient couverts de poussière.

— Les grands sages n'ont toujours rien envoyé, lui dit-il doucement.

— Peut-être nous ont-ils oubliés ? fit-il avec un peu d'espoir, mais Nemo lui adressa un sourire et Andrei lui sourit en retour, en penchant la tête vers le bas, car ils savaient que ce n'était pas le cas, et que tôt où tard les sages allaient faire quelque chose.

Tellement de choses passaient dans leurs sourires, à tous les trois. Tellement de choses que les adultes ne faisaient pas passer dans les leurs. C'était un autre genre de sourire, une seconde catégorie cachée, peut-être, comme quelque chose qu'on ne débloquent que sous certaines conditions.

Andrei ne savait pas vraiment si ça valait la peine de souffrir pour avoir du sens (il trouvait ça un peu ridicule). Mais le Corbak et Nemo en valaient la peine, eux.

Il se racla la gorge. Il avait moins mal ces derniers jours. C'était une bonne chose, il le pensait en tout cas, car il n'aurait pas supporté de souffrir à chaque fois qu'ils parlaient entre eux avant de dormir. Ils parlaient beaucoup. Ils regardaient aussi les étoiles qui avançaient et si Andrei devait avouer quelque chose à propos de cet endroit, tout sec et brun qu'il fut, c'était que le ciel était beau vu d'ici.

C'était la seule raison pour laquelle il n'était pas certain de détester la falaise.

Le monstre s'étira. Les corbeaux formèrent à nouveau ces gros nuages noirs de plumes et de serres avides dans le ciel. Un par un, becs ouverts, ailes tendues, ils gravirent les courants chauds près des rochers solitaires. C'était le signal du départ. Ils se jetèrent un regard, très bref, vraiment très bref, et ils se remirent à escalader les rochers et à marcher.

Le ciel avait quitté ses teintes d'acier pour en prendre des plus rouillées lorsque, presque par accident, ils trouvèrent la piste qui descendait le long de la falaise.

C'était lui qui l'avait vue en premier. Les corbeaux avaient aidé, et Nemo avait senti quelque chose ramper contre la pierre, quelque chose d'humide, froid et vert, qui n'avait pas sa place dans l'immensité immuable de la falaise, mais c'était lui qui l'avait vue.

Elle n'était pas vraiment cachée mais après des heures de marche sur une falaise aux mêmes tons et aux mêmes bruits, ils avaient fini par ne plus pouvoir dire la différence entre un caillou et l'horizon. Mais Andrei l'avait vue. Il en fut secrètement fier et il en sourit, et « *pour de vrai* ».

La piste était vraiment étroite et à vrai dire, elle ressemblait plus à une fissure dans la roche qu'à un chemin. Ils s'y penchèrent un instant. Elle descendait parfois à la verticale, plongée dans l'ombre des rochers. Tout y avait l'air humide et froid. Et bien sûr, tout en bas, le néant les empêchait d'y voir quoi que ce soit.

Ça allait être tellement différent de la falaise ! Il se releva et lui jeta un regard comme s'il la voyait pour la première fois. Le bord du gouffre était comme une limite vers un autre monde, plus sombre et plus glissant. Ils allaient souffrir sur ce chemin. Et ils ne souffraient pas sur la falaise.

Andrei se dit qu'ils auraient pu rester ici et marcher pour toujours au lieu de descendre. L'obscurité ne lui disait rien qui vaille. Ici, il faisait chaud, sec, et la nuit était belle. Et ils auraient fini par oublier pourquoi ils marchaient, car il doutait que la falaise finisse jamais un jour. Ils auraient toujours été ensemble et ç'aurait été bien, se disait-il, d'être toujours ensemble et de finir par tout oublier.

Mais Nemo avait dit – cette pensée lui vint comme un éclair, comme un fil de fer qui lui aurait traversé la tête de part en part – qu'il fallait que son voyage ait toujours un sens, et la falaise intemporelle lui sembla soudain moins attirante. Il se gratta la tête.

— Ce serait ennuyeux de marcher toujours ici, hein ? demanda-t-il un peu à n'importe qui dans l'espoir d'avoir une réponse.

Nemo et le Corbak étaient déjà en train de descendre les pierres incisives du chemin, inconscients du doute qui l'avait traversé. Andrei lança un dernier regard à cette falaise. « *Je pourrais toujours revenir si je le voulais vraiment* », se convainquit-il, ou du moins essaya-t-il, car quelque chose planait sur eux et il n'avait pas encore le courage d'y mettre des mots. . .

Il crut voir une tête de chat blanc flotter entre les rochers bruns, ses yeux tournés vers lui. Pendant une vingtaine de secondes, avec une lenteur aberrante, le chat le dévisagea en glissant sur l'air jusqu'à ce qu'il disparaisse plus bas dans les rochers. Il ne l'avait probablement pas imaginé.

« *Ça doit avoir un sens très profond* », se dit-il en hochant la tête.

Il avait encore plus l'impression d'être plongé dans un cauchemar un peu bizarre.

De cette vision résulta un rire un peu aigu qui lui fit mal à la poitrine – il devait vraiment prendre une bonne nuit de repos, pensa-t-il, et il se remit à hoqueter alors qu'il s'engageait sur le chemin.

Au bout de quelques jours, ils se rendirent compte qu'ils étaient tous d'accord sur un point alors qu'ils avançaient, plus lentement que sur la falaise : ce chemin allait en empirant.

Les pierres n'étaient plus brunes et sèches, mais coupantes, comme s'ils marchaient sur des centaines de fils de rasoirs, ou couvertes d'humidité, pas le genre rosée du soir, mais une humidité qui rendait tout glissant, des filets d'eau très, très sournois. C'était un mot du Corbak. L'eau était sournoise. Ils avaient tous manqué s'ouvrir le crâne au moins six fois déjà par sa faute.

— Et ça, avait-il dit en crachant presque, c'est sournois, de couler ici comme si elle le faisait exprès.

Andrei aurait dû réfuter ce fait juste en disant que l'eau n'était pas vivante, mais quelque part il était d'accord, alors il hochait vigoureusement la tête à ses propos. C'était vrai que l'eau avait l'air d'avoir rendu certaines pierres impraticables ou hautement dangereuses pour le pur plaisir de les voir vaciller, agiter les bras et

peut-être tomber dans le brouillard au-dessus et en-dessous – le brouillard.

Un autre point sur lequel ils s'entendaient tous à merveille : ils détestaient – haïssaient – le brouillard.

Nemo était peut-être le plus handicapé dans ces conditions. Toutes les particules d'eau qui formaient le brouillard – Andrei se souvenait encore de ça, le brouillard était fait de toutes petites gouttes d'eau suspendues dans les airs – renvoyaient chacune une odeur différente, un chemin contraire, et combien de fois il l'avait cru sur le point de tomber et d'être rattrapé par la Vouivre avant de l'avoir atteinte parce qu'il s'éloignait trop du chemin et frôlait le bord ?

Les corbeaux ne pouvaient pas voler. Ils avaient essayé, bien sûr, mais l'air était trop froid et la falaise plus proche que ce qu'ils croyaient, et le Corbak, à deux reprises, avait souffert la perte de charognards malchanceux qui étaient partis nourrir le néant loin tout en bas.

Alors pour la première fois, ils étaient tous les trois aveugles et Andrei ne tirait aucun réconfort égoïste de cette remise à niveau parce qu'ils ne savaient pas ce qui pouvait surgir de derrière les rochers et c'était précisément ce qu'ils auraient voulu savoir.

Trois jours déjà sur la piste, disaient les petites égratignures sur ses doigts. À chaque heure qui passait, Andrei se disait qu'il ne pourrait pas être plus nerveux.

« *Quelque chose va arriver* ». Il le savait. Ils le savaient tous les trois, en fait. C'était simplement qu'ils n'osaient pas en parler.

Et c'était si horrible, de savoir que quelque chose allait se passer, mais de n'avoir ni nom, ni idée, ni date en tête, ni rien du tout pour se préparer, et de se taire, qu'à un moment, l'un d'entre eux fut obligé de briser ce silence. S'ils ne l'avaient pas fait, ils auraient fini par se jeter de leur plein gré au bas de la piste.

— On devrait y réfléchir à voix haute, murmura finalement le Corbak.

Andrei sentit une vague de reconnaissance lui serrer le cœur et il fut très content d'être encore capable de ressentir ça.

La nuit était tombée. Ils le savaient car l'obscurité était totale et qu'ils devaient toujours prévoir de s'arrêter avant que la lumière ne disparaisse.

Parfois, la piste s'élargissait un peu, et s'ils jugeaient qu'ils n'avaient pas le temps de trouver un autre endroit comme ça avant la nuit, ils s'y arrêtaient d'emblée. Le Corbak s'écartait toujours un peu d'eux. Les corbeaux détestaient leurs haltes. Ils en devenaient stupidement violents et les attaquaient plus facilement. Andrei aurait voulu dormir avec lui juste pour être certain de sa position dans le noir. Entendre sa voix n'était pas suffisant, et elle lui semblait un peu désincarnée dans le brouillard. Cette atmosphère d'irréalité le rendait mal à l'aise. Il avait peur de ne pas le retrouver le lendemain.

— Réfléchir à quoi ? répondit-il, la voix étouffée par son écharpe miteuse.

— À un plan. Pour ce qu'enverront les sages. On ne peut pas rester comme ça à ne rien faire et à attendre.

— Qu'est-ce qu'ils pourraient envoyer ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui est à leur portée ?

— Beaucoup de choses. . .

Nemo, contre l'épaule d'Andrei, remua un peu. La pierre humide de la falaise rentrait entre leurs omoplates.

— Il paraît qu'ils ont en leur possession des esprits tellement vieux qu'ils leur sont entièrement dévoués. Et on parle de choses affreuses de l'autre côté de la mer. Les grands sages pourraient en apporter ici, ils en auraient le pouvoir, murmura le devin.

— Les esprits ne seraient pas dérangés pour nous, fit pensivement le Corbak. Nous ne sommes pas assez. . . Pas assez. . .

— Importants, dit Andrei, et il entendit le Corbak soupirer.

— C'est ça.

— Alors les choses de l'autre côté de la mer ?

— Ça expliquerait pourquoi ils mettent tant de temps... Il faut les trouver, ces choses, dit Nemo.

— Ce serait une bonne explication, oui.

— Et ce serait quel genre de choses ?

Mais avant qu'on ne lui réponde, la main de Nemo se plaqua avec violence sur sa bouche et il entendit, confus, les corbeaux à quelques mètres gonfler les plumes et cesser tous leurs petits bruits. Il écarquilla les yeux dans le noir complet. Nemo s'était ramassé sur lui. Son souffle s'était fait ténu mais il sentait la raideur dans ses doigts et il chercha frénétiquement la raison de leur agitation.

Une lueur bleue apparut dans son champ de vision, si soudaine et si proche que son cœur tomba dans sa poitrine et il sentit Nemo tressaillir lorsque ses doigts se refermèrent sur son bras, mais ils ne bougèrent pas – non ils ne bougèrent pas parce qu'il ne fallait pas bouger.

La lumière bleue était ronde et se dirigeait vers eux.

Elle venait en chancelant, mais ne les cherchait pas, n'hésitait jamais. Elle ne flottait pas. Le bruit de ses pas faisait un bruit mouillé, lourd, régulier. Andrei les compta – un, deux, trois, jusqu'à sept, et la lumière était à quelques mètres seulement d'eux et elle ne changeait pas de direction. « *Elle sait où on est* », comprit Andrei avec un temps de retard. Il voulut reculer. La pierre humide l'en empêcha, la lumière avançait toujours.

Il serra davantage le bras de Nemo. « *Va-t-en* », aurait-il voulu hurler à la lumière. « *Va-t-en, disparais, laisse-nous, va-t-en va-t-en va-t-en* ». L'eau avait trempé son dos. La lumière était à deux pas d'eux à présent, si près qu'Andrei la voyait sur les mains serrées de Nemo et sur les dents du Corbak.

Un frisson de pure terreur courut dans ses veines comme du métal. Il ferma les yeux. « *Je ne veux pas mourir* », pensa-t-il alors, et c'était bête de penser ça maintenant, il le savait, alors que la lumière bleue s'était arrêtée tout près. Un cri grossissait dans sa gorge. Il crut qu'un crapaud poussait contre sa peau. Un amphibien, un reptile froid qui enflait et enflait et il voulut dire « je ne

veux pas mourir ». Sa poitrine lui faisait mal de trop gonfler. Il devait dire qu'il ne voulait pas mourir. Il devait dire au monde et à la lumière bleue qu'il voulait vivre et la supplier – la supplier de l'épargner et de ne pas laisser la Vouivre s'emparer de lui.

« Je suis toujours là », fit le serpent dans sa gorge.

Andrei ouvrit grand les yeux, la bouche à moitié ouverte déjà, mais alors qu'il allait le faire – il allait ramper s'il le fallait mais que la Vouivre quitte sa gorge et qu'elle ne l'approche plus – un hoquet le secoua et il vomit de l'eau salée sur les pieds de la lumière, plusieurs fois, sans pouvoir respirer entre deux, hochant entre la répugnance et une satisfaction dans ses os qu'il ne s'expliqua pas. Nemo s'écarta aux premiers sursauts. Il devait avoir vomi sur sa main aussi mais – Andrei fermait les paupières en y pensant – il n'avait rien dit.

Puis, après ce qui lui sembla des heures, il releva la tête et regarda fixement la lumière bleue. Sa salive rampait comme une autre cicatrice sur sa joue.

— Désolé d'avoir vomi partout, dit-il à la lumière.

Il respira longtemps, pour s'enlever le goût de l'eau salée qui avait englouti ses narines.

La lumière se mit à rire. C'était un rire de jeune fille, tranquille et pensé, un rire léger auquel Andrei répondit, bien que son rire soit encore un peu nerveux.

— Qui es-tu ? demanda le Corbak, plus proche que ce qu'Andrei avait pu croire.

Son ton le ramena des jours en arrière, sous les frondaisons des arbres de la forêt vivante. Il était froid, il était méfiant, sauvage, et Andrei, par instinct, avança la main pour saisir la sienne.

Il manqua ses doigts de peu car il sentit le bec d'un corbeau frôler la paume de sa main « *à moins que ce soient ses ongles ?* ». Tous les deux avaient probablement fait le même mouvement. La lumière se mit à parler, et Andrei arrêta momentanément de penser au Corbak.

— Plus grand-chose, j'en ai peur, répondit-elle, avant d'ajouter : puis-je allumer la lumière ?

Andrei avala sa salive.

— Oui, dit-il.

La lumière devint progressivement plus forte, jusqu'à illuminer de reflets verdâtres toutes les roches autour d'eux.

La lumière était en fait un scaphandre de cuivre oxydé comme il y en avait sur les gravures dans les livres d'aventure sous-marines, un très vieux, aux clous et aux vagues si bien moulés dans le métal qu'Andrei les trouva réconfortants, malgré leur apparence un peu frustrée.

Le scaphandre était plein d'eau.

À l'intérieur, par le petit hublot rond, il voyait la lumière qui l'avait tant effrayé. Andrei y voyait aussi une forme noire flotter lentement, ballotée par les courants invisibles de milliers d'océans, et il aurait pu avoir peur, mais il avait l'impression que l'eau du scaphandre était libre et ne croupirait jamais, et que la forme était juste là pour voyager.

Il se sentit mieux après cette pensée.

La Noyée se pencha un peu. Le brouillard la rendait floue et lente.

— Je suis désolée de vous avoir effrayés, s'excusa-t-elle.

— Tu ne nous as pas effrayés, dit Andrei.

— On ne voit personne sur ce chemin. Personne ne le connaît.

— Tu as raison. Personne ne devrait le connaître, et tu ne devrais pas non plus, dit le Corbak.

Nemo restait silencieux. Il avait les sourcils froncés et Andrei voyait sa poitrine descendre et se relever à toute vitesse.

— Je vis ici, dit la Noyée. J'y suis avec un ami et nous vivons dans les profondeurs de la falaise.

— Comment avez-vous su que nous étions là ? demanda alors Nemo, et il se leva, s'approchant à pas vacillants du monstre.

— Mon ami peut sentir ce qu’il se passe sur la pierre. Il devrait arriver d’ici peu.

— Bien sûr, dit Nemo en hochant lentement la tête, les yeux dans le vague, le nez collé au métal oxydé du scaphandre.

Il se passa quelques secondes de silence un peu gênantes où Andrei essuya une fois de plus sa bouche et jeta un regard oblique au Corbak. Les oiseaux du monstre avaient tous gonflé leurs plumes d’un air menaçant, le bec encore couvert de sang bleu séché. Le monstre semblait ne pas avoir sa place dans la lumière aquatique.

— Ça va aller ? lui murmura-t-il, et son ami tourna brusquement le cou avec un craquement sec pour le dévisager, l’air surpris.

— Oui, je vais bien. J’ai juste eu peur.

— Et maintenant ?

Le Corbak réfléchit un petit moment.

— Je crois que j’ai encore un peu peur, répondit-il, les sourcils froncés.

— Ne t’inquiète pas, dit Andrei, bien qu’il s’inquiétât aussi de son côté.

— D’accord, fit le Corbak.

Et Andrei se rapprocha un peu de lui – pas trop, mais suffisamment pour que le monstre s’en aperçoive – alors que Nemo était toujours penché sur le vieux scaphandre, les sens en alerte.

Il ne comprenait pas la persistance du devin en ce qui concernait la Noyée, mais il y avait une certaine raideur dans ses mouvements, loin de l’habituel balancement, qui lui rappelait sa méfiance après la visite du chat. Andrei se frotta la tête.

Puis il crut entendre Nemo chuchoter une phrase à la Noyée sous forme d’une question si ténue qu’elle ne l’avait sûrement pas entendue, car elle ne répondit pas. Andrei se demanda si ce n’était pas tout simplement le vent entre les roches ou le grattement qui venait de la pierre à quelques pas de lui.

Ils reculèrent tous d’instinct, sauf la Noyée, qui agita une main gantée dans les airs.

— Ce n'est rien que mon ami qui arrive, dit-elle. Vous n'avez rien à craindre de lui.

Andrei n'était pourtant pas très rassuré. Tous ces monstres qui surgissaient de l'ombre l'un après l'autre ne lui disaient rien qui vaille. Ce n'était pas qu'il ne faisait pas confiance à la Noyée, mais une partie de lui, constamment sur ses gardes, éveillée nuit et jour, lui demandait de ne pas relâcher son attention.

Les grattements s'intensifiaient. Andrei, les yeux ronds, vit sortir de la pierre des mains énormes, aux griffes grosses comme son poing, suivies par un corps osseux qui, une fois sorti de la pierre, se mit à tousser, plié en deux sur les pattes arrière, puis se releva à moitié. C'était un autre monstre.

Celui-ci était presque chauve, à part pour une crête de cheveux épars qui se perdaient entre deux oreilles velues dressées haut sur son crâne.

Son cou était enserré dans un filet de veines sombres bien visibles sous la peau. Ses yeux étaient fuyants, ronds comme des billes de verre. Il se tenait accroupi sur ses pattes arrière et son dos bossu, à l'épine dorsale saillante, lui donnait l'air d'un fugitif. Andrei se fit la réflexion qu'il n'avait jamais vu personne d'aussi nerveux de toute sa vie.

À peine débarrassé de sa poussière, le monstre saisit une pierre et commença à la ronger. Ses dents claquaient contre la roche par saccades. Ses yeux ne cessaient d'aller et venir entre eux et le sol comme pour s'excuser d'être en vie et de faire ce qu'il faisait, à cet instant, en cet endroit.

— Désolé, fut son premier mot. Il faut que je ronger. Sinon mes dents grandiront et me transperceront le cerveau.

— Ce n'est pas grave, dit Andrei.

— Elles me transperceront le cerveau, répéta le Rongeur. Je n'ai pas le choix. Nous devrions y aller. Que faites-vous ici ? Nous ne vous voulons pas de mal.

— Nous voyageons, répondit Andrei, par prudence.

— Vous voyagez ? Sur ce chemin ? Vous ne devriez pas. Il faut être attentif. La pierre glisse. Nous ne sommes pas des ennemis. Êtes-vous sûrs de vous ? Êtes-vous venus nous faire du mal ?

— Du calme, fit la Noyée, en posant une main sur le crâne du Rongeur qui triturait sa pierre. Ils ne mentent pas.

— Les menteurs, marmonna le Rongeur, sont partout. Ils sont en chacun de nous. Dans nos têtes. Tout le monde est un menteur. Le monde est un menteur. Le plus grand mensonge d'entre tous.

— Bien sûr, fit la Noyée, et sa lumière vacilla un court instant.

Le Rongeur leva la tête, huma le brouillard et frémit.

— Fais plus de lumière, demanda-t-il.

— Non, ne faites pas ça, fit aussitôt Nemo.

— Pourquoi ? s'enquit la Noyée.

Andrei ne sut pas quoi répondre.

— Des menteurs ! glapit alors le Rongeur. Ils veulent nous tuer ! Nous blesser ! Ils mentent !

— Non ! dit Andrei, mais il ne sonnait pas convaincant même à ses propres oreilles.

— Mensonges ! Mensonges !

Ses exclamations provoquaient des échos sur toute la falaise.

— Allez-vous en, supplia Nemo. Laissez-nous.

— À l'aide ! A moi ! Aux menteurs ! Les mensonges ! Ils mentent ! Venez !

Mais le Corbak s'était levé. Les corbeaux autour de lui le rendaient plus grand, et plus menaçant, des ailes noires derrière son crâne ouvert comme une auréole de plumes, d'yeux et de serres. Andrei se souvint à ce moment que le Corbak était un monstre.

— Ça suffit. Partez, dit-il.

Le Rongeur sursauta et amorça un mouvement de recul, la pierre serrée si fort dans sa main qu'il aurait pu s'ouvrir la paume avec. La Noyée, elle, ne bougea pas. Nemo revint à petits pas vers lui et le monstre dont les corbeaux s'agitaient.

Dans l'obscurité, Andrei n'avait plus l'impression de voir des oiseaux autour du Corbak. Ils mangeaient sa tête comme des traînées de suie, perdant leur plumes une à une, étendant leurs ailes comme des drapeaux noirs, sans forme ni consistance, en tournant autour du monstre.

Les corbeaux se mirent à croasser, mais ils n'étaient plus vraiment des corbeaux, et les yeux jaunes du Corbak brillaient si fort dans le noir que seule la conviction d'Andrei que jamais – jamais – le Corbak ne voudrait le blesser l'empêcha de s'enfuir.

— Tu ne peux pas nous tuer, balbutia le Rongeur. Tu ne peux pas.

— Non, je ne peux pas, bien sûr que je ne peux pas. Ce ne sera pas moi qui m'en chargerai en tous cas.

Andrei ne savait pas s'il devait être impressionné ou terrifié. Un bruit humide le ramena à la raison et il ravalait son excitation. Du sang filait entre les dents du Corbak.

Les corbeaux du monstre, gros comme ils étaient, avaient aussi l'air un peu plus dangereux.

— Obéissons, fit le Rongeur, dont les griffes fouillaient le sol avec des grattements si irritants qu'Andrei avait l'impression d'entendre des sifflets dans le noir.

— Obéissons, répéta le monstre. Écartons-nous du chemin. Partons. Retournons dans la falaise. Tu te souviens de la falaise ? La falaise nous protège. Personne ne nous attaque dans la pierre. Laissons-les se faire dévorer. Laissons-les se perdre. Obéissons.

— Tu peux rappeler ta cohorte d'horreurs, dit la Noyée, mais elle s'adressait au Corbak avec une voix très douce qui lui rappelait un peu celle de sa mère. Elles ne me font pas peur, et elles te font souffrir. Nous voulons juste discuter.

Andrei n'avait jamais vu le Corbak se comporter ainsi. C'est pour cela qu'il prit la parole.

— Nous sommes en danger. Il faudrait que vous partiez. Nous sommes trop visibles. Laissez-nous.

— Il est important que nous communiquions, insista la Noyée.

— Je n'en suis pas certain.

— J'en suis on ne peut plus sûre.

Andrei tourna la tête en quête d'un soutien. Le monstre faisait non de la tête, alors que les brumes qui filaient dans son sang reprenaient lentement leur forme de charognard, mais Nemo murmurait « va la voir » du bout des lèvres, et il se trouva un peu confus.

Les grattements du Rongeur se faisaient de plus en plus bruyants et Andrei fronça les sourcils. Sa tête le lançait. Tout était strident et distordu dans la brume. Il avala sa salive et, exaspéré, finit par se tourner vers le monstre qui creusait toujours frénétiquement la falaise.

— Arrête ça, maintenant, c'est insupportable.

Mais le monstre n'était pas là.

Le bruit n'était pas celui des grattements. Un sifflement aigu lui perçait en continu l'oreille droite. « *Le Rongeur s'est enfui* ». Andrei sentit son cœur flancher et il eut peur qu'il ne lui tombe d'entre les côtes.

— Vous entendez ?

— Quoi ?

— Le sifflement.

— Que se passe-t-il ? s'enquit la Noyée.

Il se tourna vers elle. Elle clignotait presque. Il voulut lui dire de reculer, mais elle fit deux pas vers lui à la place, le bras tendu sans qu'il ne sache pourquoi. Au deuxième pas, des rochers se détachèrent de la falaise, et la Noyée explosa.

Le temps disparut ; Andrei vit la forme du fond des mers heurter le hublot et la vitre exploser en milliers d'arêtes de verre pour libérer des flots d'eau salée comme autant de litres de sang ; et simultanément, les bras du scaphandre furent tordus, le torse aplati, les jambes disparurent, brisées, détruites, broyées, mangées.

Son cri se perdit dans le fracas du métal qui heurtait la pierre. Entre l'eau et la pierre, il vit ce qui avait tué la Noyée, une brève

seconde de lumière aquatique, verte et étouffante comme des milliers de vipères, et tout devint noir.

Le sifflement lui perforait la tête.

« *Je rêve* », se dit-il, alors qu'il entendait les créatures écraser les restes du scaphandre, parce que ça ne pouvait pas arriver maintenant. C'était trop grand, trop soudain, ils n'étaient pas préparés, les choses – car elles étaient plusieurs, elles étaient tellement – étaient trop grosses, et ça ne pouvait pas leur être tombé dessus.

Il le pensa si fort qu'il se mit presque à y croire, et pendant un instant, Andrei ne bougea pas de là où il était, les poings bien fermés dans l'obscurité, convaincu qu'il n'y avait rien, pas un bruit, pas de monstre mort à ses pieds, rien.

— Andrei ! hurla-t-on pour couvrir le sifflement des créatures. C'était le cri le plus désespéré qu'il ait jamais entendu et pendant un moment, Andrei se demanda qui pouvait l'aimer autant pour paraître aussi horrifié.

Cela le rendit confus suffisamment longtemps pour être percuté par les monstres comme une simple poupée de son.

Le bruit mat qu'il fit le surprit d'abord. « *C'est drôle de pouvoir faire un son aussi mou alors que je suis si maigre* ».

Puis il se rendit compte que tout l'air avait disparu de ses poumons et qu'une main froide tirait sur ses entrailles les plus profondes – Andrei voulut respirer, il ne le put pas. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Ses cheveux battaient ses joues. Il comprit qu'il tombait de la falaise.

— Non ! réussit-il à dire.

Il aurait voulu le crier, mais le seul bruit que sa gorge avait pu émettre était en fait un gargouillement sans air que lui-même ne comprit pas. Il crut être devenu muet, ou sourd. Des milliers de pensées filaient dans son cerveau et disparaissaient de seconde en seconde comme de la buée sur une vitre que l'on chauffe. Andrei avait l'impression de s'éteindre et cela le terrifia.

Le sifflement était devenu plus dur qu'une aiguille. Andrei le sentait fouiller ses tympanes, creuser vers ses os. Du sang chaud lui

coula de l'oreille et se perdit dans sa bouche, là où aurait dû être l'air. Il voulut hurler au bruit d'arrêter.

Il tombait. Le chat était là.

Andrei ne pouvait pas encore respirer que sa tête énorme, blafarde dans le noir, s'approchait de lui. « Je ne suis pas censé pouvoir te voir », eut-il envie de lui dire. Mais il ne gaspilla pas son air à combattre, à l'aide d'une raison qui (de toute façon) disparaissait de jour en jour, un animal trois fois plus gros que lui.

Ses yeux de verre étaient plus brillants que jamais. Ses crocs faisaient la taille de son cou.

Avec délicatesse, le chat le saisit par le haut du crâne, les dents dans son front, et Andrei se sentit revenir à la verticale. Il ne bougea pas jusqu'à ce que ses pieds retrouvent le contact de la pierre.

Il respira avec hésitation, une fois, deux fois. Il ne savait pas du tout où il était, sûrement très bas. Il se retourna vers le chat. Il flottait au-dessus de lui avec une immobilité qui lui paraissait trop absolue pour être vraie.

— Nemo et le Corbak, murmura-t-il, ils sont là-haut. Ramène-moi là-bas.

Le chat ne bougea pas. Andrei se demanda vaguement s'il aurait dû éprouver quelque chose comme du soulagement, un contrecoup quelconque, alors que la seule chose qu'il ressentait en ce moment était une douleur aiguë et une panique qui venait par vagues s'écraser dans sa tête.

— Remonte-moi ! cria-t-il au chat immobile. Dépêche-toi !

Son souffle s'accéléra. La douleur commençait à estomper le son des créatures. Il papillonna des yeux et fit un pas vers le chat. Il ne parvenait pas à marcher droit. Il s'appuya sur sa jambe. Du sang lui coulait dans les yeux et il ne savait pas d'où il venait. « *Pitié, pas de ma tête* ». « *Je ne veux pas qu'on me creuse la tête* ».

— Ramène-moi ! hurla-t-il.

Le chat avança brusquement la tête et Andrei se retrouva front contre front avec la bête.

Il ne respirait pas, ne bougeait pas, ne vivait pas. Son museau était froid et doux au toucher alors qu'il le pressait contre sa bouche. Ses yeux ne clignaient pas. Il supposait qu'il aurait pu rester des années comme cela et qu'il n'aurait jamais éprouvé le besoin de bouger.

Andrei en eut alors assez. Il saisit le chat géant par les oreilles et le tira vers lui, pressant davantage sa tête gigantesque contre la sienne.

— Ramène-moi, dit-il au chat.

Le chat parut lui sourire, avec cet air mi-humain, mi-félin, creusé dans la cire de sa fourrure.

Il prit sa main dans sa gueule immense. Andrei eut un mouvement de recul. La gueule du chat était vide et sans chaleur. Puis, avec un petit bruit, le chat recracha dans sa paume – l'avait-il vraiment craché ? N'était-il pas juste apparu ? – un tube de plastique autour duquel Andrei referma instinctivement les doigts. Son pouce glissa un instant sur la surface lisse et il trouva le bouton de sa lampe-torche.

D'un coup de sa tête blanchâtre, le chat le fit se retourner. Andrei respira un grand coup, ignora la douleur dans ses côtes et alluma la lumière.

Il sursauta à peine lorsque la chose apparut dans son champ de vision. Il était si petit face à elle, cauchemardesque, noire et épouvantable, elle était toute proche et pourtant « *pourtant elle ne bouge plus* ».

Sous sa lampe, la chose se repliait sur elle-même comme un gant qu'on retourne, l'estomac luisant et les tripes fumantes à l'air, les os sur les os, le cœur dans l'estomac. La lumière creusait des trous fumants dans toute sa longueur.

Andrei, couvert d'eau et de sang, mit deux lentes secondes à comprendre qu'il la tuait et, alors, un sentiment qu'il ne s'expliqua pas prit le dessus, quelque chose de drôle, quelque chose dans ses dents.

Il secoua un peu la lampe et la lumière se fit plus forte.

Simultanément, des têtes d'animaux émergèrent de la masse noire. Des loups sans poils, des requins et des monstres marins aux gueules béantes de douleur. Des milliers de pattes d'insectes giclèrent de la chose et fouettèrent l'air. Elles se posèrent sur les épaules d'Andrei pour agoniser et fondre, brûlant sa chair et tachant ses vêtements. Andrei ne bougea pas.

De cette horreur naquit alors une tête gluante au cou tordu qui surplomba toutes les autres.

Andrei la regarda s'étirer, sans yeux ni nez, puis une énorme bouche à dents plates coupa le visage en deux et elle se mit à hurler.

Les hurlements de la créature déchirèrent ses tympanes. Andrei savait qu'il avait déjà entendu de pareils hurlements, devant des gens blessés à la télévision, des gens qui souffraient le martyr, la jambe en bouillie sur leurs visages tuméfiés.

Ce hurlement était humain, et Dieu qu'il s'en moquait.

Il braqua la lampe sur le visage béant, qui se liquéfia sur lui-même sous la lumière crue, d'abord la masse noire et gluante, puis les os blancs comme des aiguilles, pour finalement disparaître avec le reste de la chose dans un crescendo de gargouillements de douleur.

Sa lampe était toujours allumée quand il ne resta plus du monstre que des restes d'os et d'yeux fumants.

Il se retourna. Une dizaine de choses fuyaient déjà, leurs gros corps de poix traînant sur la pierre alors qu'elles tentaient d'escalader la falaise en bondissant et en heurtant leurs congénères. Andrei les poursuivit, en fit mourir deux, avalées par elles-mêmes, parties en fumée sous sa lampe.

Enfin, le sifflement disparut, et il ne put plus distinguer les choses noires dans la brume, parce qu'elles étaient parties trop loin. « *Elles ne reviendront pas tout de suite* », se dit-il. Mais il n'éprouva aucun soulagement. Il avait même un peu la nausée.

Une odeur de brûlé lui assaillit les narines. Andrei en eut un haut-le-cœur. Il releva la tête avec difficulté. Quelque chose l'empêchait de succomber à la douleur qui battait entre ses côtes.

Le chat flottait toujours au-dessus de lui. La brume était plus claire, à présent, et Andrei supposa que la nuit touchait à sa fin. Le chat lui adressa un signe de tête. Puis il repartit, disparaissant entre les roches, un infime sourire aux lèvres.

Andrei se retourna. Il entendit le bruit de roches que l'on pousse et il avança dans cette direction, la lampe tournée vers le sol, mais toujours allumée.

La falaise avait l'air d'avoir explosé à certains endroits, là où les choses avaient sauté en premier. Des roches étaient tombées sur la piste. Elle était complètement bloquée. Un doute affreux traversa le cœur d'Andrei. Il avança un peu plus vite.

Le bruit était plus proche à présent. La lumière faisait un rayon solide dans la brume. Andrei fronça les sourcils, et soudain, émergea de derrière un rocher le Rongeur, dont les yeux étaient si écarquillés qu'ils semblaient lui sortir de la tête. Andrei s'arrêta net.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il au monstre.

— Les monstres fous, répondit-il.

Ses mots étaient dits à une telle vitesse, ils n'étaient plus qu'un criaillement confus.

— Les monstres absolus. Les monstres des sages. Ceux qu'on élimine par prudence. Ils sont fous. Fous, fous, fous. Ils tuent tout. Ils tuent tous. Même les monstres.

Un frisson secoua son échine glabre.

— Tu les as tués. Tu peux tuer les monstres. Ce n'est pas absurde. Ce n'est pas interdit. Tu es dangereux. Dangereux de liberté. Quel genre d'horreur es-tu ?

— Où étais-tu lorsqu'ils ont attaqué ?

— Aide-moi. J'ai la patte dans un rocher. Je ne peux pas bouger. Mes dents. . . Elles vont me tuer. Elles vont me transpercer le crâne. Aide-moi.

— Tu t'es enfui, fit Andrei, et il avança sans même s'en rendre compte. Ton amie a dit que tu pouvais sentir ce qu'il se passait sur

la falaise. Tu savais qu'on nous suivait. Tu aurais pu nous prévenir. Moi, le Corbak, Nemo. . .

Le Rongeur s'agitait sous son rocher.

— Aide-moi. Je suis coincé. Je perds mon sang. Mes dents me brûlent.

— Pourquoi es-tu parti ?

— Nous survivons tous ici. Je survis. Tu survis. Les pires monstres survivent. Nous connaissons bien la Vouivre, toi et moi. Elle nous prend tous à la fin. J'ai peur de la Vouivre. J'ai peur de cette mère qu'on ne voit pas. Je veux continuer à survivre. Pousse ce rocher. Laisse-moi repartir dans la falaise.

Andrei était si près du Rongeur à présent que le monstre osa tendre ses griffes énormes vers lui, comme un miséreux supplie un passant dans la rue. Il s'en dégagea aussitôt.

— Ne me touche pas ! cria Andrei, et, instinctivement, il tendit la lampe vers le monstre à la manière d'un long fusil.

Le Rongeur hurla quand la lumière s'abattit sur lui. Il releva les bras pour s'en protéger. Des cloques énormes éclatèrent à la surface de sa peau.

— Enlève-ça ! Enlève-ça ! cria-t-il.

— La Noyée est morte ! Elle est ton amie et tu l'as laissée mourir parce que tu as peur ? Tu as laissé mourir la Noyée ! Elle allait nous parler et elle est morte ! Elle est morte à cause de toi !

Et tout en parlant, Andrei approchait la lampe de la chair du Rongeur, qui commençait elle aussi à fondre sur ses os.

— Je t'en supplie ! pleura le Rongeur, dont les mains n'étaient plus assez consistantes pour empêcher la lumière de brûler son visage. Sa voix se brisait de souffrance. Andrei sentait son cœur battre à toute vitesse et une brume grise enveloppait son esprit. La peur monta dans sa gorge.

— Où sont le Corbak et Nemo ? Tu peux les sentir sur la falaise ! Où sont-ils ?

Le langage avait quitté le Rongeur. Ses mots se perdaient dans ses sanglots sous forme de gargouillements immondes qu'Andrei ne comprenait pas, et, pour obtenir une réponse, il écarta la lampe du monstre.

— Vas-y, parle !

Mais le monstre ne répondit pas, et tomba sur la pierre avec un bruit mat, ses bras noirs et luisants jusqu'aux épaules, secoué de pleurs. Andrei se mit à trembler lui aussi. L'odeur de chair brûlée montait lentement contre la falaise.

— Où sont-ils ?

Sa voix n'était plus aussi ferme qu'avant et, dans sa main, sa lampe-torche manqua glisser.

— Qu'as-tu fait ?

Quelque chose se battait contre autre chose dans la tête d'Andrei. Des larmes brûlantes dévalèrent ses joues et elles tombèrent avec de tous petits bruits sur la pierre, rouges et noires de sang et de crasse. Sa respiration se hacha.

Un bruit le sortit de sa confusion : le Rongeur essayait de pousser la pierre qui retenait sa jambe. Ses efforts étaient pathétiques. Un large filet de sang couvrait son menton. Il toussa, le sang partit en gouttelettes sombres dans la brume. Ses mains mortes arrivaient à peine à frôler la pierre.

Lorsque le monstre s'aperçut qu'Andrei le regardait, un gémissement de pure terreur lui sortit de la gorge et il redoubla d'efforts. Ses yeux roulaient dans ses orbites. Il bavait, il pleurait, et Andrei ne trouva en lui aucune pitié à l'égard du Rongeur.

Il leva à nouveau la lampe.

Il était plus dur de brûler sa poitrine que ses mains, lui semblait-il. Peut-être était-elle plus dure. Peut-être y accordait-il moins d'importance. Le Rongeur avait retrouvé assez de force pour hurler et sa voix semblait s'être scindée en trois, et Andrei s'en moquait. Andrei ne s'était jamais, jamais autant moqué de ce qui pouvait arriver.

Les côtes se découvrirent lentement de leur chair. Andrei les vit noircir à travers ses larmes. Le Rongeur ne criait plus vraiment. Son hurlement avait quelque chose d'un disque brisé. Andrei entendait son cri, et il l'entendait encore, et deux, trois fois, Andrei l'entendit hurler, répétitif, monocorde dans sa douleur.

— Tais-toi !

Il ne le fit pas.

— Tais-toi !

Une odeur de cadavre pesait sur son ventre.

— Andrei !

— Tais-toi !

— Arrête, Andrei, il est mort !

— Je te dis de te taire !

Nemo dut lui arracher la lampe des mains pour qu'Andrei cesse de brûler la poitrine du monstre. Le silence le frappa. Le visage du Rongeur lui parut soudain être gravé dans la falaise. Ses dents, cassant sa mâchoire en deux, avaient traversé ses yeux comme deux pierres noires.

Il ne restait plus de sa poitrine que ses côtes qui se dressaient haut dans la brume. Le reste de sa chair s'étalait sur la falaise. Andrei s'essuya les yeux. Son sang avait éclaboussé la pierre sur plusieurs mètres. Ses bras et ses joues en ruisselaient.

Il entendit alors le son cristallin des gouttes d'eau qui tombent sur la pierre avec de tout petits « ploc » sournois et avides.

Il éteignit la lampe. Le Corbak s'approcha de lui à grands pas, puis s'arrêta. Andrei soutint son regard un long moment avant de comprendre que ce qui l'empêchait d'avancer plus était la terreur muette qu'il lisait dans son regard.

Son cœur se brisa un peu à ce moment-là. « Pardonne-moi » aurait-il voulu crier. « *Pardonne-moi, pardonne-moi, jamais je ne t'aurais fait ça, je vais bien, j'ai eu peur, j'ai cru vous avoir perdu, pardonne-moi* ».

La conscience soudaine qu'ils avaient été plus près de la Vouivre que jamais tomba sur son estomac. Elle avait rampé dans ses mains, obscurci sa tête – la Vouivre était passée les voir et Andrei savait que, quelque part, si elle le pouvait, elle riait de s'être joué de lui.

« *Je suis désolé d'avoir tué* ». Mais il ne s'adressait pas aux restes du Rongeur.

L'odeur de chair brûlée l'étouffait. Andrei s'agenouilla. Ses paumes étaient recouvertes d'un sang grumeleux, rouillé, presque noir. Les reflets du soleil derrière toute la brume s'y mêlaient comme des nids de serpents. « *Ils grouillent, les serpents.* » « *Ils grouillent et ils filent et ils ne reviennent pas* ».

« Je suis désolé, Corbak. Tu sais que je ne peux pas résister à la Vouivre. »

— Il est mort, fit Nemo en se penchant avec lui.

Andrei hocha la tête. Quelque chose piquait ses yeux.

— C'est fini, Andrei, il est mort.

Il acquiesça une fois de plus. Et, tout doucement d'abord, dans les bras de Nemo, il se mit à pleurer, pour finir en hurlant, les mains serrées sur ses épaules, ses ongles pleins de sang brun. Nemo ne dit plus rien. Les paupières fermées sur ses yeux aveugles, il le tint juste pendant ce qu'il lui sembla des années.

La pluie emporta beaucoup de choses, mais la tache sombre resta sous les os calcinés du Rongeur.

Avant de repartir, ils séparèrent sa tête de son corps, que les corbeaux n'avaient mystérieusement pas touché, et la lancèrent dans les crevasses sans fin de la falaise. Andrei ne savait pas ce qui les avait motivés à la jeter. Lui ne se sentait ni meilleur, ni pire. Mais ils avaient compris tous les trois qu'il fallait le faire, et ils l'avaient fait.

Ils voulurent chercher les restes du scaphandre de la Noyée pour faire de même, sans succès. Tout devait avoir disparu au fond du gouffre ou sous les rochers de la falaise qui avaient bloqué la piste.

— J'aurais voulu savoir ce qu'elle comptait nous dire avant de mourir, dit Andrei à Nemo, en contemplant la brume épaisse qui noyait les profondeurs.

Il y eut un silence avant qu'il ne recommence à parler.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, lorsque tu l'as approchée ?

Nemo ne répondit pas immédiatement.

— Il me semble qu'elle te connaissait, finit-il par dire. Elle t'a vu, quelque part, un jour, et elle voulait t'en parler.

— Le Corbak est le seul monstre que je connaisse.

— Évidemment, fit-il, mais même Andrei arrivait à lire le doute sur son visage mince.

La pluie s'arrêta avec une brusquerie étonnante. Andrei frissonna. Le froid grimpa le long de son dos. Son épaule, là où la poix des créatures l'avait touché, était rouge et gonflée, couverte d'horribles cloques blanches comme de gros œufs. Elle lui faisait terriblement mal.

La brume revint hanter les hauteurs. Ils étaient tous les trois trempés. Les corbeaux s'étaient abrités dans les fissures de la roche et les regardaient d'un air sombre. Leurs croassements avaient des airs d'appels de fantômes.

— Ils ne t'attaqueront sûrement plus jamais, dit Nemo en les désignant d'une main incertaine.

— Je n'en suis pas sûr. Ils sont trop stupides pour se souvenir de quoi que ce soit.

Le Corbak secoua la tête, en dérangeant l'oiseau dans son crâne. La pluie avait lavé le sang qui lui avait collé à la nuque. Andrei savait qu'il l'observait depuis un moment. Il baissa les yeux. Il avait envie de se montrer lâche, mais il prit une grande inspiration et il se tourna vers lui.

— Si tu veux, lui dit-il, tu peux nous laisser et partir.

— Non, répondit aussitôt le Corbak. Je ne ferai jamais ça.

— Mais tu as peur de moi.

— Oui.

— Tu aurais pu te faire prendre par la Vouivre. Les monstres vont revenir. Les sages vont nous renvoyer leurs bêtes. Même moi, je pourrais...

Ses mots s'étranglèrent dans sa gorge mais le Corbak comprit.

— Oui.

— Alors pourquoi tu restes ?

Les corbeaux croassèrent. Andrei remarqua alors que la plaie dans la tête du monstre s'était considérablement agrandie. Une moitié d'oreille manquait à présent.

Le gros corbeau tourna la tête vers lui, les yeux plus ronds que jamais, et Andrei avala sa salive avant de regarder à nouveau le visage ensanglanté du Corbak.

— Je ne sais pas, répondit-il avec honnêteté, après quelques secondes de silence. Je crois que tu ressembles à ceux que tu veux sauver. Je crois que tu n'es pas un héros et que tu vas quand même au-devant de choses qui te dépassent et que tu les affrontes même si elles te tombent dessus.

— Je n'ai que treize ans. je ne suis pas un héros.

— Je m'en moque. Je me moque de ton âge. Je me moque que tu aies tué le monstre dans la pierre et les monstres fous et que tu puisses un jour tuer encore. Si tu ne fuis pas, je ne vois pas ce qui me donnerait la permission de le faire.

Il se tut, puis reprit :

— Les sages avaient tort à propos de nous. Rien ne nous a obligés à partir, à part nous-mêmes. Ni eux ni ce qu'ils appellent la fatalité.

— Si on conte notre aventure un jour, ce sera oublié.

— Bien sûr. On oublie souvent que les gens peuvent choisir d'être courageux.

Andrei lui sourit et dit :

— Merci.

Le Corbak haussa les épaules, avec un petit sourire sur ses dents pointues.

— Merci à toi aussi.

Ils firent demi-tour ensemble et rejoignirent Nemo, qui les attendait, le nez pudiquement tourné vers les rochers.

— Nous savons ce qu’avaient les sages maintenant, leur annonçait-il lorsqu’ils arrivèrent à son niveau.

Il tendit sa main gauche, et l’huile noire que les monstres avaient laissée sur leur passage glissa sur ses doigts pâles. Andrei voyait la peau rougir à toute vitesse alors que la poix tombait lentement sur le sol, mais Nemo n’avait pas vraiment l’air de souffrir.

— Ça a des années et des années. Vraiment des années. . .

— Ces monstres devraient être morts depuis longtemps, fit le Corbak

Une grimace incontrôlée le fit frémir.

— Ils devraient avoir été tués par les sages. C’est leur rôle. C’est ce qu’ils disent faire.

— Comment devient-on fou ?

— Personne ne sait. Personne de vivant en tous cas.

— On n’a pas songé à le leur demander ?

Le Corbak eut un rire sans joie.

— Tu les as vus ? Comment voudrais-tu leur adresser la parole ?

— Ce ne sont plus vraiment des monstres, intervint Nemo. On les nomme monstres par habitude. Mais ils sont bien moins que cela.

— Et ils tuent les autres monstres. . .

— C’est pour cela que les grands sages sont importants. Ils veillent à ce que ça n’arrive pas. Mais ils ne semblent même pas le faire correctement.

— Peut-être qu’ils les gardent, supposa Andrei. Peut-être qu’ils en ont des réserves pour ce genre d’occasions.

— Auquel cas d’autres sont déjà à nos trousses. Comme je te l’ai déjà dit, les sages savent tout. Il y en aura sûrement davantage, et

des plus gros, peut-être. Et moins impressionnables. Je pense qu'il faut nous presser.

— J'ai toujours la lampe, fit Andrei alors que Nemo se relevait, la robe gorgée d'eau.

— Cela ne les a pas empêchés de nous attaquer dans le noir. Il faut aller plus vite.

Andrei hocha la tête. La lampe était lourde dans sa poche. Il essaya de l'oublier et, avec un soupir, dans la brume, le foid et les cris fantomatiques des corbeaux, ils se remirent en marche.

Andrei n'avait pas fait trois pas qu'il manqua glisser sur quelque chose de dur. Le Corbak tourna aussitôt la tête, les yeux plus ronds que ceux des oiseaux.

— Tout va bien ?

— Oui, répondit Andrei, et il se pencha pour ramasser ce sur quoi il avait trébuché.

C'était un morceau de métal vert-de-gris en forme de vague, rond et creux, de la taille de son pouce. Il était orné d'une double bordure et Andrei se dit qu'il avait dû constituer le bord d'un casque de cuivre un jour, ou peut-être quelques heures auparavant.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Rien, dit-il.

Il rangea le bout de métal dans sa poche avec sa lampe de plastique avec le sentiment que devaient avoir les adultes qui gardent les cendres d'un être aimé sur leur cheminée. Il trouvait ça ridicule avant. Mais le métal, c'était plus réconfortant que des cendres, et plus facile à tenir dans ses mains.

— J'aurais vraiment aimé t'écouter, confessa-t-il au bout de métal, puis il se concentra sur le chemin abrupt et cessa d'y penser.

Deux autres encoches sur ses doigts gelés furent nécessaires pour qu'ils regagnent le sol ferme.

— Oh merci, fit Andrei lorsqu'ils posèrent le pied par terre. Je croyais qu'on n'y arriverait jamais.

Les derniers rochers, sur cent mètres au moins (mais il n'en était pas sûr, il avait un peu perdu la notion d'espace) avaient été les plus coupants et les plus minces, comme si la falaise avait désespérément tenté de les achever. Un sentiment de triomphe gonfla dans sa poitrine lorsqu'il se retourna pour scruter les hauteurs. Le brouillard était toujours aussi dense, mais il savait combien de temps ils avaient passé sur cette falaise, et il se sentit très fier malgré le froid et la douleur de ses jambes couturées de plaies.

— On a survécu, murmura-t-il rêveusement.

— Pardon ? fit Nemo, qui n'avait pas encore touché terre.

— J'ai dit qu'on a survécu. C'est fou, non ? Pendant des jours, on a été là, et tout ce qui nous est tombé dessus, on l'a surmonté. On est vivants.

— Les monstres. . .

— On est vivants ! On a tenu le coup ! Tu as vu tout ce qu'on a traversé ? On l'a fait ! Tu ne trouves pas ça incroyable ?

Nemo sourit alors qu'il arrivait enfin à son niveau.

— C'est vrai qu'on a fait un bout de chemin.

— Tenaces comme des mauvaises herbes, dit Andrei, et il eut un petit rire.

— Quoi ?

— Rien. Quelqu'un que j'aime beaucoup dit ça parfois.

— Qui ?

Andrei fronça les sourcils et réfléchit quelques secondes. Il ne se rappelait pas de son nom. Il n'était même pas sûr de l'avoir connu un jour.

— Je ne sais plus. Quelqu'un de bien. Ce n'est pas très important, et puis c'est vieux.

— Je ne veux pas gâcher le moment, intervint le Corbak (et Andrei savait qu'il disait ça pour de vrai, car sa voix était gênée) mais vous savez où aller, à partir de maintenant ?

— Le sage a dit tout droit, répondit-il aussitôt.

— Tout droit où ?

Il observa les environs. L'ombre de la falaise était immense, mais il pensait voir la brume s'éclaircir au loin.

— Allons-là bas, décida-t-il. On y verra peut-être mieux.

La brume était effectivement plus claire au soleil, mais en marchant, Andrei fit une déplaisante constatation. Le sol était couvert d'eau, de tous petits filets au départ, qui devenaient lentement plus larges, jusqu'à atteindre l'épaisseur de leurs poignets.

— D'où vient toute cette eau ? demanda-t-il au bout d'un moment, alors qu'il dérapait une fois de plus dans un ruisseau qui s'élargissait d'un seul coup.

— De partout, répondit tranquillement Nemo, les jambes trempées.

— De partout, répéta-t-il. Et on va arriver à la mer, comme ça ?

— Non, je ne pense pas. La mer est vraiment très, très loin.

— Et comment on va dormir ?

Le rire léger de Nemo avait quelque chose de triste.

— Je ne pense pas que l'on aura le temps de dormir.

— Les monstres sont derrière nous ? s'inquiéta-t-il.

La lampe-torche pesa soudain très lourd dans sa poche et le goût du sang brûlé glissa sur sa langue « *comme dans les abattoirs, se souvint-il d'un coup, comme l'odeur dans les grands abattoirs en été, lorsque j'allais y jouer et que je vomissais parce que l'odeur était insupportable* ».

— Et la Vouivre est devant, fit le Corbak.

Ses oiseaux filaient droit devant eux.

Au loin, une tache noire déchirait le ciel gris. Le cœur d'Andrei se serra très fort. « *J'ai peur* », se dit-il absurdement. Combien de dangers avait-il affrontés pour arriver ici ! Combien de coupures, combien de coups, combien de nuits passées à scruter les ténèbres ! Et son but attendait là-bas, tout au bout, et il ne savait pas s'il voulait y aller.

— Combien de jours est-ce qu'on devrait mettre pour arriver là-bas ? interrogea-t-il.

Sa voix était plus forte que ce qu'il ne croyait. Plus calme aussi. Il devait avoir l'air fort. Peut-être qu'il l'était, secrètement, prêt à rencontrer ce que personne n'avait jamais vu. La pensée lui arracha un sourire.

— Je dirais trois. Si on marche aussi un peu la nuit.

« *Trois jours* ». Il inspira profondément.

— Vous voulez vraiment y aller ?

— Cette conversation me rappelle quelque chose, fit le Corbak.

— Je redemande. Au cas-où.

— Ce n'est qu'une guerre, fit Nemo en haussant les épaules. Ce genre de choses doit avoir une fin. Il y en aura d'autres...

— Je ne venais pas en guerre, protesta-t-il.

Ses mots sonnaient vide. Il avait l'impression de jouer avec de vieilles figurines qui auraient pris la poussière : aucune n'avait gardé le sens qu'il leur attribuait lorsqu'il était plus jeune, et, comme avec ses figurines, s'entend dire ça le peina profondément.

— Alors, qu'est-ce que tu venais faire ?

Il se tut. Il ne savait plus.

— Je ne sais plus, dit-il. Je venais juste faire quelque chose.

— Ah bon, répondit Nemo.

La gorge d'Andrei avait recommencé à le brûler et il se demandait vaguement s'il n'avait pas de fièvre.

La brume était beaucoup moins épaisse au sol que sur la piste. Elle se dispersait en lambeaux grisâtres qui rendaient le terrain humide et froid, inhospitalier, presque aquatique. Andrei croyait voir des choses glisser entre les nuages, quand la lumière baissait, comme des bancs de poissons perdus, et ça ne l'aurait pas tant étonné que ça. Il avait vu beaucoup de choses ici déjà. Des poissons aériens n'auraient pas été les plus étranges.

Les ruisseaux étaient devenus de petites rivières à présent. Ils pouvaient encore les enjamber, mais c'était difficile. Ils ne pouvaient plus songer à s'éloigner maintenant, ni à changer d'itinéraire.

— Vous pensez que ce sera toujours comme ça ?

Tout ici était plat. Pas un relief, pas une ombre nulle part, à part ce trait noir et immuable loin tout au fond. Le sol, se dit-il, était une immense peau morte veinée de milliers de canaux de ce genre. Il n'y avait aucun roseau, aucune grenouille, rien de ce qu'Andrei aimait près des rivières. L'eau était parfaitement silencieuse.

« *C'est plus beau chez moi* », se dit-il alors qu'il n'avait qu'un souvenir vague de « chez-lui ». Mais il savait que c'était vrai.

— Non, répondit Nemo, en inspirant profondément.

Des gouttelettes s'accrochaient à ses cicatrices. Il les essuya d'un geste lent, en appuyant exagérément, et Andrei se demanda s'il avait toujours mal. Quelque chose lui soufflait que oui.

— Les nuages disparaissent à un moment.

— Je parlais des ruisseaux. Est-ce qu'ils ne forment pas un lac, ou est-ce qu'ils ne disparaissent pas dans la terre au bout d'un moment ?

— Non. Eux restent. Ils partent tous dans la même direction. C'est comme s'ils rejoignaient quelqu'un, fit-il, et il inspira à nouveau, le nez battant.

— Je me demande vraiment qui, répondit Andrei.

Le soleil ne se reflétait pas dans l'eau.

Les corbeaux avaient faim. Ils avaient tous faim. Sur la falaise vivaient des souris et des rats, et des insectes gros comme son poing, mais ici, rien. C'était la première fois que ça leur arrivait vraiment. Ici, tout ce qu'il y avait, c'était de l'eau. Il trouvait ça drôle que les terres de la Vouivre ne soient composées que d'eau. Drôle et un peu triste, aussi, un peu effrayant.

Andrei avait appris qu'un humain ne peut survivre longtemps sans boire – trois jours, lui semblait-il. Ils buvaient longtemps et

cela suffisait presque pour calmer leur faim, mais les corbeaux ne pouvaient pas faire de même. Andrei les surveillait du coin de l'œil. Lorsqu'il avait le dos tourné, les charognards cherchaient à l'attaquer, et il fallait être plus rapide qu'eux pour les éviter – ou plus dangereux.

Plus le temps passait, plus les corbeaux perdaient de leur apparence de corbeau. Andrei pensait que c'était la faim qui les empêchait de garder leur peau. De partout des ailes manquaient, des pattes tombaient dans l'eau, des yeux poussaient, des milliers d'yeux dorés. De chatoyants et précis, leurs contours étaient devenus brumeux, effacés, terrifiants.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Le Corbak passa la langue sur ses lèvres décolorées. Il avait l'air terrible. Andrei commençait à s'inquiéter.

— Ils ont juste faim, répondit-il.

— Je peux faire quelque chose ?

Il secoua la tête. Un haut-le-cœur le secoua soudain : une gerbe de sang bleue sombre éclaboussa le sol. Il plaqua ses mains sur sa bouche. Un autre haut-le-cœur fit exploser son sang derrière ses doigts et jaillit sur ses mains.

Andrei en reçut sur la joue. Il était chaud, se dit-il en l'essuyant, trop choqué pour parler.

Il aurait dû être habitué depuis le temps – le Corbak saignait tout le temps et il s'était occupé de beaucoup de ses plaies – mais ce n'était pas vraiment la même chose que voir les corbeaux s'acharner sur lui. Cela venait de l'intérieur et c'était profondément mauvais signe.

Ce signe de détresse fut comme un signal pour les corbeaux, qui amorcèrent tous une longue descente et filèrent se battre sur la flaque de sang. Ils volaient bas. Leurs corps frôlaient la terre comme des sangsues de fusain et Andrei frémit.

— Tu es mourant ?

— Ça va aller, assura-t-il. Attends, écarte-toi, je. . .

Il cracha à nouveau et plus de spectres corbeaux descendirent s'abreuver. Le plus gros corbeau, que l'odeur rendit euphorique, se mit à tirer sur toute la peau qu'il pouvait atteindre pour la jeter en pâture à ses frères.

— Mais ils ne peuvent pas te tuer, ils mourraient aussi.

— Bien sûr.

Sa voix était terriblement fatiguée.

— Ils n'iront pas jusqu'à ma mort. Heureusement, d'ailleurs. Je suis incapable de faire quoi que ce soit avec eux en ce moment.

— Mais si tes corbeaux ne te mangent pas, ils auront toujours faim, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il se passera ? dit-il, en espérant une réponse rassurante.

Immédiatement, le corbeau dans le crâne releva la tête pour pousser un long croassement moqueur.

Le Corbak le regarda, puis battit des paupières d'un air mal assuré. Andrei se sentit alors très mal à l'aise et frotta davantage la tache de sang sur sa joue.

Le deuxième jour, les corbeaux avaient quasiment disparu. Ils n'étaient plus que des traces noires et menaçantes dans le ciel qui tournoyaient avec un hurlement continu très bas. Andrei avait du mal à avancer. Ils n'échangèrent pas un seul mot de toute la journée.

La tache noire se faisait plus précise, plus grande. Il essayait de ne pas la regarder. Son cœur battait à toute vitesse et quelque chose pesait dans ses entrailles.

Au moins Nemo avait-il raison, se dit-il en contemplant l'horizon. Les nuages avaient disparu et c'était un très beau ciel. Il ressemblait un peu au ciel qu'il pouvait voir en été chez lui, d'un bleu très profond presque violet, sauf qu'on était au milieu de l'hiver.

Le Corbak les prévint à la nuit tombée que les monstres les cherchaient près du sol de la falaise. Les oiseaux restés là-bas – qui

eux, nourris, étaient toujours conscients – le lui avaient dit. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Il fallut aller plus vite.

Ils marchèrent jusqu'à ce que la lune se lève, alors que la nuit était déjà noire. Ils ne distinguaient plus l'eau de la terre. Seul Nemo arrivait à se repérer.

L'obscurité rendait les corbeaux moins audacieux. Ils volaient plus haut et leur plainte incessante se faisait plus aiguë. C'était un drôle de carrousel, se disait-il, une grande parade de malheur.

— Il faut s'arrêter, dit le Corbak. Ça ne sert à rien d'avancer comme ça.

— Tu as dit que les monstres...

— On a deux jours d'avance sur eux. Et sans lumière, ils ne risquent pas de nous trouver. On les entendra.

Il avait l'air sûr de lui. Pourtant Andrei savait très bien à quel point il avait peur.

— Je suis d'accord avec le Corbak, fit Nemo, et Andrei l'entendit descendre prudemment à terre. Il faut s'arrêter.

Andrei regarda autour de lui en espérant voir quelque chose, mais rien ne bougeait. Il soupira et descendit rejoindre Nemo au sol. Le devin ne ressentait toujours pas le froid, mais lui, si. S'ils ne dormaient pas ensemble, Andrei serait mort d'hypothermie depuis longtemps.

Il mit beaucoup de temps à fermer les yeux. Nemo s'endormit très vite. Sa respiration était imperceptible. La main serrée sur sa lampe-torche, Andrei guettait le plus petit son suspect, un bruit d'eau, un sifflement dans le lointain.

Mais il n'y avait rien. Pas même de frous-frous de corbeaux assoupis, ils étaient redevenus ce qu'ils étaient, des mauvais esprits, des choses sombres, des choses dangereuses. Leur chant de malheur était le seul son à des kilomètres.

« *Je suis très seul* », se dit-il, pour apitoyer dieu seul savait qui, mais ce n'était même pas vrai.

Il pensa un moment à interpeller le Corbak. Il ne devait pas dormir dans son état, et ils auraient pu parler, mais les mots ne lui vinrent pas.

Il se mordit profondément les lèvres et se força à s'endormir.

Au matin du troisième jour, Andrei se leva avant les autres.

Le monde lui paraissait aussi trouble que les corbeaux-esprits du Corbak. Le monstre gisait près de l'eau, son sang en une autre mare, plus sombre, plus lourde. Il le regarda un long moment. Il devait toujours être en vie puisque les corbeaux étaient là.

Ils tournaient toujours haut dans le ciel. Il les regarda un moment. Une trentaine d'yeux dorés lui tombèrent alors dessus, et comme il lui semblait que le nuage d'esprits affamés descendait insensiblement vers lui, il détourna le regard et pria pour ne pas se faire attaquer maintenant.

Il respira profondément. Ses mains étaient agitées de tremblements nerveux. Cela lui semblait très mauvais signe.

— Je suis peut-être malade, dit-il à voix haute, puis il éclata de rire.

Une présence glacée lui hérissa les poils de la nuque. Il se retourna. Le chat était assis près d'eux. Sa queue battait lentement l'air froid et il lui sembla qu'il battait la cadence d'une musique inaudible. Il avait entendu que les chiens pouvaient le faire, les chats aussi, peut-être.

— Toujours à nous suivre, hein ? lui lança-t-il.

C'était très désagréable, se dit-il, de remarquer comme le chat était précis par rapport au reste du paysage. Il frissonna et essaya de se lever.

— Je devrais leur dire que tu es là. Nemo suspecte déjà quelque chose.

Le soleil se hissait péniblement dans le ciel derrière eux. La tache noire ne changea pas d'aspect.

— Tu as vu ? commenta-t-il. On dirait qu'elle absorbe la lumière. Comme les trous noirs. On dit que si tu t'approches d'un trou noir,

ton image y restera figée à jamais, parce que l'espace et le temps n'existent plus là-dedans. Ça me fait un peu peur, moi.

Le chat ne répondit pas, comme à son habitude. Andrei marcha jusqu'à lui et, sans réfléchir, posa une main sur sa fourrure sans consistance. Le chat baissa la tête pour se loger sous sa paume. Il lui sembla entendre un ronronnement sortir de sa gorge en fil de fer et il continua ses caresses.

— On se dit que la Vouivre doit être là-bas. L'eau va vers elle. Tu sais quelque chose à son sujet ? Quelque chose qui peut nous aider ?

Le chat se contenta de fermer les paupières sur ses yeux en globes de verre et de ronronner plus fort. Andrei soupira. Il avait l'impression qu'il allait tomber s'il tentait de retourner à sa place près des autres.

— Tu as beau être grand et bizarre, tu es aussi utile qu'un chat des rues. Enfin, merci pour la lampe. Mais tout de même. Tu ne sais vraiment rien de la Vouivre ?

Encore cette immobilité énervante. Andrei cessa de caresser le chat et grimaça.

— Tant pis ! Nous n'avons pas besoin de toi.

Il s'éloigna à pas vacillants. Le monde entier tournait autour de lui et la nausée le prit. Il s'assit prudemment. La faim lui tordait le ventre. Il se souvint de ses réticences à manger des cadavres, longtemps avant, et un rire s'échappa de sa gorge enflammée. Il aurait donné beaucoup pour l'un d'entre eux à présent.

— C'est fini ce soir, souffla-t-il en regardant la tache noire qui se découpait dans le ciel bleu. Ce soir, c'est fini. Oh mon dieu. . .

Et soudainement, la panique s'empara de lui.

— Ça ne peut pas être la fin, s'écria-t-il, en se retournant vers le chat impassible. Pas aussi vite ! Pas ce genre de fin ! Ça devrait encore durer ! On a tellement souffert, on a vu tellement de choses, on a passé tellement de temps à endurer et à découvrir que ça ne peut pas se finir comme ça, pas vrai ?

Il tenta de se relever. Ses jambes ne répondaient plus. Il se mit à ramper vers le chat géant.

— Ils disent tous que la Vouivre gagne toujours, mais je ne veux pas qu'elle gagne ! Pas maintenant, en tous cas ! On a encore tellement à faire !

Il se tut. Les yeux du chat brillaient d'un drôle d'éclat.

— En même temps, murmura Andrei, alors que toutes ses idées se brouillaient en un vol d'oiseaux sauvages, en même temps, je ne sais pas ce qu'est la Vouivre. On ne sait pas comment elle réagira à notre arrivée. Mais elle réagira mal ! Mais on a vu des choses horribles et on les a toutes surmontées ! Pourquoi pas elle ? Parce que la Vouivre est la mort et qu'on n'échappe pas à la mort. Mais on peut lui échapper plusieurs fois avant qu'elle ne nous prenne pour de bon, n'est-ce pas ? Peut-être que cette fois. . .

Le chat le regardait intensément et, en avalant sa salive, Andrei finit sa phrase.

— Peut-être que cette fois n'est pas la bonne, pas vrai ?

Le chat ne répondit pas et, d'un coup, Andrei se sentit vain. Il ramena avec difficulté ses jambes contre sa poitrine et enfouit sa tête dedans.

— Je ne sais pas si j'ai peur, dit-il au chat. Mais je sais que je ne veux pas que ça s'arrête maintenant. Je ne veux pas sauver des vies et sacrifier les nôtres. Je veux vivre moi aussi. Je veux que le Corbak vive. Je veux que Nemo vive. En fait, je veux qu'on vive tous. Je veux que la Vouivre perde contre nous. Tu crois qu'on a une chance ? Même une infime chance ?

Pour la première fois, Andrei vit un sourire doux se dessiner sur le visage du chat.

— Tu seras là quand on essaiera de survivre ? lui demanda-t-il.

Le chat parut hocher de la tête, insensiblement, et peut-être même qu'Andrei l'avait imaginé (tout bougeait tellement autour de lui que cela ne l'aurait pas étonné). Puis le chat s'en fut, et, flottant sans grâce ni balourdise, il disparut dans le ciel sans nuages.

Andrei se retourna et se glissa jusqu'au Corbak. Il n'avait pas bougé.

— Eh, fit-il, et il lui secoua maladroitement la main, car il n'osait pas toucher ses vêtements pleins de corbeaux.

La plainte des charognards dans le ciel se fit désagréablement proche. Andrei retira aussitôt sa main.

Néanmoins le Corbak était réveillé. D'un mouvement nerveux, comme s'il avait sursauté, il se frotta les paupières, collées par le sang séché, puis les ouvrit, l'air perdu.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ça va ? demanda Andrei.

Il s'assit plus confortablement et s'étira. La terre entière tourna autour de lui mais il parvint à rester droit. Ses muscles lui faisaient un mal de chien. Une fois de plus, il pensa que cette sensation devait ressembler à celle qu'on avait lorsqu'on vous clouait quelque part, et il frémit sans s'en rendre compte.

— Je...

Le Corbak s'assit sans comprendre. Le grand corbeau, roulé en boule dans son crâne, fit de même et tendit aussitôt la tête vers la tache noire à l'horizon. L'oiseau paraissait plus alerte que jamais, plus gros et plus brillant aussi. « *Prêt à retrouver ta mère ?* »

— Il y a un problème ?

— Non, non, le rassura Andrei. Je voulais juste te réveiller. Un chat blanc et géant nous suit depuis un long moment et je ne sais pas pourquoi. Et puis je me demandais comment tu allais. Du coup, toi, ça va comme tu veux ?

Le Corbak le regarda fixement avec des yeux ronds. Puis un rire très léger s'échappa d'entre ses dents de monstre. En quelques secondes, il était plié en deux. Son rire était l'exact rire éraillé et surpris de leur premiers pas et Andrei sentit la nostalgie, comme une lame de fond, s'abattre sur sa nuque.

— Désolé, hoqueta le Corbak, et il riait toujours.

« *Ce n'est pas nerveux* », se dit-il. « *Et si ça l'est, moi, je n'y croirai pas. D'ailleurs je ne le crois pas.* »

Andrei l'observa avec fascination. Le corbeau, déconcerté, paniquait dans son crâne. Ses ailes fouettaient ses oreilles et le monstre hystérique ne l'écouta pas. Son rire devint contagieux. Avec bonheur, Andrei rejoint bientôt le Corbak dans son rire et il lui parut tellement normal qu'un sentiment très brillant lui fit tourner la tête et il s'étala aux côtés du monstre exsangue. Il en avait mal au ventre.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Les yeux pâles de Nemo qui venait de se réveiller dépassaient un peu leurs têtes. Un air de confusion polie s'affichait sur son visage. Ils n'en ricanèrent que davantage.

— Le chat, réussit à dire Andrei, et le Corbak repartit dans un fou-rire crachotant, les bras serrés autour de la taille.

— Mais pourquoi vous riez ?

— Je ne sais pas ! répondit le monstre, et Andrei rit un peu plus fort, des larmes dans les yeux.

Un sourire accidentel se dessina sur le visage mince du devin. Le voir ainsi rendit Andrei heureux, profondément heureux. C'était une belle chose d'être heureux, se dit-il. Il était malade, et il avait faim, c'était sûr, et il avait peur, et il n'était plus aussi innocent qu'avant, mais peut-être était-ce ainsi qu'on devenait heureux.

Ils décidèrent de rester un jour sans marcher.

Il ne se rappela pas de ce qu'il s'était passé ce jour-là. Une heure plus tard, déjà, tout s'était effacé, à part cette sensation satisfaisante de bonheur et quelques bribes de voix, à peine audibles. Il se dit qu'il n'avait pas dû enregistrer quoi que ce soit à la base. Peut-être était-ce mieux ainsi.

Ils repartirent avant que la nuit ne se lève. Ils se rendirent vite compte qu'ils étaient beaucoup plus proches de leur but que ce qu'ils avaient cru. La tache noire, dans le ciel, se faisait sensiblement plus grande à chaque pas. Elle avait la forme d'un grand rectangle couché, fait de vide suspendu dans les airs à quelques mètres du sol.

Andrei fronça les sourcils. Il avait déjà vu ça.

Les torrents étaient devenus monstrueux. Ils écumaient de rage et tourbillonnaient tous pour s'effondrer les uns sur les autres en un point précis, et le courant ici était si puissant qu'il avait broyé la pierre, brisé la terre.

Il y avait quelque chose sous la tache noire qu'ils n'arrivaient pas à identifier malgré tous leurs efforts. Andrei regrettait tous les pas qu'il faisait vers cette chose : un sentiment de profond rejet lui serrait le cœur. Ce qu'il faisait était mal, contre-nature et il aurait dû faire demi-tour. Ne l'avait-on pas prévenu contre ça ? Ne lui avait-on pas dit « ne va pas jouer près des rivières... N'approche pas la Vouivre ». Mais il n'était pas certain d'entendre ces mots, ni même de s'en souvenir. Il plissa le nez.

Un doute le saisit. Il se mit à trembler. « *J'ai fait des choses horribles* », se dit-il. « *Je devrais être capable de faire ça* ». Il serra les dents et avança encore.

Mais ceci, ceci – il comprit son erreur dans ses pas – ceci était la faute ultime – les petits péchés des jours qui coulaient, eux n'avaient pas de sens, mais ça « ne t'approche pas des rivières, ne va pas jouer avec la Vouivre ! », Andrei savait à quel point il était dans le faux.

Un sanglot sec secoua ses os. Ses mains étaient crispées sur son pull élimé et accidentellement, alors qu'il se tournait vers le monstre – et qui sait ce qu'il allait lui dire, lui savait qu'il allait le supplier de partir, qu'ils n'auraient jamais dû faire ça car c'était ainsi que le voulait le monde – il fit un pas de plus vers la grande tache noire.

Le dégoût vint en une vague si forte qu'il trébucha dans ses propres chevilles et manqua tomber. Ce fut une sensation vomitive, qui partit en lance de son aine, rampa dans sa poitrine et creusa des trous fumants dans ses poumons, jusqu'à remonter dans sa gorge, lourde et pointue, un silex de métal. Il se plia en deux, se racla la gorge et repensa au briquet inutile de Nemo, qui ne crachait plus d'étincelles depuis longtemps.

Il avait peur de cracher du sang, lui.

Andrei se rappela le visage figé du Rongeur avec ses dents en guise de pierre tombale. Le sang brun sur des mètres et des mètres et à quel point il n'avait rien senti. Et ça encore ce n'était rien car voir la Vouivre – voir la Vouivre, mon Dieu.

Ses mains moites cherchèrent instinctivement quelque chose dans ses poches mais au lieu de sa lampe-torche, il trouva le morceau de métal torsadé, enfoncé dans des semaines de marche et de crasse. Il le serra de toutes ses forces entre ses ongles cassés. Les vagues s'imprimèrent dans ses phalanges. Avec une énergie qu'il ne pensait pas avoir, il focalisa son attention sur ce petit bout de métal et sur la pression dans sa main.

Andrei crut sentir quelque chose émaner du métal lorsque ses doigts brûlants l'eurent chauffé suffisamment, comme si la chaleur l'avait réveillé. Une voix amie, une voix féminine qu'il ne connaissait qu'à peine, mais qu'il aimait bien, se mit à chuchoter dans le creux enflammé de son oreille.

— Tu es brave. Tu peux le faire. Tu es venu pour ça.

Il ne se posa pas de question. Que ce soit sous le coup de la maladie, d'un esprit, d'un démon ou d'un dieu, Andrei s'en moquait. Il avait vu assez de choses étranges et irréelles – mais qu'est-ce qui était réel ces derniers temps, il n'en avait plus la moindre idée – pour se permettre d'écouter des chuchotis dans les airs. Alors, malgré la douleur dans sa poitrine qui clouait l'air qu'il respirait à son cœur, il se concentra sur cette petite voix.

— Pour affronter la Vouivre ?

— Non.

— Pour sauver les gens ?

— Non.

— Alors pour quoi ?

La voix ne répondit pas. Il serra plus fort le métal, mais rien ne vint.

Cependant, comme s'il avait franchi une porte invisible, la souffrance disparut de ses épaules, tirée du fond de ses entrailles

comme par un crochet de boucher, et il se redressa tout d'un coup avec l'air paniqué du nageur qui vient d'échapper à la noyade. L'air lui parut une chose profondément étonnante. Il inspira longtemps et ne comprit pas ce qu'il s'était passé. Il sortit le bout de métal pour le regarder dans sa paume crasseuse. Rien ne semblait anormal.

— Je n'ai rien compris, marmonna-t-il alors qu'il enfonçait à nouveau le métal dans sa poche.

Mais il n'était pas le seul à être surpris. A sa droite, Nemo déglutit, sa poitrine se relevant et s'abaissant à une vitesse alarmante.

— Je ne sais pas où nous sommes, dit-il.

Il n'y avait presque plus rien de calme dans sa voix. Andrei se dirigea vers lui et saisit sa main dans une tentative de le récupérer. Un frisson le prit. Le devin tremblait. Ses doigts éraflèrent sa peau un bref instant puis il s'écarta et planta ses grands yeux pâles dans les siens.

— Je ne sais pas où nous sommes, répéta-t-il.

Andrei se retourna pour chercher le Corbak. Il le vit, la tête levée vers le ciel, la bouche à moitié ouverte. Il leva à son tour les yeux et un hoquet de surprise naquit dans sa gorge.

Les corbeaux n'étaient pas avec eux. Ils s'étaient étalés comme de l'encre furieuse contre une paroi invisible, et avec des plaintes lancinantes, essayaient en vain de les rejoindre.

Seul le corbeau dans sa tête, le plus gros des corbeaux, avait passé le mur.

— Je n'y crois pas, murmura le Corbak.

Andrei se retourna alors et vit la tache noire, et la Vouivre.

Son cœur se mit à battre la chamade. Il s'approcha d'elle.

Une brève pointe de déception lui traversa le cœur alors qu'il penchait la tête vers elle, debout sous la tache noire. Il en attendait un peu plus. Se dire ça lui tira un sourire très bref avant que la peur panique ne revienne cogner dans ses côtes.

C'était une femme aux cheveux noirs si raides qu'on aurait cru qu'elle les avait sculptés. Étendue dans le sable, elle était nue, immobile et roide. On avait déjà dit à Andrei que les femmes nues n'étaient pas de bonnes femmes et qu'on ne devait pas les regarder – et il eut envie de rire en y pensant, car ceux qui disaient ceci n'avaient jamais vu la nudité de la Vouivre.

Tout criait l'inhumanité chez elle. Elle n'était ni languide, ni obscène, ni même belle, ni même pure. Elle n'était rien. Sa peau n'était qu'une couche de masques et Andrei la vit comme telle. Sa chair n'était pas faite de chair, il en était sûr, autant qu'il était certain que, s'il la touchait, elle en aurait pris pour lui la consistance et la chaleur. Car la Vouivre était ainsi.

Il attendit qu'elle se manifeste. Quelque part, il s'attendait à ce qu'elle relève la tête brusquement, en criant, en sursaut. Elle n'eut pas le moindre frisson. Elle ne paraissait pas non plus respirer, et un mauvais pressentiment rampa alors du fond de son ventre. Il fronça les sourcils et se pencha davantage sur elle.

Son visage était enfoui dans le sable, et il aurait dû en ressentir un certain soulagement, mais ce n'était pas le cas. Il se sentait presque trahi.

— Tu aurais pu faire un effort, lui dit-il.

Elle ne bougea absolument pas. Un rire nerveux échappa ses dents.

Le Corbak fut le deuxième à s'approcher. Andrei vit dans ses yeux, alors qu'il les posait sur la Vouivre, briller une émotion infinie, un mélange de fascination fanatique et d'une terreur presque pure. « *C'est ça de rencontrer sa mère* », se dit-il. Puis le monstre reprit le contrôle de lui-même.

— Tu devrais lui parler, conseilla Andrei.

— Lui dire quoi ?

— Bonjour ? Des nouvelles ? C'est ta mère.

— Je ne peux pas, finit-il par répondre dans un filet de voix. Ce n'est pas comme toi. C'est la mère des monstres. C'est la Vouivre.

— Elle n'est pas très impressionnante.

— Elle me terrorise.

— Moi aussi. Mais elle n'est pas impressionnante.

— C'est vrai, admit-il.

Ils restèrent encore une poignée de secondes sans rien dire ni faire, et soudain, Andrei remarqua son bras droit.

— Elle est blessée ! fit-il, alerté.

Il l'enjamba vivement et s'accroupit près de son bras. Sa peau était noire et encroûtée ; des lambeaux cendrés se détachaient du reste de son corps et, comme des aimants attirés par le pôle, tentaient de s'envoler vers le grand rectangle noir. Andrei aperçut dans les méandres de sa chair carbonisée des milliers de vaisseaux sanguins qui battaient encore, et tous à la fois. « Elle n'est pas morte ». Cela le rassura beaucoup.

Il hésita alors entre la pitié et la répulsion. Qu'est-ce qui pouvait briser la Vouivre ? Qu'est-ce qui pouvait être plus fort que la fin de toutes choses ? « *Il aurait dû y avoir des champignons entre ses plaies.* » De la vie, quelque chose – des choses auraient dû vivre dans sa blessure et il n'y avait rien. Ce n'était pas normal.

— Nemo ! cria-t-il éperdument.

Le devin obéit et, dans un souffle, se posa à ses côtés. « *Si quelqu'un peut l'aider, c'est Nemo* », pensa-t-il, car Nemo connaissait les blessures et Nemo savait les guérir, et il pouvait faire de même avec la Vouivre.

— Où ça ? demanda-t-il.

Sans y penser, Andrei saisit le bras de la Vouivre et le tendit au devin. Celui-ci, avec une délicatesse qu'Andrei ne possédait pas, le porta à son nez. Andrei se frotta la main sur son pull et l'observa sentir les plaies de la Vouivre. Au bout d'une ou deux minutes, il reposa le bras inerte sur le sable et releva la tête, un air perdu sur le visage.

— Je ne comprends pas cette odeur.

— Tu ne sais pas ce qu'elle a ?

En vacillant, il se retourna, hésita un instant puis pointa du doigt le grand rectangle de néant qui surplombait le monde.

— L'odeur va par là. Je ne sais pas ce que c'est – ni de quoi elle a été faite – mais elle va par là et la même odeur vient de là en même temps.

— Comme un cordon ombilical, dit-il tout haut.

— Je ne sais pas ce que c'est, répondit Nemo, mais si tu le dis, c'est que ça doit être vrai.

— Et alors ? C'est grave ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas cette odeur, répéta-t-il. Qu'est-ce que tu vois, toi ?

— Tu sais, je ne m'y connais pas en blessures. . . Mais ça m'a l'air très mauvais. On dirait qu'elle pourrit.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le ciel ?

Andrei jeta un œil au Corbak, qui le regarda et hocha la tête. Lui aussi savait ce que c'était.

— Un passage, murmura-t-il.

— Un passage. Vers quoi ?

— Je ne sais pas. Sûrement vers là d'où je viens. Mais ça pourrait aller n'importe où, je ne connais pas tous les univers du monde.

— Ça aurait du sens, intervint le Corbak. Des gens meurent chez toi, et Nemo dit que l'odeur va dans les deux sens – peut-être que la Vouivre de chez toi et la Vouivre de chez nous. . .

— Il y a une Vouivre par univers ? l'interrompt Andrei, déconcerté.

— Eh bien, fit-il avec beaucoup d'hésitation alors qu'il y réfléchissait, les gens meurent chez vous aussi, non ?

— Oui, mais. . . Personne ne l'a jamais vue.

— Personne n'avait jamais vu celle-là non plus.

— On a exploré la terre entière.

— Elle est cachée ailleurs alors. Peut-être pas sur ta terre. Peut-être au fond de la mer. Peut-être dans le ciel — ce n'est pas important,

trancha Nemo. Le Corbak a raison. Si ce que je sens est l'odeur de la Vouivre, alors il y a deux Vouivres. Deux mondes où des gens meurent sans raison. Il doit y avoir un lien.

— Tu penses que quelque chose les a blessées, les deux Vouivres ?

— Je ne sais pas. . . Ici est le point où vont tous les êtres vivants. Le pouvoir de ce lieu est terrifiant. La moindre anicroche, le moindre grain de poussière qui ne tomberait pas à la place où quelqu'un, quelque part, a décidé qu'il devrait tomber un jour, doit faire des horreurs. . . S'il y a une Vouivre là-bas, peut-être que ça a amplifié la chose. Je ne sais pas. Je ne suis pas la Vouivre.

Andrei se mordit les lèvres.

— Les grands sages avaient raison. Elle est bien malade, fit-il.

— Oui, mais je doute qu'ils soient capable d'y faire quoi que ce soit.

Il appuya à nouveau sur la blessure de la Vouivre. Des débris de peau s'agitaient sous ses doigts. Il enleva sa main.

— Tu crois que ça la tue ?

— Peut-être.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? murmura Andrei.

Ils s'assirent en silence autour de la Vouivre. Il était étrange d'arriver à une situation pareille. Ils s'étaient bien sûr attendus à beaucoup de choses – mais veiller la Mort pendant son agonie n'était pas l'une de ces choses. Andrei n'aimait pas attendre ainsi. Il mâchonna sa langue et chercha quelque chose à dire.

— Tu ne peux pas nous faire ça, dit-il à la Vouivre immobile. Il faut que l'on parle. Dis-nous comment te soigner. On te soignera, et tu cesseras de tuer tous ces gens.

— Elle ne te répondra pas, fit le Corbak. Elle ne répond jamais.

— S'il en va de sa vie, elle le fera !

Il se pencha près du visage couvert de la Vouivre et, la tirant par la masse lourde de ses cheveux luisants, il la retourna sur le dos.

La Vouivre avait les yeux grands ouverts. Elle n'avait pas de paupières.

D'un mouvement vif – si vif que même si Andrei l'avait vu venir, il n'aurait pu l'arrêter, et qu'il aurait été aussi inutile que ce qu'il était à présent – sa main vola et Nemo sursauta à ses côtés alors que les doigts de la Vouivre se refermaient sur son poignet.

— Lâche-le ! s'écria aussitôt Andrei.

Mais la main de la Vouivre semblait être devenue de pierre. Il gratta un moment la peau autour de ses doigts en espérant la faire lâcher prise – il n'en tira pas le moindre spasme. Andrei s'écarta. La peur faisait trembler ses mains. Et à ce moment naquit dans son ventre une drôle de certitude et sa voix vacilla lorsqu'il l'éleva.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il.

Le Corbak s'était figé. Même le corbeau restant était immobile, les yeux clos, le bec enfoncé dans sa chair.

— Elle parle, répondit-il.

— Dis-lui de lâcher Nemo !

— Elle ne répondra pas, je te l'ai déjà dit ! La Vouivre ne répond jamais, jamais, jamais !

— Mais qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle... oh, je suis désolé, je suis tellement désolé.

— Explique-toi ! cria-t-il en se relevant, les ongles enfoncés dans ses paumes.

— Je suis tellement désolé, répéta-t-il sans se soucier de lui, et ses yeux jaunes étaient plantés dans ceux de Nemo, qui avait cessé de respirer, la bouche entrouverte comme s'il allait parler.

Andrei se tut lui aussi.

— Qu'est-ce qu'elle veut ? lui demanda-t-il tout doucement, bien qu'il sache, au fond de lui, déjà sa réponse.

Le Corbak parut un instant ne vouloir rien dire.

— Rien ne meurt correctement ces derniers temps, commença-t-il alors d'une voix très faible. Quelque chose l'a blessée, comme un grand couteau qui a déchiré l'univers – tu avais raison, Nemo, il y a beaucoup de Vouivres, beaucoup de mères des monstres...

— Et ?

— Et ce contrôle qu'elle a sur la mort – Nemo, je suis tellement désolé – ce contrôle qu'elle a, elle ne l'a plus partout. Et avec cette faille, toutes ces morts qu'elle ne contrôle plus, elles vont et se déversent dans tout l'univers, dans l'univers voisin aussi. Et l'autre Vouivre – elle ne peut rien faire, elle ne peut pas les garder pour plus tard, alors elle prend ces morts et elle fait mourir des gens mais ça ne devrait pas arriver, tu comprends ?

— Continue, le pressa Andrei.

— Elle ne sait pas ce qui l'a blessée – c'était froid et elle pense, peut-être était-ce le Créateur, et peut-être était-ce voulu, elle ne sait pas – mais ça s'étend et bientôt les morts ne seront plus que des choses aléatoires et les esprits n'iront nulle part et ce sera le chaos. Et puis peut-être qu'elle mourra elle aussi.

Il eut un long frisson. La pensée lui paraissait terrible.

— La Vouivre est importante, où qu'elle soit. Vraiment très importante.

Il fit une pause.

— Elle dit – Nemo, je suis tellement désolé – elle dit qu'il faut qu'elle vive. Que rien n'est plus important que cela. Elle a besoin de vie.

— De vivre ?

— Non, de vie. Nemo, pardonne-moi.

— Ça ira.

Andrei se tourna vers le devin et son cœur se serra à ce moment car il ne l'avait jamais vu aussi calme. Les ongles de la Vouivre étaient plantés dans son poignet.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Calme-toi.

Sa voix était tranquille. C'était un ordre.

— Pourquoi ?

— Il y a des choses qu'on doit accepter. Je suis un fils de la Chimère – je suis l'opposé des monstres. Tu te souviens ?

— Oui, fit-il.

— Tu te souviens que je t'avais parlé de ce que ceux comme moi font ? Ils traversent le temps mais ils ont un but, ils doivent faire quelque chose. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Non, murmura Andrei.

Des larmes brûlantes traçaient des sillons salés sur les plaies de ses joues.

— La Vouivre doit vivre, c'est une certitude.

— Mais ça pourrait être n'importe qui, ce n'est pas obligé d'être toi.

— Je t'ai dit de te calmer. Il faut que tu comprennes ! Il faut que tu comprennes qu'il y a des choses contre lesquelles on ne doit pas lutter, pas parce qu'on n'en a pas le pouvoir, mais parce que c'est ainsi !

— Mais je ne veux pas que tu meures ! hurla Andrei.

— Mais j'étais né pour cela ! Et ma mort servira à soigner la Vouivre, et c'est une bonne mort, et c'est la mort pour laquelle j'ai attendu autant d'années et pour laquelle j'ai oublié tant de choses ! Toutes ces années où rien n'a été créé ne se sont passées que pour m'amener ici et il faut que tu me laisses partir !

— Ça ne marche pas ainsi !

— Si ! Si, ça marche ainsi. La mort marche ainsi.

Andrei regarda le devin et inspira profondément.

— Alors tu savais que tu allais mourir ici, l'accusa-t-il. Toutes ces fois où tu nous as dit que tu resterais avec nous et qu'on ferait des choses après, tu nous as mentis, parce que tu savais que tu te ferais prendre par la Vouivre ici . . .

— Non, dit-il avec beaucoup d'honnêteté. Je n'en savais rien. Mais je ne vois pas où ma mort pourrait prendre place à part ici.

Il resta silencieux un instant.

— Tu m'en veux ?

Sa voix était plus petite qu'à l'ordinaire.

— De quoi ?

— De te demander de comprendre quelque chose d'aussi grand.

Il le regarda un moment, hagard, jusqu'à ce que les larmes lui serrent la gorge.

— Non, répondit-il.

Il marcha jusqu'à lui et le serra dans ses bras. La main de la Vouivre lui rentrait dans la jambe. Le devin aveugle, de son bras restant, le serra contre lui à son tour, avec plus de force que ce qu'il semblait avoir.

— Je voulais que tu vives, dit Andrei contre le cou de Nemo.

— Je veux que vous viviez, dit-il en retour. Je te remercie, tu sais. J'aurais pu oublier mon nom si tu n'étais pas venu me le rappeler.

Il l'embrassa sur le front avec ferveur. Andrei se leva une poignée de secondes après. Le col du devin était trempé de larmes. Celui-ci sourit au Corbak qui lui sourit en retour. Andrei se dit que c'était parce qu'ils avaient cette connaissance de la mort que lui peinait à appréhender, et ils n'étaient pas si tristes de se quitter. Un peu, mais pas autant que lui. Il ne pensait pas pareil. « *Peut-être suis-je trop jeune, peut-être suis-je trop bête.* »

Mais il respira une fois encore l'odeur du devin et il arriva à se dire, quelques secondes, que cela devait être, et il se sentit bizarre. Léger et bizarre.

Nemo se pencha un peu sur le corps de la Vouivre, retombée dans son immobilité de statue de pierre. Puis il posa la main sur la sienne, comme on pose la main sur celle des amis malheureux qui voudraient qu'on les console.

Un courant d'air frais heurta la joue d'Andrei ; Nemo fut coupé en deux juste au niveau des hanches en un trait net et froid.

Un sang quasi-transparent se répandit à toute vitesse sur le sol à l'endroit où les moitiés du devin étaient tombées. Andrei le regarda s'étendre comme un lac au milieu du désert. Mais il ne ralentit pas sa course ; au contraire, après quelques mètres, une forme

confuse s'était formée et poursuivait son chemin vers l'horizon. Deux grandes ailes blanches filèrent vers les étoiles. Elles claquaient dans la poussière, et Andrei entendit – mais sa tête brûlait si fort qu'il savait que cela pouvait n'être qu'une illusion – dans ces deux grands claquements de voile le rire du devin, et des sons plus terribles encore, qu'il connaissait moins.

Il se demanda où il allait et s'il se souvenait d'eux. Mais jamais la forme ne regarda derrière eux, et, de plus en plus rapide, elle partit très loin d'eux, derrière eux, où ils n'étaient pas allés et où ils ne voyaient rien.

Cependant, la Vouivre s'était levée.

À quatre pattes écartées près du corps démembré de Nemo, la mâchoire si grande ouverte qu'elle aurait pu avaler sa tête, elle avait planté ses crocs dans sa poitrine et aspirait le sang blanc à grands coups avides. Andrei la regarda faire avec une fascination répugnée.

À chaque goulée, son grand corps raide s'agitait de convulsions. Elle avait les mains plantées dans la chair du devin pour ne pas la perdre. Un à un, ses cheveux se couvrirent d'un mucus humide et tombèrent dans la poussière. Ses jambes blanchâtres, auparavant crispées dans l'effort, s'étaient détendues. Leur forme se brouillait. Une chose terrifiante naissait à leur place. Andrei voulut détourner le regard ; quelque chose de vieux qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps le poussa à rester sur place.

Sept queues de serpent se dessinaient dans l'air du monde. L'une d'entre elles prenait naissance dans la rage des torrents un peu plus loin. C'était la plus grande, sans couleur ni consistance, sans reflets, sans ombre.

Les six autres n'étaient que des images de la plus grande. Elles partaient comme des rameaux de leur mère et rampaient en soubresauts le long de la Vouivre. Plus la Vouivre buvait, plus ses queues grandissaient, et leurs anneaux couvrirent bientôt une distance affolante.

La Vouivre était penchée sur les jambes du devin à présent. Son torse n'était plus qu'une chose pâle et exsangue qu'Andrei peinait

à reconnaître comme Nemo. Elle aspira jusqu'à la moelle des os du devin, puis s'agita un peu. De la femme qu'elle avait été il ne restait plus que ses bras et un semblant de torse, avec un semblant de tête.

Elle se mit à déchirer la peau, puis la mangea. Puis elle brisa les os et les mangea. Elle retourna ensuite près du torse de Nemo, goba les yeux, ouvrit sa poitrine, sortit les entrailles et les mangea. Elle mangea le cerveau, la langue, les ongles. Elle mangea les cheveux et les dents. Très vite, Nemo avait disparu dans la bouche de la Vouivre. Alors elle n'eut plus rien à manger.

Andrei retint son souffle. Le Corbak s'était approché de lui et il semblait avoir fait de même. Ils attendirent de voir ce qu'allait faire la Vouivre gorgée de sang.

Elle releva la tête, prenant appui sur ses deux bras, quasi-fantomatiques. Ses sept queues traînaient derrière elle. Elle huma l'air. Ses yeux n'étaient plus que des creux dans son visage glabre. Son nez était tombé. Quelques cheveux restaient collés à son crâne et glissaient sur ses os saillants comme des filets à poissons.

Elle tourna la tête et la tourna encore comme si elle cherchait quelque chose. Andrei commença à se sentir mal. Il saisit la main du Corbak et il le força à faire un pas en arrière.

La Vouivre tourna la tête vers eux et sembla les contempler du fond des puits de ses yeux. Elle ouvrit alors la bouche. Sa langue était rouge et gonflée, sciée entre ses crochets ensanglantés. Pas un son n'échappa sa gorge. Le Corbak se plia aussitôt en deux, les yeux clos, une main sur la bouche. Andrei tourna brusquement la tête.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

— Ça n'a pas marché, cracha le monstre à toute vitesse.

— Quoi ?

— La Vouivre n'a pas assez bu. Elle veut plus. Elle veut vivre. C'est tout ce qui compte, pour elle, vivre, vivre et tuer.

Andrei secoua la tête. L'adrénaline s'engouffrait ses veines par vagues froides.

— Elle est folle ! Nemo est mort pour elle ! Elle a dit que ça suffirait ! Elle a dit qu'elle serait guérie ! C'est ce qu'elle a dit, non ? C'est ce qu'elle a dit ! Nemo est mort ! Elle a besoin – non je t'en prie, c'est une erreur – elle a dit qu'elle voulait un devin, elle n'a pas besoin de – non, c'est impossible.

— Elle n'a pas assez bu, répéta-t-il, et le corbeau s'agitait follement, les yeux exorbités et les ailes grandes ouvertes, son bec étiré pour pousser de longs croassements hystériques.

— Dis-lui non !

— Je t'ai dit que la Vouivre ne répond pas ! hurla-t-il. Oui, elle est folle, folle à lier, et jamais elle n'aurait dû faire ça, et ça n'aurait jamais dû se passer ainsi ! Mais il faut qu'elle vive !

Puis il se tut et regarda la mère des monstres qui, un filet de sang sur le menton, relevait ses narines vers eux, patiente.

— Écoute, fit-il.

Andrei fit non de la tête.

— Je refuse.

— Écoute-moi, je te dis.

— Non. Je sais ce que tu vas dire. Je refuse.

L'alarme tendait sa voix.

— Tu es stupide.

— Oui. Je refuse. D'ailleurs je ne refuse pas. Je t'ordonne de ne pas le faire.

— Elle ne peut pas te vouloir toi. Tu possèdes ça, cette arme, tu es dangereux.

— Tu ne m'as pas écouté. J'ai dit non.

— Mais tu ne vas pas mourir à ma place ! Tu ne peux pas !

— Mais je ne veux pas que quelqu'un meure ! Ni toi, ni moi, ni personne d'autre !

Ils se turent. Andrei avait les yeux plongés dans ceux, dorés et bleus, du Corbak, et il fit à nouveau non de la tête.

— Personne d'autre, murmura-t-il, et il posa les mains sur ses joues pour avoir une vision nette de son visage. Ses cicatrices étaient rondes sous ses doigts.

— S'il te plaît, ajouta-t-il. Je t'en prie.

— Mais la Vouivre a toujours faim, répliqua-t-il faiblement.

— Qu'elle ait faim. Elle se débrouillera. Je t'en prie.

Sa voix était bien plus faible que ce qu'il ne pensait.

— Tous ces gens...

— Elle se soignera seule. Elle se mangera elle-même si c'est vraiment aussi important. Je ne veux pas que tu meures. Je ne veux pas que ce soit toi. Je t'en supplie, Corbak. Pas comme lui. Pas toi, s'il te plaît. Je ne pourrais pas le supporter.

Et l'oiseau et le monstre le regardèrent un instant. La Vouivre n'existait plus à ce moment-là. Le monde non plus. Tout ce qui importait était le Corbak.

Andrei avait du mal à voir. Ses joues étaient brûlantes et ses mains tremblaient. Il essaya de contrôler sa respiration. Un, deux, trois, quatre. Il respira encore. L'air faisait des rondes dans ses poumons.

Les yeux du Corbak se durcirent brusquement. Le cœur d'Andrei eut un sursaut. Les mains du monstre se saisirent des siennes et les enlevèrent de son visage.

— Tue le corbeau, dit-il. Tue-le et je deviendrai comme toi. Elle ne me voudra plus. Elle ne pourra plus me parler et...

— On pourra partir, répondit Andrei.

L'excitation manqua le faire tomber et il aurait pu serrer le monstre dans ses bras si le corbeau n'était pas là, mais un bruit très léger – un bruit très proche et qui n'était ni le sien ni celui du Corbak – le sortit de sa rêverie et il se retourna.

La Vouivre était là. Les doigts tendus vers le Corbak, à quelques dizaines de centimètres d'eux, elle se traînait dans la poussière. Elle s'accrochait avec les ongles dans la terre pour se tirer vers eux. Ses sept queues s'agitaient frénétiquement et elle ouvrit à nouveau

sa bouche ensanglantée alors que ses saccades se faisaient plus rapides.

Andrei sursauta violemment et s'écarta en courant, les yeux rivés sur la grande mère des monstres, la main du Corbak serrée dans la sienne. La Vouivre tomba un peu, et sa langue rouge sortit de sa bouche. Un drôle de feulement lui sortit de la gorge. Elle fouilla l'air autour d'elle de ses grands bras maigres. « *On n'échappe pas la Vouivre* », se souvint-il — et qui avait dit ça ?

— Elle ne nous voit pas, dit le Corbak, très, très bas.

Le cœur battant avec violence dans sa poitrine, Andrei recula davantage. La Vouivre continuait à les chercher, griffant sporadiquement l'air lourd d'humidité. Elle feula une fois de plus. Ses crochets étaient plus grands que jamais.

Ils reculèrent encore. La Vouivre rampa près d'eux. Andrei sentit sa jambe raidir soudainement et il lui sembla que plus rien n'y bougeait, ni particules, ni sang, ni rien. La sensation disparut comme elle était venue alors que le grand corps raide et blanc de la Vouivre était tiré un peu plus loin.

— Fais-le, le pressa le monstre. Dépêche-toi.

Avec des gestes gourds, Andrei sortit de sa poche la lampe-torche de plastique. La Vouivre avait cessé de bouger. Sa langue scindée battait l'air à coups irréguliers. Les membres tendus, les côtes saillantes, les grottes de ses yeux fixaient inutilement le lointain.

Andrei se tourna vers le Corbak. Le corbeau le contemplait comme s'il peinait à comprendre ses intentions. Il prit une profonde inspiration. Ses doigts glissaient.

— Dis-moi si ça fait mal, prévint-il d'une voix atone, sans trop savoir pourquoi.

Le monstre hocha la tête. Il pointa la lampe sur la tête du gros corbeau. Celui-ci regarda fixement l'ampoule encore noire. Il cligna deux fois de ses yeux de charognard, ouvrit le bec et poussa alors le cri le plus aigu, le plus inhumainement aigu qu'Andrei n'ait jamais entendu.

La Vouivre se retourna vers eux dans un mouvement prompt. Ses membres raides se mirent immédiatement en action et ses ongles grattèrent la terre alors qu'elle glissait vers eux, plus vive qu'avant. Andrei sentit un flot de panique s'emparer de sa tête. Il ferma très fort les yeux et appuya sur l'interrupteur alors qu'un bruit de déchirure humide se faisait entendre.

Le Corbak se mit à hurler et Andrei rouvrit les paupières.

Une chose noire et brumeuse jaillissait de la plaie de son cerveau en une forme presque humaine au-dessus de sa tête. Les yeux du monstre étaient révoltés, ses mains étaient plaquées contre ses dents. Andrei n'avait jamais vu quelque chose d'aussi impressionnant et il oublia, un instant, tout ce qui avait pu se passer quelques minutes auparavant, parce que des choses sortaient de la gorge du monstre, de sales choses, des choses très noires.

L'esprit de malheur qui lui hantait la tête s'extirpait par à-coups de sa chair, les mains autour de son crâne comme s'il partait malgré lui. D'un mouvement sec, il retourna le cou du monstre vers le ciel. Des jets de sang bleu et de cadavres de corbeaux furent arrachés de sa bouche. Andrei, tétanisé, vit des siècles d'os d'oiseaux briser les crocs du monstre hurlant.

Le spectre, toujours sous l'effet de la lumière, se mit à geindre lui aussi, de cette plainte suraiguë et lancinante qu'avaient tous les autres esprits noirs. Andrei vit le monstre tendre la main vers lui comme pour le faire arrêter et il se dit – et il y crut si fort une seconde qu'il crut en mourir, pour de vrai, pas comme les autres fois – qu'il était en train de le tuer.

La terreur noua tous ses muscles en balles de plomb mais il ne baissa pas la lampe-torche.

L'esprit noir tirait des os de plus en plus petits de la gorge du monstre, et le cri du Corbak perdait en puissance. Andrei sentit le soulagement envahir sa poitrine.

— Ca va aller, se sentit-il obligé de dire, ça va aller, ça fait mal mais tout va aller mieux, je te le promets ! C'est bientôt fini, c'est bientôt fini, ça va aller, ne t'inquiète pas, tout va mieux aller !

Puis le spectre noir enveloppa les yeux du Corbak un bref instant, et ressurgit de l'intérieur de son crâne, fonçant vers le ciel comme un dragon de malheur, emportant avec lui toutes les cicatrices, toutes les plaies, et des milliers de ventres affamés qui croassaient dans son corps de fumée.

Andrei ne suivit pas son chemin des yeux. Le Corbak était tombé comme une poupée vidée. Andrei éteignit la lampe dans un sursaut et la laissa dans la poussière alors qu'il tombait avec lui.

Il saisit sa tête. Son souffle mourut dans sa poitrine. Le Corbak, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte, ne bougeait pas. Les plaies qui le quadrillaient habituellement avaient disparu. Andrei se décala un peu pour ne pas appuyer sur son torse.

— Ça va aller ? lui demanda-t-il, alarmé.

Ses jambes s'enfoncèrent dans une boue molle et il regarda à côté de lui.

La Vouivre mangeait quelque chose. Andrei plissa les yeux et il vit soudain une jambe dans ce qu'il en restait.

Du sang bleu foncé en coulait. Il était très différent du sang rouge que le Corbak perdait et Andrei ne s'était jamais rendu compte à quel point ces deux sangs étaient différents.

Vraiment très différents.

Il n'avait plus de jambe. La Vouivre rongea sa chair. Les jambes d'Andrei étaient collantes d'un sang qui n'était pas le sien et qu'il entendait battre – un, deux, trois, quatre.

Il se retourna vers le visage du Corbak. Il n'avait toujours pas eu de réaction. Il colla ses lèvres contre les siennes. Elles avaient un goût et de sel et de sable.

— Non, dit-il. Non. Pas toi. Pas toi, par pitié.

Il ne répondit pas.

La Vouivre, ayant fini de sucer la jambe qu'elle avait arrachée, poussa alors un long soupir de satisfaction qui venait du tréfonds de sa gorge, là où dormait Nemo, et d'un mouvement souple, elle se redressa. Les yeux brûlants, il la vit s'étendre au-dessus de lui.

Ses restes glabres fondirent sur sa peau pour perdre tout ce qu'elle avait d'humain. Cela ne fit pas peur à Andrei. La Vouivre, de toute manière, n'avait jamais été humaine.

Les os du monstre abandonnés dans le sable – car la Vouivre avait fini, la Vouivre était rassasiée – la grande mère des monstres se releva dans le ciel, toute-puissante, les yeux en hublots, la grande sangsue, l'immense, l'immonde Vouivre surplomba son carnage. Elle était soignée. Elle était vivante. L'ouverture dans le ciel était close. Tout allait bien.

Andrei, les mains trempées du sang rouge du Corbak, ouvrit la bouche pour hurler, mais rien n'en sortit.

Un courant d'air gelé fit frémir les cheveux de sa nuque piquetés de sueur et de sang. Il se retourna.

Impassible, le chat s'était assis près de lui. Andrei le regarda un instant. Un grand bruit blanc s'était installé dans ses oreilles. Son souffle était erratique. S'il pensait à quelque chose, alors il ne s'en souvenait plus, parce qu'il ne pensait à rien. Parce qu'il n'y avait rien à penser.

— Aide-moi. Aide-moi oh je t'en supplie, aide-moi !

Comme toujours, le chat ne l'aida pas.

Andrei voulut parler mais il ne fit que crachoter un sanglot étranglé. Il ravala ses larmes. Elles coulèrent malgré tout.

— Aide-moi, l'implora-t-il. Il ne peut pas mourir. Nemo m'a dit – il m'a dit que sa mort servirait mais – pas lui. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas normal, je ne veux pas ça. Je ne suis pas venu pour continuer ces morts qui ne devraient pas arriver. Aide-moi. Je ne veux pas le perdre. Aide-moi par pitié. Aide-moi parce que tu le veux, je ne sais pas. Prends pitié. Je t'en supplie je ne peux pas le lui laisser, pas lui, par pitié.

Le chat ne dit rien, mais ses grands yeux gris en bulles de verre s'agrandirent démesurément, et il lui fit un clin d'œil. Dans le reflet de ses iris, Andrei vit briller quelque chose sous le soleil immobile – le soleil s'était arrêté depuis, oh, des heures, sûrement.

Le Corbak serré contre lui, il se retourna. La lampe-torche baïgnait dans les restes de la Vouivre.

Alors Andrei eut une idée. Mais il se tourna d'abord vers le chat et il chercha la moindre trace d'émotion sur son visage de cire, le moindre refus, la moindre bénédiction, et il n'y avait rien. « *Dieu doit être ainsi* », se dit-il dans un éclair de lucidité.

S'il y avait repensé, il se serait dit que c'était stupide, mais il n'y avait pas repensé.

— Tu t'en moques, c'est ça ? dit-il faiblement.

Le chat se frotta l'oreille droite et se la lécha consciencieusement. Andrei déposa avec une grande délicatesse le corps du Corbak sur la terre spongieuse. Il était très léger. Il eut un instant un semblant de frisson et Andrei lui serra très fort le poignet dans une tentative un peu vaine de lui dire qu'il était ici, avec lui, et qu'il n'allait pas le perdre.

— Tout ira bien, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Puis il se leva. Il vacilla un instant sur ses pieds dans une brume fiévreuse, mais il se força à se concentrer et un pied après l'autre, il se dirigea vers la lampe.

Il se baissa pour la ramasser et la soupesa un instant. Elle lui semblait plus lourde que jamais. Du sang séchait sur la paroi de verre qui protégeait l'ampoule du monde extérieur.

Il releva la tête pour dévisager la Vouivre. La grande Vouivre qui, près du passage dans les airs, s'étendait dans l'univers entier, majestueuse d'horreur, repoussante et universelle. Ses grands yeux noirs étaient paresseusement fermés au monde. La Vouivre était trop grande pour se soucier de qui que ce soit, de quoi que ce fût à ses pieds. Ce n'était même pas dit qu'elle comprenne, car la Vouivre était la Vouivre et la Vouivre n'avait pas à comprendre, à avoir peur, à ressentir. Elle était vivante et c'était tout ce qui lui importait.

Il serra fort sa lampe-torche.

Andrei avança au devant d'elle et, couvert du sang et de la saleté qu'apportent les voyages des enfants de treize ans, il se mit à crier,

fort et clair comme le jour, le soleil tapant froidement sur sa nuque. Le bruit blanc qu'il entendait l'empêcha de bien comprendre ce qu'il disait.

— Je suis Andrei, je suis humain, je ne comprends pas la mort. Je m'en moque. Je ne suis pas venu ici pour la comprendre. Je ne suis ni un monstre ni un devin et jamais, jamais je ne te comprendrai, la Vouivre. Je suis humain. Comme tous les humains, je refuse la mort qui me paraît injuste. Parce que c'est ainsi. Nous nous battons contre ce que nous trouvons injuste. Mais pire que tout, la Vouivre, je suis humain et je ne suis pas un héros.

Il hurlait de toute sa voix à présent, dans ce petit corps qui avait tant maigri et tant souffert depuis qu'il était entré ici, et à chaque mot Andrei sentait qu'il récupérait des choses qu'il n'aurait jamais dû oublier et qui le faisaient se gonfler de quelque chose qu'il ne connaissait pas mais qui était grand, et important, et qu'il n'oublierait plus jamais.

— Je suis un voyageur, la Vouivre, et les voyageurs ne sont pas parfaits, les voyageurs mentent, les voyageurs ont peur, les voyageurs font de mauvais choix. Mais ils voyagent et ils voient. Et c'est ce que je suis. Je suis un voyageur ! Un voyageur ! Tu m'entends, la Vouivre ? Un voyageur !

Il brandit la lampe-torche.

La curiosité, voilà ce qui l'avait amené ici. La curiosité. Il fallait être bête pour entrer ici, alors il était bête. Le plus stupide de tous les Hommes. Et c'était drôle que ce soit lui qui affronte la Vouivre pour le corps de ses amis, s'il était si stupide, c'était ironique.

Mais il ne comprenait pas l'ironie de l'histoire. D'autres gens, plus tard, s'y pencheraient peut-être. Ils en auraient le temps. Andrei, lui, avait du sang dans les yeux et quelqu'un de précieux à sauver derrière lui et les gens intelligents n'auraient jamais ni l'un ni l'autre.

— Le plus stupide, répéta-t-il par réflexe.

Il appuya sur l'interrupteur.

Chapitre 4



Le retour fut beaucoup plus long que l'aller.

La jambe arrachée du Corbak était irrécupérable. Andrei y avait fait un bandage avec les restes effilochés de son écharpe, qui – lorsqu'il y pensait, il devait l'avouer – avait extrêmement bien tenu le voyage. La plaie saignait régulièrement mais ils la lavaient souvent et en prenaient grand soin. Le sang avait fini par former une croûte très épaisse qui s'étendait sur une grosse partie de sa cuisse, car elle avait été arrachée en biais, un peu au-dessus du genou.

Faute de mieux, et malgré un premier refus quasiment catégorique de la part du Corbak, Andrei et lui marchèrent de pair. Un bras autour de son cou, le Corbak s'appuyait sur sa jambe valide pour avancer, et Andrei le soutenait. Ils firent tout le chemin ainsi.

Remonter les torrents leur prit cinq jours. Grimper la falaise leur prit deux semaines. Traverser le plateau désertique, une dizaine de jours, et la forêt des sages, vide de toute trace de vie, seulement trois.

Ils hésitèrent un moment à passer devant l'église de Nemo, mais ils durent se rendre à l'évidence : ils ne connaissaient pas d'autre chemin. Ils ne voulaient pas risquer de se perdre. Rester ici ne les attirait pas.

Néanmoins, la gorge leur serrait lorsqu'ils abordèrent la rivière et ses berges caillouteuses. Mais l'église à la porte immense avait disparu. Tout ce qui restait du bâtiment était une volée de cendres et quelques poules qui y nichaient, les yeux clos, les ailes repliées, contentes de leur sort.

Il était compliqué de comprendre comment un bâtiment de pierre avait pu prendre feu, et ce que ces poules, seules survivantes du massacre, pouvaient bien encore couvrir, mais ils en furent secrètement soulagés et continuèrent leur voyage.

Il était bizarre de retraverser tous ces lieux. Ce n'était plus la même chose, plus la même tension. Une chape lourde s'était abattue sur ce monde. Rien ne semblait vraiment plus bouger. Le vent battait l'herbe et faisait frémir l'eau des rivières, mais Andrei avait l'impression de sentir un faux vent, entendre bouger une fausse herbe. Des cloches carillonnaient dans le lointain. Ni lui ni le Corbak n'arrivaient à les situer précisément, elles étaient partout.

En réalité, rien ne vivait plus pour de vrai. Andrei se sentait faux, lui aussi. La faim lui était devenue étrangère, comme la soif et le sommeil. La fatigue de ses membres ne le poussait pas à s'évanouir. La douleur ne lui était jamais insupportable. S'il l'avait voulu, il aurait pu marcher pour toujours dans ce monde où les êtres vivants ne l'étaient plus autant.

Il avait voulu cacher au Corbak qu'il avait tué la Vouivre et anéanti l'univers, mais celui-ci l'avait su dès son réveil.

Andrei n'y pensait pas. Le Corbak à ses côtés, Andrei ne pensait plus à rien.

Les forêts étaient vides de champignons, de lucioles et de monstres. Les pierres étaient restées et les arbres millénaires aussi, mais ils frémissaient mal, ils semblaient frémir par habitude alors que plus rien ne justifiait leur présence ici, rien ni personne.

Le septième jour après être entrés dans la forêt du Corbak (qui leur parut plus longue et plus sombre au retour qu'elle ne l'avait été à l'aller), Andrei et le Corbak, fatigués mais incapables de se reposer, arrivèrent sous le lit d'Andrei.

Ils se tinrent un moment devant le mur, le Corbak appuyé à un arbre, et ils ne surent pas quoi dire. La lumière du rectangle était toujours parfaite, quoiqu'un peu plus blanche. Andrei, très soudainement, se demanda comment allaient ses parents.

— Tu veux y aller maintenant ? demanda-t-il au Corbak qui contemplait toujours le rectangle de lumière entre les arbres.

— Que veux-tu que l'on fasse ici ? rétorqua-t-il. Allons-y.

Andrei l'aïda à grimper sur les arbres jusqu'au rectangle. Il avait perdu beaucoup de muscles au cours du voyage, mais le Corbak était ridiculement léger, et, avec beaucoup de patience, ils se coulèrent tous les deux sur le sol ferme d'un autre univers.

Andrei sentit immédiatement le changement. Quelque chose vint peser sur son ventre et lui allégea la tête en même temps, et la fatigue lui devint lourde, la faim saisissante. Tout cela, bien que douloureux, lui avait manqué. Ils étaient passés sous l'étendue de la Vouivre. Ils vivaient à nouveau.

Son cœur se tordit. Il était chez lui.

Alors à ce moment, une quinte de toux le prit. Andrei se courba en deux sous les lattes et plaqua une main douloureuse sur sa bouche. Ce fut une quinte de toux très courte qui le laissa avec un drôle de goût dans la bouche. Après une poignée de secondes, il cessa de tousser, passa une langue trop sèche sur ses lèvres, leva les doigts.

Il y avait un épais mucus rouge dans sa main. Andrei le regarda un bref instant et il eut soudainement très, très froid.

« *Je croyais que c'était fini.* »

Mais sa paume brillait rouge et il aurait dû savoir depuis le début que ça allait se passer ainsi.

— Ça va aller ? s'inquiéta le Corbak en le secouant par l'épaule.

— Oui, bredouilla Andrei, et il essuya sa main sur son pull en lambeaux. C'est juste que c'est bizarre, de revenir ici. . .

Le Corbak le crut. Il le tira par la main et ils sortirent à la lumière.

Il n'y avait plus de murs à la maison. Il n'y avait même plus de maison.

Andrei ne put pas y croire. Il se releva comme dans un rêve et observa les alentours, incrédule.

La ville, autour d'eux, n'existait plus. Les maisons des voisins qui cachaient le ciel n'étaient plus que des ruines. De grands drapeaux lacérés, ornés d'un motif passé qu'Andrei ne comprenait pas, flottaient au vent. Ils étaient vieux et usés jusqu'à la corde. La brise les faisait battre mollement contre les restes de murs.

Seul le lit était intact. Froid et gris au milieu des décombres, il avait tenu face ce qui avait ravagé la ville.

— C'est ça, chez toi ? interrogea le Corbak, la perplexité évidente dans sa voix.

— Je ne sais pas, avoua Andrei.

Le vent mêla ses cheveux sales et fit battre quelques papiers coincés sous une brique, à droite du lit. Andrei les aperçut et se baissa pour les ramasser. Ses doigts effleurèrent le papier piqué d'humidité. C'étaient de vieilles feuilles.

Il lui fallut un moment avant que les signes abstraits sur le papier ne redeviennent des mots lisibles, et encore plus longtemps avant que l'écriture ne lui rappelle quelque chose.

— C'est ma maman, dit-il au Corbak. Elle m'a écrit. Regarde, c'est mon prénom.

Le Corbak se pencha et regarda longuement les feuilles.

— Je ne sais pas lire, fit-il finalement.

— Ce n'est pas grave. Je vais lire à haute voix.

La première lettre était datée de trois jours après qu'il soit entré sous son lit, car sa mère datait toujours ses lettres, c'était une vieille habitude. Elle était très courte. Andrei battit des paupières pour en chasser la poussière et commença sa lecture.

Andrei

Si tu lis ces mots, préviens-nous tout de suite. Papa est parti au camp pour te retrouver. Si personne n'est à la maison

Chapitre 4

lorsque tu reviens, surtout ne bouge pas et appelle-nous sur le portable. Nous avons prévenu la police, ils te cherchent peut-être. Si tu vois des policiers, dis leur de nous contacter. Nous t'aimons.

Andrei se racla la gorge et lut la deuxième lettre.

Andrei

Je ne sais pas pourquoi j'écris ces mots... J'espère toujours que tu surgiras de ta chambre comme un lapin sort d'un chapeau de magicien. C'est bête, ces choses-là, car je sais très bien qu'il y a un truc. Et j'espère que ta disparition n'est qu'un truc aussi, qu'un simple tour de magie et que quand le rideau retombera, tu sortiras des coulisses en criant « surprise ! » et on sera tous là pour te retrouver, et je ne serai pas en colère.

— Tu peux arrêter de lire à haute voix, si tu en as envie, l'interrompt le Corbak.

— Oui, merci, répondit Andrei d'une petite voix.

Il passa cette lettre et chercha les suivantes. Elles étaient tristes et longues. Parfois, elles listaient des événements de la vie de tous les jours, et parfois, elles parlaient de lui.

C'est alors que la date commença à l'interpeller. Les années défilaient. Les lettres se faisaient plus rares, mais il savait que sa mère ne se trompait jamais avec les dates, comme elle ne se trompait jamais dans les noms, ni dans les recettes de cuisine.

Quatre ans, compta silencieusement Andrei, quatre ans de plus que la date à laquelle il était parti. Andrei savait bien qu'il avait perdu toute notion du temps, à un moment, mais il était tout aussi certain qu'il n'avait pas passé quatre ans à chercher la Vouivre. Alors il se demanda si tout était différent ici, le temps et l'espace, et les concepts et les notions, et le ciel, et la terre.

Quatre ans. Il aurait pu s'évanouir. Il ne le fit pas.

La dernière lettre n'était pas une lettre. C'était un mot gribouillé à la va-vite sur une feuille de journal.

Si tu reviens, la maison sera vide. Nous repartons avec la famille dans le sud où nous nous étions cachés lorsque tu avais sept ans. Des choses graves se passent ici. Où que tu sois, nous pensons à toi, et nous t'aimons de tout notre cœur. Rejoins-nous si tu lis ceci.

Maman et Papa.

Il fixa très longtemps ces quelques mots, sans savoir ce qu'il en attendait. Puis il rangea lentement le papier dans sa poche, après l'avoir soigneusement plié en quatre.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Viens. On va dans la rue. On va voir ce qui se passe.

Il aida le Corbak à s'appuyer sur ses épaules et ils sortirent des ruines.

Ils crurent d'abord qu'il n'y avait personne. Mais après quelques secondes de silence – le Corbak fut le premier à l'entendre – une clameur s'éleva dans une rue voisine. Andrei tendit l'oreille avec le sentiment confus de revivre son histoire. Son cœur battait à toute vitesse. Par réflexe, il tourna la tête, mais rien ne le poursuivait plus.

— On y va ?

— Bien sûr.

Ils se dirigèrent à petits pas vers la rue principale, d'où provenaient les cris. Andrei n'avait pas peur, cependant. Quelque chose dans la voix des hommes lui donna l'impression que, pour une fois – une très belle fois – on fêtait quelque chose plus qu'on ne pleurerait. Il accéléra un peu le pas. Sa respiration se fit très vite sifflante mais il n'y prêta pas attention.

Ils arrivèrent en boitillant dans la rue. L'odeur et le son les frappèrent en même temps. La rue était littéralement pleine de monde. Andrei fut un instant estomaqué par autant de présences humaines et sa tête tourna un peu.

Des gens sortaient de partout, des fenêtres, des caves, de sous les décombres empilés d'une maison abandonnée. Ils étaient maigres

comme eux, faibles comme eux, blessés comme eux. Mais ils regardaient le ciel et levaient des poings pâles en signe de triomphe, et ça, eux ne le faisaient pas.

Beaucoup criaient à tue-tête. Certains se mirent à chanter et la foule reprit le chant avec force mais Andrei ne comprenait pas ce que ces gens célébraient.

Un homme vint et les serra tous les deux dans ses bras. Il sentait la vieille sueur et l'humidité – une odeur avec laquelle Andrei s'était familiarisé –, et son étreinte était forte.

— Que je suis heureux que vous soyez là pour voir un tel jour, leur dit-il. Comme je suis heureux !

Il les embrassa sur le front et les laissa sur le bord de la route alors qu'il repartait, la bouche grande ouverte, un sourire lumineux éclairant ses joues de vieillard.

Pendant ce temps, on avait élevé un homme au milieu de la foule. Son visage lui était familier, sans qu'il ne parvienne à s'en souvenir vraiment. Il leva les poings vers le ciel. Enfoncé dans une salopette bleue passée, il se mit à crier. Andrei n'entendait pas ce qu'il disait mais les gens paraissaient beaucoup apprécier.

Il leva les yeux.

— On dirait la fin d'une guerre, dit-il au Corbak.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— On devrait être heureux ?

— Tu l'es ?

— Je ne sais pas encore.

Ils se turent. Un chat miaula aux pieds d'Andrei. Il baissa les yeux, s'attendant à trouver la maigreur blanche et les yeux d'acier du chat qu'il avait tant vu. Mais ce chat-là était tigré et bien différent, et il venait juste quémander à manger. Ses côtes saillaient sous sa fourrure rase. Il miaula encore. Andrei fit non de la tête. Vexé, le chat partit se réfugier dans une bouche d'égout d'où il ne ressortit pas.

— Regarde, dit brusquement le Corbak, en tendant un bras mal assuré vers le ciel.

Il leva les yeux. Un gigantesque oiseau blanc passa dans son champ de vision, quelques secondes seulement, avant qu'il ne disparaisse au loin. D'autres gens le virent aussi et s'en émerveillèrent.

— Vous avez vu, les enfants ? fit le vieillard.

Il était revenu un peu vers eux.

— On n'est pas censé voir ces oiseaux loin de la mer, ajouta-t-il. C'est un véritable miracle. Si Dieu existe, alors Il nous regarde en ce moment, je vous le dis.

Andrei renifla.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda alors le Corbak.

— On choisit un nom pour toi, répondit-il sans réfléchir – et c'était mieux ainsi. Un vrai nom, maintenant que tu es ici.

— Je ne connais pas de noms, dit-il. Ni lesquels ne sont pas pris.

— Ils peuvent tous être pris, ne t'inquiète pas.

— Vraiment ?

— Oui. Personne n'a de nom unique.

Le Corbak y pensa un moment, les sourcils froncés.

— Je voudrais le nom de l'homme qu'on vient de voir.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas devoir savoir. Tu sais ce que c'est, les noms. Ca n'a pas beaucoup d'importance.

Ils s'échangèrent un regard et le Corbak lui sourit. Ses dents étaient très plates et son visage très fatigué. Andrei lui sourit à son tour.

— Monsieur, fit-il au vieillard heureux. Comment vous appelez-vous ?

— Rafael, mon gars. Rafael. Et vous ?

— Andrei, dit Andrei.

— Rafael, dit Rafael.

— Oh, toi aussi tu t'appelles Rafael ? C'est fou. C'est vraiment fou. Je vous bénis, vous et vos familles. Toute votre descendance. Vous avez tellement de chance d'être en vie !

— C'est vrai, dit Rafael, la voix un peu cassée.

Le vieillard Rafael hocha la tête plusieurs fois, puis repartit dans la foule, les laissant pour de bon sur le bord de la route. Rafael le regarda s'en aller avant de parler.

— Et ensuite ?

Andrei respira profondément.

— Il faudrait que je retrouve mes parents.

— Oui.

— Et qu'on aille te faire soigner par un docteur. Qu'on te trouve une prothèse ou une béquille. Quelque chose pour marcher normalement.

— Oui.

— Et qu'on découvre ce qui s'est passé pendant ces quatre ans. J'ai dix-sept ans maintenant, normalement. Dix-sept ans. C'est drôle parce que quand j'étais petit, ça me semblait très loin, dix-sept ans, tu sais ? Mais maintenant, c'est facile.

— Mais encore ?

— On pourrait...

Andrei réfléchit un peu et rapprocha Rafael de lui pour éviter qu'il ne tombe.

— On pourrait essayer d'être heureux, fit-il.

— Ce serait bien, effectivement, approuva Rafael.

Ils restèrent encore un moment debout à observer la foule en liesse, puis Andrei s'assit, épuisé, entraînant Rafael avec lui. Andrei lui saisit la main, bâilla et s'allongea sur le trottoir encrassé. Le soleil chauffait un peu les ruines à présent. Ses paupières étaient lourdes. Ainsi étendu sur des flaques de sang passé qui avaient séché dans les rues, Andrei se sentit vide.

— Andrei, dit Rafael.

— Oui ? marmonna-t-il.

— Tu te souviens que je t'avais dit que je me souvenais de quelque chose de vieux quand j'essayais de tuer les corbeaux ?

— Oui. Ça te faisait peur.

— Oui.

— Tu t'en souviens ?

— Non, justement, je l'ai complètement oublié. Je ne sais plus du tout ce que c'était.

— Tu le savais avant ? Et tu ne m'as pas dit ?

— Je crois que je le savais... Mais je ne le disais pas parce que ça me faisait très peur de me souvenir de ce que j'avais pu vivre ou justement ne plus vivre... Avant, je veux dire. Mais ça va mieux maintenant. Andrei ?

— Oui ?

— Je ne t'en veux pas d'être humain.

— Merci.

C'était la première fois qu'on lui disait quelque chose de cet acabit et c'était la raison pour laquelle Andrei l'avait réellement, profondément remercié. Il roula un peu sur lui-même, car sa lampe, toujours dans sa poche, lui rentrait dans la cuisse. Il trouva enfin une position confortable et soupira longuement.

« *C'est drôle comme tout a changé* », se dit-il alors qu'il somnait dans le sommeil.

« *Je ne sais pas si c'est grave ou pas, mais pour l'instant, je m'en moque.* »

Andrei serra un peu plus fort la main de Rafael et s'endormit.

Liste des chapitres

Préface de l'éditeur	v
1 Chapitre un	1
2 Chapitre deux	85
3 Chapitre trois	141
4 Chapitre quatre	205

Avant de dormir

Framasoft

Andrei, treize ans, emménage dans une nouvelle ville avec ses parents. Il découvre vite que ses voisins sont atteints d'un mal mystérieux qui les tue par dizaines.

Quand il trouve un portail sous son propre lit, Andrei entreprend de partir à la recherche de celle qu'il pense être à l'origine de leurs malheurs : la Vouivre, mère de tous les monstres.

Une quête sombre, aux accents gothiques, dans un monde désolé.



Lilly Bouriot écrit à l'ombre des Alpes Provençales, conciliant sa vie de lycéenne, de romancière et de dessinatrice. Elle se prend très tôt de passion pour les lettres autant que pour les webcomics compliqués, avant de prendre la plume à son tour.

Convaincue de l'intérêt du Libre dans la démarche littéraire, c'est dans la collection Framabook qu'elle a choisi de publier son premier roman, inaugurant ainsi une œuvre prometteuse.

11 €

I SBN 979-10-92674-07-1 90000



9 791092 674071



Framabook.org

 creative commons